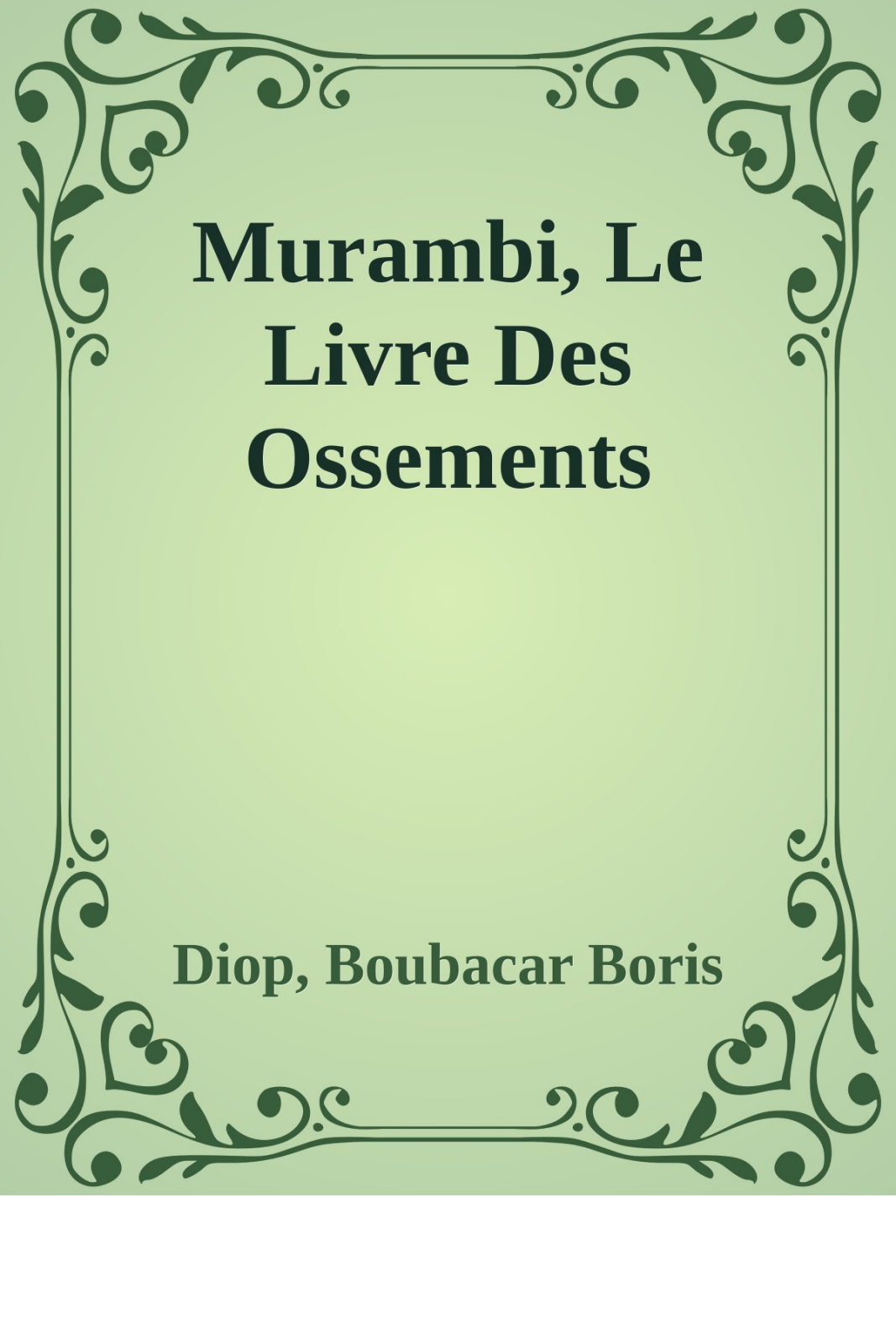


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Murambi, Le Livre Des Ossements

Diop, Boubacar Boris

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BOUBACAR
BORIS DIOP
*Murambi, le livre
des ossements*

Z

numérique

PRÉSENTATION
DE MURAMBI,
LE LIVRE DES OSSEMENTS

Construit comme une enquête, avec une extraordinaire lucidité, le roman de Boubacar Boris Diop nous éclaire sur l'ultime génocide du XX^e siècle. Avant, pendant et après, ses personnages se croisent et se racontent. Jessica, la miraculée qui sait et répond du fond de son engagement de résistante ; Faustin Gasana, membre des milices du Hutu Power ; le lumineux Siméon Habineza et son frère, le docteur Karekezi ; le colonel Perrin, officier de l'armée française ; Cornelius enfin qui, de retour au Rwanda après de longues années d'exil, plonge aux racines d'une histoire personnelle tragiquement liée à celle de son peuple.

Pour en savoir plus sur **Boubacar Boris Diop** ou ***Murambi, le livre des ossements***, n'hésitez pas à vous rendre sur notre site [**www.zulma.fr**](http://www.zulma.fr).

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

Romancier et essayiste, Boubacar Boris Diop est né à Dakar en 1946. Après avoir travaillé pour plusieurs journaux sénégalais, il continue de collaborer à des titres de la presse étrangère. La résidence d'auteurs « Rwanda : écrire par devoir de mémoire » lui a permis de prendre toute la mesure du génocide. Né de cette expérience, *Murambi, le livre des ossements* a été traduit en plusieurs langues.

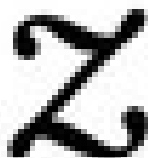
Pour en savoir plus sur **Boubacar Boris Diop** ou *Murambi, le livre des ossements*, n'hésitez pas à vous rendre sur notre site www.zulma.fr.

PRÉSENTATION DES ÉDITIONS ZULMA

Être éditeur, c'est avant tout accueillir des auteurs inspirés et sans concessions – avec une porte grand ouverte sur les littératures vivantes du monde entier. Au rythme de douze nouveautés par an, Zulma s'impose le seul critère valable : être amoureux du texte qu'il faudra défendre. Car il s'agit de s'émouvoir, comprendre, s'interroger – bref, se passionner, toujours.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou être régulièrement informé de nos parutions, n'hésitez pas à nous écrire ou à consulter notre site.

www.zulma.fr



COPYRIGHT

La couverture de *Murambi, le livre des ossements*,
de Boubacar Boris Diop,
a été créée par David Pearson.

© Zulma, 2011 ; 2014 pour la présente édition numérique.
Publié en accord avec l'Agence littéraire Pierre Astier & Associés.

ISBN : 978-2-84304-687-2



Le format ePub a été préparé par Isako www.isako.com à partir de
l'édition papier du même ouvrage.

Ce livre numérique, destiné à un usage personnel, est pourvu d'un
tatouage numérique. Il ne peut être diffusé, reproduit ou dupliqué
d'aucune manière que ce soit, à l'exception d'extraits à destination
d'articles ou de comptes rendus.

BOUBACAR BORIS DIOP

MURAMBI,
LE LIVRE DES
OSSEMENTS

roman

postface de l'auteur

ÉDITIONS ZULMA

Pour la mère
À El-Hadj Mama

I

LA PEUR ET LA COLÈRE

Hier, je suis resté à la vidéothèque un peu plus tard que d'habitude. Il faut dire qu'il n'y avait pas eu beaucoup de clients au cours de la journée, ce qui est plutôt surprenant à cette période du mois. Pour m'occuper, je me suis mis à ranger les films sur les rayons, dans l'espoir que quelqu'un viendrait m'en louer un au dernier moment. Ensuite, je suis resté debout quelques minutes sur le seuil du magasin. Les gens passaient sans s'arrêter.

J'aime de moins en moins ce coin du marché de Kigali où je me suis installé il y a neuf ans. À cette époque, nous nous connaissions tous. Nos boutiques formaient un petit cercle près du carrefour. Quand les clients étaient rares, nous pouvions au moins nous retrouver autour d'une bière, entre amis, pour nous plaindre de la dureté des temps. Hélas, au fil des mois, toutes sortes de gens – tailleurs, vendeurs de légumes ou de tissus, bouchers et coiffeurs – ont pris possession du moindre morceau de trottoir. Il en a résulté un chaos assez pittoresque et sympathique, mais pas forcément bon pour les affaires.

Vers neuf heures et demie, il m'a bien fallu rentrer à Nyakabanda, presque sans un sou en poche. Sur le chemin de la gare routière, j'ai entendu des sirènes hurler et j'ai pensé qu'il y avait encore eu un incendie dans les bas quartiers de la ville.

Un char de la garde présidentielle était en position à l'entrée de la gare. Un des trois soldats en tenue de combat m'a demandé poliment ma carte d'identité. Pendant qu'il se penchait pour la lire, j'ai suivi son regard. Ça n'a pas loupé : la première chose qui les intéresse, c'est de savoir si vous êtes censé être hutu, tutsi ou twa.

— Ah, tutsi..., a-t-il dit en plongeant ses yeux dans les miens.

— C'est marqué dessus, non ? ai-je répliqué avec une petite grimace de mépris.

Il a paru hésiter un peu puis m'a rendu ma pièce d'identité en hochant la tête. Je suis reparti en maugréant mais un deuxième soldat m'a rappelé. Il avait l'air beaucoup moins commode que son collègue. Il a désigné mon pantalon et a dit avec sévérité :

— Arrange d'abord ta braguette, mon ami.

Je me suis exécuté en souriant bêtement. Je devais avoir l'air malin.

— Oh ! Merci. Je n'avais pas fait attention.

— Tu travailles dans ce marché ?

« Quel crétin ! » ai-je pensé.

— C'est parce que je ne travaille pas dans ce secteur du marché que je suis venu jusqu'ici pour prendre un car.

J'avais parlé sur un ton sec, pour lui montrer à quel point je trouvais sa question stupide.

— Et tu travailles où, alors ?

Vraiment un drôle de numéro. Pourquoi ce mot « alors » ? J'ai failli le lui demander, mais il ne semblait pas du tout plaisanter.

— Je suis Michel Serumundo, le propriétaire de la vidéothèque Fontana, ai-je répondu en essayant de paraître modeste.

Malgré mon irritation manifeste, le sens des affaires a vite repris le dessus. Je lui ai dit que je louais surtout des films de guerre. Après tout, des soldats doivent aimer les bombardements, les embuscades et toutes ces choses-là. Allais-je lui parler aussi de ces films un peu spéciaux pour adultes ? J'ai décidé que non. Il m'a rendu ma pièce d'identité. Ça se voyait qu'il était en train de se dire est-ce que ça va bien la tête, celui-là.

D'une petite tape sur l'épaule, il m'a fait signe de partir :

— C'est bon, vas-y.

J'ai compris plus tard qu'il m'avait pris pour un fou. J'ai senti en m'éloignant leurs regards intrigués sur moi. Je me suis demandé ce qu'ils pouvaient faire à l'entrée du marché à pareille heure. La question m'a trotté un instant dans la tête. Il est vrai que cette partie du marché de Kigali attire presque tout le temps une foule très nombreuse. Elle intéresse donc les poseurs de bombes qui y ont commis en mars dernier deux attentats, dont l'un a causé la mort de cinq personnes. Pourtant, je ne me souvenais pas d'avoir vu des militaires à cet endroit en dehors des heures d'affluence. Que pouvait bien signifier leur présence en ces lieux ? Ils avaient peut-être eu des informations. J'ai repensé au hurlement des sirènes et j'ai commencé à me sentir un peu inquiet.

La gare routière était quasi déserte. Je suis entré dans l'unique car en stationnement. Les passagers étaient silencieux. Au bout de quelques minutes d'attente dans une atmosphère pesante, le chauffeur a appelé son apprenti :

— Ça va. On part.

C'est seulement lorsque des soldats, très nerveux, ont bloqué notre car devant Radio-Rwanda que j'ai deviné qu'on n'était pas un jour comme les autres.

Le chauffeur qui roulait à très vive allure a dû freiner à mort devant le barrage. Aussitôt, des soldats ont surgi de partout, les yeux fous. Ces idiots étaient vraiment prêts à nous tirer dessus. Ils ont réclamé ses papiers au chauffeur et l'un d'eux a braqué sa torche électrique sur nos visages. Il s'est longuement arrêté sur le mien et j'ai cru qu'il allait me faire descendre.

L'autre a rudoyé le chauffeur :

— Tu n'as pas vu le barrage, toi ?

— Pardon, patron.

Il chiait dans son froc, le chauffeur. Sa voix tremblait.

Nous avons fait demi-tour et un gros monsieur moustachu, en veste bleue, a lancé d'une voix forte et presque joyeuse :

— Cette fois-ci ils ne blaguent pas, hein !

J'ai attendu qu'il ajoute quelque chose, mais il n'a rien dit de plus.

J'ai demandé :

— Que se passe-t-il ?

Le type m'a foudroyé du regard. Il a semblé soudain très furieux contre moi.

— C'est ça, a-t-il lâché froidement sans me quitter des yeux, on va encore nous dire que c'est un malheureux accident.

Je me suis fait tout petit dans mon coin. La plupart des passagers étaient d'accord avec le monsieur et répétaient que cette fois-ci ça n'allait pas se passer comme ça. Ils disaient que ça allait être la fête pour les miliciens. Mon sang s'est glacé. Les miliciens Interahamwe. Ces types qui n'ont qu'une seule raison de vivre : tuer des Tutsi. Quelqu'un a déclaré qu'il avait vu la boule de feu tomber du ciel.

— C'est un message de Dieu, a assuré le monsieur au costume bleu.

— Savez-vous que l'avion est tombé sur le gazon de son jardin ?

— Sur le gazon ?

— Dans son jardin ?

— Oui, dans sa maison !

— Ça, c'est un vrai signe de Dieu.

— Dieu aimait cet homme ! Tous les chefs d'État du monde le respectaient.

— Ce sont des jaloux, a ajouté un autre. Le président Mitterrand lui a donné l'avion en cadeau et ils ont dit : puisqu'on ne peut pas en avoir un comme ça, on va le détruire !

Apparemment, j'étais le seul à ne pas savoir que l'avion de notre président, Juvénal Habyarimana, venait d'être abattu en plein vol par deux missiles, ce mercredi 6 avril 1994.

Mon cœur s'est mis à battre très fort et j'ai ressenti une folle envie de parler à quelqu'un. Je me suis tourné vers mon voisin de gauche qui n'avait pas ouvert la bouche une seule fois. Il tenait une fillette de cinq ou six ans sur ses genoux. Elle était charmante, avec sa robe à fleurs d'un rouge écarlate. En fait, l'homme pleurait en cachette. Était-ce la mort d'Habyarimana qui le rendait si triste ? Ce n'était pas impossible, mais cela m'aurait quand même étonné. En général, les gens ne pleurent pas leur président quand la télévision n'est pas là pour les filmer. C'est vrai, ils en font tellement baver aux petites gens, ces présidents africains, qu'ils ne doivent quand même pas se faire trop d'illusions. Simple question de logique. Pourtant l'inconnu m'a énormément touché. Pendant qu'il s'efforçait en vain de retenir ses

larmes, la fillette s'amusait à lui chatouiller l'oreille avec une plume d'oiseau et son petit rire clair résonnait dans le car. Lorsque nous avons dépassé ce dispensaire qui s'appelle, je crois, « Le Bon Samaritain », le chauffeur a tourné à droite et a dit d'un air maussade en se garant :

— Tout le monde il descend ici.

— Et mes bagages ? a protesté une femme qui avait un lourd panier à côté d'elle.

— Panne de moteur, a fait sèchement le chauffeur.

Je l'ai traité de salaud, mais il a continué à regarder droit devant lui. Il était d'une mauvaise foi totale. Puis, s'adressant à son apprenti, il lui a lancé, comme à regret :

— Hé, toi, rends-leur l'argent.

Il crevait de peur depuis l'incident devant Radio-Rwanda et il pensait sans doute que le plus simple était de rentrer chez lui. La garde présidentielle et la gendarmerie étaient partout avec leurs voitures à gyrophares et aux sirènes hurlantes. On aurait dit une ville en état de siège.

J'ai dû me taper trois kilomètres à pied pour rentrer chez moi à Nyakabanda. Des groupes de jeunes s'affairaient à bloquer les grandes avenues et l'entrée de chaque quartier avec des troncs d'arbres, des pneus, de grosses pierres et des carcasses de voitures. On voyait aussi des barrières plus classiques formées d'une simple grille en fer. Ils faisaient les choses avec sérieux et une sinistre application, sans trop de tapage, s'éclairant à la lueur des torches. Parfois ils discutaient assez vivement à propos de l'emplacement d'une barrière. Leur chef arrivait très vite pour donner des ordres et tout le monde se remettait au travail.

Malgré l'heure tardive, Séraphine m'attendait sur le seuil de la maison, le visage grave.

— Où sont les enfants ? ai-je dit.

— Seul Pierrot est absent.

Encore lui. Il y avait toujours des problèmes avec cet étourdi de Jean-Pierre.

— Je vais le chercher.

— Où ? a demandé Séraphine. La radio vient de dire que tout le monde doit rester chez soi.

Cela n'avait aucun sens. Ce n'était pas un jour où je pouvais laisser hors de la maison mon fils de douze ans. Quiconque connaît le Rwanda savait qu'il allait se passer des choses terribles.

— Et ici, ça va ? ai-je fait en désignant du menton l'intérieur de la maison.

Nous partageons ses deux bâtiments avec une famille hutu. Les parents étaient corrects mais leur fils, un milicien Interahamwe du

genre forcé, se montrait souvent désagréable avec nous. Un jour, je l'ai surpris en train de fouiner dans nos affaires. J'ai refermé la porte et je lui ai dit : « Défends-toi, petit. » Il aime rouler les mécaniques pour impressionner les filles du quartier, mais il ne sait pas se battre. Il a reçu une correction qu'il n'oubliera jamais. Je suppose d'ailleurs qu'il a dû pas mal y repenser ces dernières heures. Oui, pour eux, le moment est venu de régler ces comptes-là aussi. Chaque Interahamwe a probablement sa liste de petits copains tutsi à liquider.

— Les voisins ? Ils ne m'ont pas adressé la parole de toute la soirée, a dit Séraphine.

— Et notre jeune imbécile, il est là ?

— Ne crie pas, Michel, je t'en supplie. Il a disparu.

J'ai deviné qu'il était de ceux qui installaient des barrières à tous les carrefours de la ville.

Séraphine a voulu dire quelque chose, puis s'est retenue au dernier moment.

La situation était affreusement limpide, mais je ne voulais pas l'inquiéter davantage.

— Ne t'en fais pas, Séra, ils savent que le monde entier les observe, ils ne pourront rien faire.

— Tu crois ?

— Bien sûr.

Dans mon for intérieur, je savais que c'était faux. La Coupe du monde de football allait bientôt débiter aux États-Unis. Rien d'autre n'intéressait la planète. Et de toute façon, quoi qu'il arrive au Rwanda, ce serait toujours pour les gens la même vieille histoire de nègres en train de se taper dessus. Les Africains eux-mêmes diraient, à la mi-temps de chaque match : « Ils nous font honte, ils devraient arrêter de s'entre-tuer comme ça. » Puis on passerait à autre chose. « Vous avez vu ce retourné acrobatique de Kluivert ? » Ce que je dis là n'est pas un reproche. J'ai moi-même souvent vu à la télé des scènes difficiles à supporter. Des types portant de larges combinaisons, en train d'extraire des corps d'un charnier. Des nouveau-nés qu'on balance en rigolant dans des fours à pain. Des jeunes femmes qui s'enduisent le cou d'huile avant d'aller au lit. Elles disent : comme ça, quand les égorgeurs viendront, la lame de leur couteau fera moins mal. J'en souffrais sans me sentir vraiment concerné. Je ne me rendais pas compte que si les victimes criaient aussi fort, c'était pour que je les entende, moi, et aussi des milliers d'autres gens sur la Terre, et qu'on essaie de tout faire pour que cessent leurs souffrances. Cela se passait toujours si loin, dans des pays à l'autre bout du monde. Mais, en ce début d'avril 1994, le pays à l'autre bout du monde, c'est le mien.

Ma conversation avec Séraphine avait eu lieu dans la rue. Elle m'a dit :

— Entre au moins quelques minutes, les enfants seront contents de te voir.

— Ils ne sont pas encore couchés ? Il est onze heures du soir.

— Le maître leur a annoncé qu'ils n'ont pas classe demain. Alors...

— Bon, je vais les taquiner un peu.

Aussitôt après avoir dit cela, je me suis rendu compte pour la première fois de la soirée que nous commencions à avoir peur de notre propre maison. Je suis entré. Les volets des voisins étaient hermétiquement clos. Ils écoutaient cette radio des Mille Collines qui lance depuis plusieurs mois des appels au meurtre totalement insensés. C'était nouveau, cela. Jusqu'ici, ils avaient suivi ces stupides émissions en cachette. J'ai trouvé les enfants au salon. En jouant avec eux, je me suis souvenu du monsieur qui pleurait sans bruit dans l'autocar. Je suis ensuite ressorti pour aller à la recherche de Jean-Pierre. Je comptais aussi faire un saut au magasin pour mettre à l'abri certains objets précieux que l'on m'avait confiés. Les pillards pouvaient entrer en action à tout moment. Des pillages et un ou deux milliers de morts, ce serait presque un moindre mal. Je n'exagère pas. Il y a longtemps que ce pays est devenu complètement fou. De toute façon, cette fois-ci, les assassins avaient un prétexte en or : la mort du président. Je n'osais pas espérer qu'ils se contenteraient d'un peu de sang.

Je me suis assis à côté du chauffeur. Il a mis le moteur en marche et a demandé laconiquement, comme à son habitude :

— Direction, chef ?

— On fait un saut à la maison, Danny. Le vieux insiste pour me parler.

Il démarre dans un nuage de poussière. En temps normal, le trafic est très dense dans cette partie de Kibungu. Cet après-midi, les rues sont désertes. Les habitants sont cloîtrés chez eux depuis deux jours. Seuls circulent les éléments des forces de sécurité et les miliciens Interahamwe comme moi. Je sens une discrète excitation chez Danny. Je ne lui en ai rien dit, mais il sait que des événements très importants vont avoir lieu. Cela fait quarante-huit heures qu'il me conduit d'une réunion à l'autre. La nuit dernière, j'ai d'ailleurs dû lui dire de rentrer sans moi, car il était évident que notre rencontre avec les préfets et les bourgmestres n'allait pas prendre fin avant l'aube.

Je pousse la porte de la maison. Ma sœur Hortense est en train de faire frire des bananes plantain dans la cuisine en plein air, juste à gauche de l'entrée.

— Salut, petite sœur !

Elle s'approche de moi et me glisse gaiement à l'oreille, avec des mines de comploteuse :

— Va vite voir le vieux. Mais je t'avertis : il est fâché contre toi.

— J'étais très occupé, moi. Il ne peut pas comprendre ça ?

— Tu le connais. Il dit que tu es un mauvais fils.

Dès qu'elle entend ma voix, Mère sort de la chambre du vieux. Nous nous croisons dans la cour. Elle tient à la main un petit plateau. Des bouts de coton flottent au-dessus d'un mélange de pus, de sang et d'alcool de Dakin.

— Je viens de lui faire son pansement, dit-elle.

— Ça s'arrange au moins, cette plaie à son bras ?

Mère se tait un moment. Elle n'est pas très bavarde et peut-être ne veut-elle pas répondre. Finalement elle fait non de la tête.

— Viens, dis-je. Nous allons l'obliger à recevoir un médecin.

— Il m'a chassée de sa chambre. Il dit que vous devez parler entre hommes.

Je baisse les yeux. Le vieux a toujours été très dur avec elle. Cependant, même si elle en souffre, elle n'en laisse jamais rien paraître.

Après avoir écarté le rideau, je dois attendre quelques secondes sur

le seuil, le temps d'habituer mes yeux à l'obscurité de la pièce. Comme toutes les chambres de vieillard, celle-ci est encombrée d'objets inutiles qui la rendent encore plus exigüe et étouffante. Deux photos sont collées au mur, juste au-dessus du montant du lit. Sur l'une d'elles, Grégoire Kayibanda, le premier président du Rwanda, serre la main du roi Baudouin de Belgique. Kayibanda paraît très fier de vivre ce moment historique, et le roi des Belges, ganté de blanc, a l'air un peu distrait ou dédaigneux. L'autre photo est le portrait officiel du major-général Juvénal Habyarimana. Celui-là même que nos ennemis viennent d'assassiner. Il est souriant et son regard pétille d'intelligence.

Mon père est assis au milieu du lit. Le transistor posé à côté de lui distille de la musique funèbre. Ses yeux n'y voient presque plus, mais il sent ma présence et me tend les deux mains. Je les prends en évitant de réveiller sa douleur. Un liquide jaunâtre suinte du bandage blanc qui entoure son bras gauche. Ça pue un peu. Lui, si robuste il y a seulement quelques années, est à présent maigre, fragile et comme rabougri. Il éteint la radio et me fait asseoir sur le lit, presque tout contre lui. Je suis touché par ce geste d'affectueuse complicité.

Père me demande aussitôt :

— Ils nous prennent pour de vrais hommes ou pour des femmes, ces gens ?

Sans me laisser le temps de répondre, il ajoute que, cette fois-ci, « ils » ont dépassé les bornes ». La politique a toujours été son sujet de conversation favori, mais je ne l'ai jamais entendu prononcer le mot « Tutsi ». Il les appelle toujours « ils » ou les « Inyenzi », littéralement les « cancrelats ».

— Nous leur apprendrons à nous respecter, dis-je alors après un moment de réflexion. Nous sommes prêts.

— Je sais que tu fais de bonnes choses pour ton pays. Des amis sont venus me féliciter. Je suis content de toi.

— Oui, j'ai fait du bon travail. Je le sais. Nous avons la situation bien en main sur les collines et dans toutes les grandes villes du pays, mais au nord ce sera plus difficile.

— À cause de leur guérilla basée à Mulindi ?

— Oui. Nous savons qu'ils font mouvement sur Kigali depuis ce vendredi.

— On me l'a dit aussi.

— Tu es décidément bien informé, dis-je en souriant.

Il sourit lui aussi, flatté. Puis, redevenant subitement grave :

— Vous n'avez pas le droit d'échouer.

Sa remarque me met mal à l'aise. Au fond, il a vu juste. Malgré sa décrépitude physique, le vieux est resté d'une étonnante vivacité d'esprit. C'est vrai : si nous n'arrivons pas à éliminer tous les Tutsi,

nous serons les méchants de l'histoire. Ils serviront au monde entier des lamentations bien orchestrées et ce sera drôlement compliqué pour nous. Même les moins résolus d'entre nous le savent : après le premier coup de machette, il faudra absolument aller jusqu'au bout.

— Je ne sais pas, Père. À toi, je peux bien le dire : ce ne sera pas facile de mener de front la guerre contre le FPR et le reste.

— Le reste...? reprend-il d'un air méprisant. Ne commencez pas par avoir honte de ce qui vous attend.

J'ai l'impression pénible qu'il doute de ma résolution. Je me sens moins vexé que déçu, car j'ai envie de lui parler à cœur ouvert.

Il crie et je reçois en pleine figure sa mauvaise haleine. Je recule un peu.

Je répète :

— Ce sera difficile.

— Connais-tu bien l'histoire de la guérilla de ces Inyenzi du Front patriotique rwandais ?

C'est le genre de question qu'il pose quand il s'apprête à raconter une de ses nombreuses anecdotes.

— Oui, j'ai appris des choses sur le FPR, réponds-je prudemment.

— Et sais-tu comment leur chef a échappé de justesse à la mort en 1961 ?

— Non, déclaré-je en reculant encore.

Je supporte de moins en moins sa mauvaise haleine. Il faut dire que ça ne va pas très fort non plus du côté de son estomac. Ses intestins lui font des misères depuis son séjour de trois semaines, l'année dernière, chez nos parents de Cyanguu.

— Eh bien, c'était à Gitarama, où nous étions les plus forts, nous les Hutu. Pendant que les nôtres étaient occupés à piller et à violer, un enfant de quatre ans et ses parents attendaient une voiture pour s'enfuir en direction du Mutara. Soudain, nos hommes ont vu cette famille d'Inyenzi monter précipitamment dans la voiture. Ils ont couru, couru. C'était trop tard. Voilà comment ces imbéciles ont laissé échapper, il y a trente-sept ans, le gamin qui est aujourd'hui le chef de la guérilla.

En fait, je connais bien cette histoire. Seulement, je ne veux pas priver le vieux du plaisir de me la raconter. J'aurais même pu lui dire que l'incident a eu lieu sur la colline de Nyarutovu, en commune de Ntambwe. Nous l'avons entendue mille fois de la bouche de nos instructeurs. C'est l'exemple qu'ils nous donnaient toujours pour montrer à quel point il peut être dangereux d'épargner les bébés pendant le travail. Le récit comporte d'ailleurs de nombreuses variantes. Dans l'une des versions, le gosse aurait attendri et même fait rire nos gars en leur jurant : « Je ne serai plus jamais tutsi. » On dit aussi qu'au moment où démarrait notre car, quelqu'un a aperçu

l'enfant et a fait signe au chauffeur de s'arrêter. Celui-ci aurait alors refusé de perdre son temps pour un petit bout d'homme. Chaque variante a ses inconditionnels. Un de nos formateurs plaisantait sur le fait que le gamin de Nyarutovu n'avait pas tenu sa promesse et que c'était prévisible de la part d'un Inyenzi. Au contraire, il était devenu notre plus dangereux ennemi et prenait un malin plaisir à tuer autant de Hutu qu'il le pouvait. L'instructeur – il s'appelait Léonard Majyambere – passait ensuite dans les rangs et demandait quelle conclusion un bon Interahamwe devait tirer de tout cela. Même les cancrennaux connaissaient la réponse.

— Le plus important, déclare le vieux, ce n'était pas de tuer cet enfant...

Je le regarde avec attention. Où veut-il donc en venir ?

— Il fallait le laisser vivre ? Tu dis toujours qu'un homme courageux doit oser aller jusqu'au bout.

— Bien sûr qu'il fallait l'éliminer, grommelle le vieux. Mais le problème ne se serait même pas posé si nos hommes, au lieu de s'enivrer et de piller, s'étaient concentrés sur leur travail. Explique bien à ceux qui sont sous tes ordres que de tels comportements leur font perdre du temps et de l'énergie.

Je pense à part moi que le vieux n'a plus aucun sens des réalités.

— Bien sûr, Père, je vais insister sur la discipline.

Il s'aperçoit immédiatement que je ne prends pas son conseil au sérieux et que je veux juste éviter la discussion. Rien ne lui échappe. Il lâche avec dépit :

— Faites ce que vous voulez, mais depuis 1959 nous commettons les mêmes erreurs.

Ça commence à se gâter. Je reste silencieux. Mais il en faut plus pour décourager le vieux.

— Tu as sûrement entendu parler de ce Français qui a voulu tuer tous les Inyenzi blancs pendant leur grande guerre, là-bas...

— C'était un Allemand.

— Comment s'appelait-il ?

Il commence à m'agacer. Je n'ai jamais aimé sa manie de poser des questions dont il connaît d'ailleurs souvent la réponse...

— Hitler.

— Hitler comment ? insiste-t-il en me cherchant de ses yeux malicieux.

— Adolf. Adolf Hitler. On l'appelait le Führer, ajouté-je pour prévenir la question suivante.

— Et alors, dis-moi : a-t-il réussi à éliminer tous les Inyenzi blancs ?

Là, je refuse de marcher. J'en ai assez de ses radotages. Tout ce temps perdu... Je dis :

— Nous en reparlerons une autre fois. Je dois partir.

Il crie, très en colère :

— Ce Blanc était beaucoup mieux organisé que vous et pourtant il a échoué. Vous n'êtes que des petits prétentieux !

Je me lève.

— Le travail m'attend, déclaré-je en m'efforçant de paraître calme.

— Tu me fais la gueule, n'est-ce pas ? Tu oses faire la gueule à ton père ?

— Ne te fâche pas... Ici à Kibungo, nous commençons cette nuit.

Il répond calmement :

— Va-t'en. Vous êtes une génération d'incompétents.

Il a baissé la voix pour y mettre toute la force dont il est capable, ce qui a rendu ses paroles encore plus terribles.

Je l'aime bien, le vieux. C'est mon père. Mais il est comme toutes ces personnes âgées qui découvrent sur leur lit de mort des solutions miraculeuses à tous les problèmes. Les choses ne sont pas si simples. Moi, j'ai toujours su en devenant Interahamwe que j'aurais peut-être à tuer des gens ou à périr sous leurs coups. Cela ne m'a jamais posé de problème. J'ai étudié l'histoire de mon pays et je sais que les Tutsi et nous, nous ne pourrions jamais vivre ensemble. Jamais. Des tas de fumistes prétendent le contraire, mais moi je ne le crois pas. Je vais faire correctement mon travail. Et je suis d'accord avec le vieux : chaque fois que vous hurlez des grossièretés à quelqu'un qui va mourir, vous laissez à un autre le temps de s'enfuir. Je ne suis pas stupide au point de l'ignorer. Mais comment faire entrer ça dans la tête de mes hommes ? Ils se sont engagés dans la milice Interahamwe pour faire trembler des hommes et des femmes plus puissants qu'eux. Ils se moquent bien de tuer tous les Tutsi. Pour peu, ils en laisseraient échapper quelques-uns, juste pour le plaisir d'autres revanches tout aussi sanglantes.

Comme je prends congé du vieux – il ne daigne même pas accepter la main que je lui tends – des idées bizarres commencent à m'assaillir. Juste des mots dont le sens m'est resté complètement obscur sur le moment. Penser l'impensable. L'haleine fétide du père. Le père qui n'en finit pas de mourir. Tout le temps en train de maudire et de chasser quelqu'un de sa maison. Et tous ces Tutsi à tuer. Je ne les croyais pas si nombreux. J'ai l'impression que la planète est peuplée de Tutsi. Que nous sommes les seuls au monde à ne pas être tutsi. C'était si facile, avant, de crier avec la force du tonnerre : « *Tubatsembatsembe !* » Il faut les tuer tous !

Dans la cour, je trouve mes sœurs et des voisins assis autour de ma mère. Je prends place sur une chaise et Louise me tend un verre de thé.

Mère la gronde :

— Mets-y un peu de menthe. Tu sais bien que Faustin ne supporte le

thé qu'avec de la menthe.

Nous parlons de tout et de rien. Je n'ai jamais vu les gens aussi tendus. En ces heures d'incertitude, chacun est face à lui-même. Ils veulent en savoir plus, mais j'évite toute allusion aux événements. La seule à rester sereine est ma mère. Une fois de plus, je ne peux rien lire sur son visage. C'est ce qui la rend unique au monde. Personne n'a jamais pu entrer dans sa tête. Et pourtant ça se voit qu'elle est toujours en train de penser à des tas de choses. Sa force mentale est tout simplement hors du commun. Aujourd'hui, il n'y a aucun moyen de savoir si elle approuve ou non ce qui se prépare. Peut-être nous considère-t-elle tous comme des monstres ? Pendant que je me pose ces questions, mes sœurs et les voisins me dévorent des yeux. Louise, la cadette, est particulièrement fière parce que son fiancé, Adrien, fait partie de mon groupe. J'ai l'impression de revivre une scène des temps anciens, de ces temps où on exaltait la bravoure du guerrier avant le combat. Pour être franc, je suis d'un naturel assez réservé et tout cela me gêne plutôt. Je ne vais pas à la guerre. Je ne cours aucun risque. À Kibungu comme dans le reste du Rwanda, nous allons juste aligner les Tutsi aux barrières et les tuer. Ce sera chacun son tour. Beaucoup d'entre eux sont en train de se réfugier dans les lieux de culte et les édifices publics. Ils croient ainsi se tirer d'affaire comme les autres fois, à l'époque de mon père. C'est leur plus grave erreur depuis longtemps. Ils nous facilitent la tâche, au contraire. Tuer autant de personnes sans défense, ce ne sera sûrement pas simple. À la longue, ça peut devenir monotone et lassant. Le vieux se trompe : personne ne pourra empêcher nos gars de boire, de chanter et de danser pour se donner du cœur à l'ouvrage.

Je dois insister un peu pour qu'on se décide à me laisser partir. Les adieux, émouvants, n'en finissent pas. Les voisins me recommandent d'être prudent et mes sœurs ont bien du mal à dissimuler leur émotion.

Ma mère, elle, reste silencieuse. À aucun moment nos yeux ne se rencontrent.

Je ne sais qui de nous deux fuit le regard de l'autre.

En ouvrant la portière de la voiture, je vois des têtes par-dessus les clôtures des maisons voisines. Ma Pajero de fonction, flambant neuve, doit impressionner pas mal de monde dans ce quartier pauvre où je suis né. Il est facile de deviner à leurs regards avides que les gens sont en train de se dire : « Il a réussi, le fils du vieux Casimir Gatabazi ! Ah ! Il est devenu quelqu'un, le petit Faustin ! » Je ne serai pas hypocrite : cela me fait plaisir. C'est toujours enivrant de lire dans les yeux des autres la preuve de sa propre réussite.

— Direction ? a encore dit Danny.

Je regarde ma montre.

— Il me reste peut-être assez de temps pour aller embrasser Marie-Hélène avant de regagner le QG, Danny. Je ne sais pas quand je la reverrai. Elle est sûrement en colère contre moi, elle aussi.

Danny sourit d'un air entendu :

— Ah ! Marie-Hélène, voilà une très bonne femme !

Il a parlé ainsi pour me faire plaisir, car il sait que je suis follement amoureux de Marie-Hélène.

— Excuse-moi d'être resté si longtemps avec le vieux, Danny. J'ai un père très bizarre.

— Ah ! Papa, il est très bon aussi !

Là, je suis sûr qu'il n'en pense pas un mot. Danny est au courant de l'enquête menée par mon père à son sujet. Le vieux le soupçonnait – sans aucune raison d'ailleurs – d'être un Inyenzi clandestin, chargé par nos ennemis du FPR de me liquider le moment venu.

À hauteur du pont, sur la route du marché de Kibungu, les soldats de la garde présidentielle me reconnaissent. Je leur fais un signe amical de la main sans m'arrêter.

Nous passons ensuite devant le restaurant *Le Royal* et je me souviens que je n'ai presque rien mangé depuis bientôt vingt-quatre heures. Je demande à Danny de faire demi-tour.

Le Royal est vide. Alphonse Ngarambe, le propriétaire tutsi, est en train de discuter avec deux de ses employés. Il se tait en me voyant entrer. Après les avoir salués le plus normalement du monde, je m'installe près de la fenêtre du fond. C'est notre place favorite, à Marie-Hélène et moi. Alphonse me connaît bien. Mais, compte tenu de la situation, il ne peut m'accueillir avec la même joviale familiarité que les autres jours. Il n'y a presque rien à manger dans sa cuisine. Alphonse se démène pourtant comme un beau diable pour me faire frire un peu de poisson et du manioc. Il est, comme tant d'autres, en train de vivre les heures les plus effroyables de sa vie. En me servant, il tremble de tout son corps. Je fais semblant d'être absorbé par la lecture d'un magazine de mode étranger qui traîne par là. Les efforts que fait Alphonse pour me cacher sa peur l'agitent de plus en plus. Il refuse que je paie, mais j'insiste. Il a alors ce pauvre sourire qui me perturbe légèrement, je dois l'avouer. Je me dépêche de sortir du restaurant.

J'arrive chez Marie-Hélène. Elle ne me fait pas de scène. Au contraire, elle comprend bien, dit-elle, que le pays est en train de vivre des heures décisives. Elle fait juste allusion à des histoires de viol. C'est vrai qu'on en parle beaucoup. Les plus jeunes sont très excités à l'idée qu'ils pourront coucher avec des jeunes femmes chaque fois qu'ils en auront envie, juste comme ça. On leur a toujours dit que le chemin menant à l'intimité d'une femme est long, complexe et souvent décourageant. Ils découvrent avec plaisir que les temps

peuvent changer très vite. Marie-Hélène ne veut pas que je sois mêlé à ça. Je le lui promets, non sans penser : « À chacun ses problèmes. »

Au quartier général, je suis accueilli par les joyeux hourras de mes hommes.

Nous allons sûrement veiller jusqu'à très tard. Contrairement à ce que j'ai dit au vieux, c'est demain que les choses sérieuses commencent pour nous. Toute la nuit, nous jouerons avec nos machettes comme avec des épées au cri de « *Tubatsembatsembe !* ». Le jeu consiste à lever nos machettes vers le ciel en les frottant les unes contre les autres. C'est amusant, tout ce bruit et toutes ces étincelles, et en plus on aiguisé ainsi les lames. C'est du moins ce que croient mes gars. Je n'en suis pas si sûr que ça, mais je les laisse faire.

— Ils s'aiment à la folie, ces deux-là. Et voilà que les événements les obligent encore à repousser la date de leur mariage !

— Ah ! Lucienne et son copain Valence Ndimbati... C'est triste, dis-je distraitemment.

On s'habitue très vite à tout. Dans sa ville natale de Nyamata où mon amie Theresa Mukandori est à la recherche d'un refuge, nous trouvons le moyen de papoter comme deux bonnes femmes. Elle me demande soudain, en s'arrêtant :

— Tu crois vraiment qu'ils vont faire cela ?

J'ai appris à mentir.

— C'est impossible, Theresa. Ils cherchent surtout à faire peur. Ça va se calmer dans quelques jours.

L'idée qu'elle peut désormais être tuée à n'importe quel moment par n'importe qui lui paraît extrêmement bizarre.

Moi, je mène une double vie. Il y a des choses dont je ne peux parler à personne. Pas même à Theresa.

Par exemple ce message, daté du vendredi 8 avril 1994, que je viens de recevoir de Bisesero. Stéphane Nkubito, un de nos camarades de ce secteur, l'a écrit quelques heures avant d'être découvert et abattu. Ils n'ont pas pris, me semble-t-il, le temps de l'interroger. Ils ne se doutaient pas qu'il était un des éléments du Front patriotique rwandais là-bas. Sa lettre montre à quel point les tueurs sont organisés et décidés. Ils sont vraiment prêts à tout cette fois-ci.

Stéphane m'apprend que le jeudi 7 avril 1994, Abel Mujawamarya, un homme d'affaires de Kigali, est arrivé à Gisovu avec deux camions jaunes remplis de machettes. Il a fait décharger les armes au domicile d'Olivier Bishirandora. Ce dernier, qui a une forge dans son atelier, a aussitôt commencé à aiguiser les machettes. Olivier, membre du Parmehutu/MDR a aussi été bourgmestre de Gisovu dans les années soixante-dix, à l'époque du président Kayibanda. Abel Mujawamarya a ensuite organisé une réunion. Au cours de celle-ci, il a distribué machettes et grenades aux Hutu. Les Interahamwe ont alors commencé à terroriser les Tutsi en les accusant d'avoir assassiné leur président bien-aimé, Juvénal Habyarimana. Ils se sont mis à piller et à incendier les maisons des Tutsi, puis en ont tué quelques-uns. Les Tutsi ont commencé à fuir leurs maisons pour se réfugier dans les paroisses de Mubuga et de Kibingo, ainsi qu'à l'hôpital de Mugonero. D'autres ont préféré gagner les montagnes.

Stéphane Nkubito me demande de bien noter et de faire savoir que

les habitants de Bisesero, de rudes guerriers, ont l'intention de résister. Depuis 1959, chaque fois qu'il y a des massacres, ils s'organisent et réussissent au moins à repousser les assaillants. Il leur est même arrivé de récupérer, par d'audacieuses expéditions punitives, leur bétail volé. C'est pourquoi, ajoute Stéphane, leur réputation d'invincibilité a fait le tour du Rwanda. Les réfugiés affluent donc de partout. La lettre de Stéphane laissait cependant filtrer ses craintes : d'après ses informations, le gouvernement a l'intention d'en finir avec le mythe de l'invincibilité des Abasero, ainsi qu'on appelle les Tutsi de cette région. L'armée fera le gros du travail et des renforts de miliciens Interahamwe seront acheminés de Gisenyi et d'autres localités où, en raison du nombre peu élevé de Tutsi dans la population, les massacres se termineront plus tôt qu'ailleurs.

Je lis et relis le message de Stéphane. Au bas de la page, un petit dessin avec la légende suivante : « Jessica Kamanzi en train de faire le signe de la victoire. »

Jessica Kamanzi, c'est moi. Je souris en regardant mes deux doigts triomphalement levés vers le ciel. Ah, ça oui, la victoire est certaine. Je n'en ai jamais douté un seul instant. Elle sera pourtant si amère...

J'aimerais bien garder ce dessin en souvenir de Stéphane. Je décide finalement d'y renoncer : mon camarade se sentait surveillé. Je déchire le message.

Theresa me touche le bras :

— C'est ici, fait-elle à voix basse.

Nous sommes en face de la paroisse de Nyamata, tout près des logements de ces pères salésiens que l'on dit originaires du Brésil. Derrière l'épais rideau d'eucalyptus et d'acacias, nous pouvons voir les gens se précipiter par centaines dans l'église.

— Je vais y aller, dit Theresa, tu ferais mieux de venir avec moi, Jessica.

Je pense exactement le contraire. Les combattants avec qui je suis entrée dans Kigali ont appris qu'on encouragerait les futures victimes à se réfugier dans les églises pour les y exterminer. Mais moi, Jessica Kamanzi, je n'ai rien d'autre à proposer à Theresa.

— Bonne chance, dis-je en évitant de la regarder.

Nous devons aller au mariage de Lucienne le samedi suivant et elle a d'épaisses et magnifiques tresses sur la tête.

— Jessie, ils ne pourront jamais faire ça en sachant que Dieu est en train de les regarder.

Je la serre contre moi sans répondre.

Sur le chemin du retour, tout se passe bien.

Le temps est doux à Kigali. Les rues sont désertes et paraissent soudain plus larges. Je m'aperçois que j'avais à mon insu – et sans doute comme chacun de nous – des repères dans la ville. Une petite

boutique à l'angle d'une rue. Des réparateurs de motocyclettes au voisinage d'une station-service de Petro-Rwanda. Des petites choses comme ça. Depuis que la nouvelle de l'attentat contre le président est tombée, tous ces tableaux vivants ont disparu du décor. Les rares gens qui osent encore sortir de chez eux, ce sont les étrangers ou, bien sûr, les Hutu. Ou ceux que leur carte d'identité présente comme tels. C'est mon cas. Tous les autres se cachent où ils peuvent.

Il y a dans la ville une excitation à la fois joyeuse et grave. Des groupes d'Interahamwe aux tenues blanches couvertes de feuilles de bananier circulent en chantant. Debout dans leurs chars, les militaires et les gendarmes ont l'œil sur tout. Chacun a un transistor collé à l'oreille. La radio dit : « Mes amis, ils ont osé tuer notre bon président Habyarimana, l'heure de vérité est arrivée ! » Puis il y a de la musique et des jeux. L'animateur de l'émission, très en verve, interroge ses auditeurs : à quoi reconnaît-on un Inyenzi ? Les auditeurs téléphonent. Certaines réponses sont franchement marrantes : alors, on se marre. Chacun y va de sa description. L'animateur redevient sérieux, presque sévère : « Amusez-vous bien, mes amis, mais n'oubliez pas le travail qui vous attend ! » Au Camp-Kigali, dix Casques bleus belges ont été tués. La Belgique s'en va. Elle ne veut plus rien savoir. D'ailleurs, les civils de ce pays se sentent menacés et se font passer aux barrières pour des Français. Quelque part à Paris, des fonctionnaires un peu bizarres se frottent les mains : à Kigali, la situation est sous contrôle, le FPR ne passera pas. Les hommes de paille de Paris ont réuni les généraux et commandants de l'armée. Ils ont prononcé les mots terribles : « *Muhere iruhande*. » Littéralement : « Commencez par un côté. » Quartier par quartier. Maison par maison. Ne dispersez pas vos forces dans des tueries désordonnées. Ils doivent tous mourir. Des listes avaient été préparées. Le Premier ministre Agathe Uwilingiyimana et des centaines d'autres politiciens hutu modérés sont déjà tombés sous les balles de la garde présidentielle. Raconter ce qu'ils ont fait à Agathe Uwilingiyimana est au-dessus de mes forces. Un corps de femme profané.

Après ceux qu'ils appellent des Ibyitso, des complices, ce sera au tour des Tutsi. Eux, ils sont coupables d'être eux-mêmes, donc interdits d'innocence de toute éternité.

À la seule façon de marcher des rares passants, on voit que la tension monte au fil des minutes. Je la sens presque physiquement. Tout le monde court ou au moins presse l'allure. Je croise de plus en plus de personnes qui semblent tourner en rond. Il y a comme une autre lumière dans leurs regards. Je pense aux pères de famille qui doivent affronter les yeux angoissés de leurs enfants et qui ne peuvent rien leur dire. Pour eux, le pays est devenu en quelques heures un immense piège. La mort rôde partout. Ils ne peuvent même pas songer

à se défendre. Tout a été minutieusement préparé depuis longtemps : l'administration, l'armée et la milice Interahamwe vont conjuguer leurs forces pour les tuer tous.

Moi, j'ai choisi d'être là. Nos chefs dans le maquis, à Mulindi, m'ont fait confiance et j'ai accepté. On nous a expliqué que le traité de paix d'Arusha pouvait produire le meilleur ou le pire et que le FPR avait besoin de militants actifs dans toutes les grandes villes.

La veille de notre départ, j'ai beaucoup pensé à mon père. De l'avis de mes frères et sœurs, j'étais sa préférée. Lui-même n'en faisait pas mystère, d'ailleurs. Quand nous étions à Bujumbura, il disait parfois : « De tous mes enfants, Jessica est celle qui me ressemble le plus. » Un drôle de bonhomme, Jonas Sibomana. Il nous montrait son torse labouré de cicatrices et promettait de léguer tous ses biens à celui d'entre nous qui réussirait à reproduire sur son corps les mêmes blessures. Mon frère Georges, qui ne prenait rien au sérieux, lui répondait alors : « Tu es si fauché, vieux Jonas, que cela ne vaut peut-être même pas la peine d'essayer. » Tous les deux faisaient semblant de se battre et cela nous amusait follement de les voir courir autour de la maison. Mon père avait fait partie des maquisards de Pierre Mulele dans le Kwilu. Oh ! Il n'était bien sûr pas quelqu'un d'important dans ce mouvement. C'était juste un de ces paysans à qui on donne des armes en leur expliquant rapidement qui sont les ennemis. Ils peuvent laisser leur vie dans l'affaire mais jamais leur nom. Jonas nous disait avoir vu Che Guevara quand le Cubain est venu organiser le maquis au Congo. Il connaissait aussi Kabila et disait toujours du mal de lui. Quand il s'est senti très malade, à Bujumbura, il m'a appelée : « Va dans notre ancienne maison du quartier de Buyenzi et dis au propriétaire que c'est ton père, Jonas Sibomana, qui t'envoie. Il comprendra. » Le propriétaire et moi avons trouvé un gros paquet dans un trou près d'un robinet. Je l'ai ouvert. Il contenait trois vieux fusils déjà pas mal rouillés. Quand je suis retournée le voir, nous avons beaucoup ri de sa blague.

Je suppose que c'est cela qui m'a décidée à interrompre mes études à dix-huit ans pour rejoindre la guérilla à Mulindi.

Tout me revient avec précision. Nous étions quinze jeunes gens à faire par la route, de nuit, le trajet de Bujumbura au camp de réfugiés de Mushiha. Départ dès le lendemain, au crépuscule – car nous devions toujours circuler de nuit – pour Mwanza en Tanzanie où il a fallu attendre le bateau *Victoria* pendant une semaine. Après, ça a été Bukoba. Là, nous devions repérer un camion rouge en stationnement dans le port. Le chef de notre groupe, Patrick Kagera – il devait tomber plus tard en première ligne pendant notre offensive d'octobre 1990 – s'est mis à regarder partout, le nez en l'air. Un gros monsieur en chapeau, avec un foulard autour du cou, est passé près de

lui et a dit très vite, sans s'arrêter : « C'est vous ? » Plus tard, ce fut Mutukura et Kampala où nous avons cessé de nous voir. J'ai été hébergée par une famille dans le quartier de Natete. Le soir, quand je faisais quelques pas dans la rue pour me dégourdir les jambes, j'étais intriguée de voir les voitures rouler à gauche. C'est curieux, mais c'est cela mon principal souvenir de Natete, les voitures roulant à l'envers. Tout ce que je devais faire, c'était attendre le signal de mon départ. J'avais compris que je ne devais poser aucune question à mes hôtes.

Si aujourd'hui je racontais tout cela, on pourrait penser que je me vante. Ce n'est pas le cas. Depuis 1959, chaque jeune Rwandais doit, à un moment ou à un autre de sa vie, répondre à la même question : faut-il attendre les tueurs les bras croisés ou tenter de faire quelque chose pour que notre pays redevienne normal ? Entre notre avenir et nous, des inconnus ont planté une sorte de machette géante. Vous avez beau faire, vous ne pouvez pas ne pas en tenir compte. La tragédie finit toujours par vous rattraper. Parce que des gens sont arrivés chez vous une nuit et ont massacré toute votre famille. Parce que, dans les pays où vous vivez en exil, vous finissez toujours par vous sentir de trop. Du reste, de quoi pourrais-je me vanter, moi, Jessica Kamanzi ? D'autres ont donné leur vie pour le succès de notre combat. Je n'ai jamais tenu un fusil ni participé aux actions militaires de la guérilla. Je suis presque tout le temps restée à Mulindi pour m'occuper des activités culturelles du maquis. Certes, j'étais aussi à Arusha au moment des négociations. J'ai dactylographié ou photocopié des documents et parfois on m'a chargée de faire des synthèses pour nos délégués. Mais c'étaient là des tâches somme toute assez humbles. Il est vrai que ma présence aujourd'hui à Kigali comporte des dangers. C'est peut-être la première fois que je risque ma vie. Dans ce pays où tous les citoyens sont surveillés nuit et jour, ma fausse carte d'identité ne me protégera sans doute pas longtemps. Je dois bouger sans cesse. Mais il se trouvera bientôt quelqu'un pour me poser des questions précises auxquelles j'aurai du mal à répondre.

Tout en marchant, je pense à nos veillées nocturnes. Nous chantions : Si les trois tombent au combat, les deux qui restent libéreront le Rwanda. Des mots très simples. Nous n'avions pas de temps pour les finasseries poétiques. Ces mots me reviennent comme un écho et me donnent de la force. L'heure de la libération a sonné. Depuis ce matin, nos unités font mouvement sur Kigali. Mais arriveront-elles partout à temps ? Non, hélas. Dans certains endroits, la boucherie a déjà commencé.

Près de Kiyovu, je vois des centaines de cadavres à quelques mètres d'une barrière. Pendant que ses collègues égorgent leurs victimes ou les découpent à la machette tout près de la barrière, un milicien Interahamwe vérifie les pièces d'identité. La visière de sa casquette est

ournée vers l'arrière et, cigarette au bec, il est tout en sueur. Il demande à voir mes papiers. Pendant que je les sors de mon sac, il ne me quitte pas des yeux. Au moindre signe de panique, je suis perdue. Je réussis à garder mon sang-froid. Autour de moi, les cris montent de toutes parts. En ces premières heures de massacres, les Interahamwe me surprennent par leur application et même une certaine discipline. Ils ont réellement l'intention de donner le meilleur d'eux-mêmes, s'il est possible de s'exprimer ainsi avec ces brutes sanguinaires. Une femme qu'ils ont blessée en attendant de l'achever plus tard vient à moi. Sa mâchoire droite et sa poitrine sont couvertes de sang. Elle jure qu'elle n'est pas tutsi et me supplie de l'expliquer au chef de la barrière. Je m'écarte très vite d'elle. Elle insiste. Je lui dis sèchement de me laisser tranquille. Voyant cela, le milicien Interahamwe est convaincu que je suis de son camp. Il me lance dans un joyeux éclat de rire :

— Ah ! Tu es dure, toi aussi, ma sœur ! Il faut avoir pitié, toi aussi !

Puis il repousse sans ménagements la femme vers les égorgeurs avant de reprendre le contrôle des pièces d'identité.

II

LE RETOUR DE CORNELIUS

Abidjan. Kinshasa. Nairobi. Dar es Salam. Addis-Abeba. Entebbe... Cornelius Uvimana refit mentalement le compte des nombreuses escales de l'avion avant son atterrissage à Kigali. Le vol 930 d'Ethiopian Airlines de ce 6 juillet 1998 s'était arrêté presque partout. À chaque vague de nouveaux passagers, les hôtesses avaient servi des sandwiches et du jus d'orange. Cornelius en avait l'estomac tout retourné. Trente-six heures de voyage. Il se sentait épuisé et sale. Il avait heureusement pu profiter de l'escale d'Abidjan – presque une journée entière – pour découvrir la ville. De son déjeuner solitaire au restaurant Hippopotamus, dans le quartier du Plateau, il n'avait curieusement retenu qu'une image, celle des regards échangés avec une inconnue. Une belle métisse assise au comptoir du bar. Elle avait les cuisses puissamment moulées dans un jean délavé et il l'avait vue se tourner plusieurs fois dans sa direction. Puis la jeune femme avait dévalé les escaliers pour disparaître à jamais parmi la foule. C'était tout. Juste un instant de rêverie érotique volé au hasard dans une ville étrangère et une histoire qui n'aurait jamais lieu. C'était la vie. Des inconnus qui se croisent, se regardent et se perdent pour toujours.

À l'arrivée à Kigali, il ne restait presque plus personne dans l'avion. Ses amis d'enfance, Jessica Kamanzi et Stanley Ntaramira, étaient venus l'accueillir. Il prit longuement chacun d'eux dans ses bras et sentit contre le sien le corps osseux de Jessica. Elle était très maigre et paraissait en assez mauvaise santé derrière son front volontaire et ses yeux profonds et un peu tristes. Pendant qu'ils traversaient la ville en taxi, Cornelius surprit plusieurs fois Stanley Ntaramira en train de l'observer à la dérobée. Sans doute était-il curieux de savoir quel genre de personne était devenu Cornelius après de si longues années d'exil. Jessica, assise à côté du conducteur, fut comme à son habitude plus directe :

— Alors, qui nous revient au pays ?

Cornelius songea que c'était une façon peu habituelle mais en définitive très intéressante de poser son problème. Il n'avait pas encore de réponse. Toute sa famille avait péri pendant le génocide, à l'exception de son oncle Siméon Habineza. Il était évident que tout ce qu'il avait vécu hors du Rwanda ne trouverait son véritable sens que dans ce qui était arrivé quatre ans plus tôt. D'une certaine façon, sa vie ne faisait que commencer.

— Je ne sais pas, répondit-il, tu m'accueilles déjà avec des colles, toi !

— Et là-bas ? demanda très vite Stanley pour changer de sujet. C'était plus facile de leur parler de Djibouti.

Cornelius revit des images du lac Assal et de la coupole rose, à la rondeur quasi parfaite, de l'île du Diable. Il se souvint de ses

excursions avec Zakya. Djibouti l'avait fasciné. Il expliqua à Stanley et Jessica que c'était une immensité de pierre, un pays aux couleurs intenses, très souvent rouges ou noires. Il leur dit que Djibouti lui avait fait vivre une étrange expérience du vide et qu'aucun pays au monde ne s'offrait avec tant d'impudeur à la curiosité de l'étranger. Tout y était visible à l'œil nu, y compris la misère qui ailleurs se donnait tant de mal pour échapper aux regards. Il ne put cependant leur parler de la mer Rouge. Il leur dirait plus tard qu'elle lui avait toujours fait penser à quelque géant marin, à l'esprit lourd et aux gestes lents. Cornelius avait beaucoup de raisons d'aimer Djibouti, à commencer par son amour pour Zakya. Mais la plus forte était peut-être celle-ci : c'était l'unique endroit au monde où il avait eu le sentiment qu'on pouvait recommencer quelque chose. Il aurait pu ajouter qu'à Djibouti il n'avait jamais senti la mort à ses trousses comme pendant son enfance à Murambi.

— Les gens là-bas, ils sont heureux ou non ? fit Jessica.

— Ils sont très pauvres. On en reparlera, ce n'est pas simple. En attendant, expliquez-moi Kigali.

Stanley se mit à jouer les guides. Ils venaient de dépasser le quartier de Kanombé. Cornelius eut envie de se faire indiquer l'endroit où était tombé l'avion d'Habyarimana en avril 1994, puis y renonça. Il dévorait la ville des yeux, espérant saisir par intuition la relation secrète entre les arbres immobiles au bord de la route et les scènes de barbarie qui avaient stupéfié le monde entier pendant le génocide.

De son côté, le chauffeur se livrait à un curieux manège : chaque fois qu'il croyait Cornelius occupé à regarder ailleurs, il l'observait avec attention dans le rétroviseur, comme pour lire quelque chose sur son visage. « Est-ce que je ne ressemble donc plus à un Rwandais ? » pensa Cornelius, amusé.

À Nyamirambo où habitait Stanley, Cornelius fit descendre ses deux valises et son petit sac de sport rouge.

— Eh bien, en voilà un qui nous revient de toute une vie d'exil avec presque rien, dit Jessica en riant.

Cornelius n'eut pas le temps de répondre. Le chauffeur qui semblait guetter ce moment s'approcha et lui demanda s'il voulait bien écrire sur un bout de papier le nom du pays d'où il venait.

— Ah ! Et pourquoi donc ? fit-il, intrigué.

Le chauffeur expliqua qu'il collectionnait les noms des pays lointains d'où arrivaient ses clients. Les trois amis éclatèrent de rire.

— Tu entends ça, Stan ?

— Oui, dit gaiement Stanley, ça nous tombe dessus de partout depuis deux ou trois ans.

— Est-ce que c'est loin, Djibouti ? fit le chauffeur qui avait décidément de la suite dans les idées.

— Oui... et non, répondit Cornelius avec un geste vague.

Pour atténuer la déception du chauffeur, Jessica lui fit remarquer que Cornelius était sans doute le seul Rwandais à avoir jamais vécu à Djibouti.

Cornelius avait apporté quelques cadeaux pour ses amis. Jessica disparut dans la chambre et en ressortit dans une gandoura bleue en gesticulant, sous prétexte de danser, au son d'une musique arabe imaginaire.

— Maintenant les choses sérieuses, dit-elle. J'ai séché une réunion de mon comité juste pour voir à quoi ressemble ce cher vieux Cornelius. C'est chose faite. On se reverra.

Stanley dit qu'il avait à faire lui aussi, mais Cornelius comprit qu'il voulait surtout le laisser se reposer.

— Quand vas-tu à Murambi ? demanda Jessica au moment de partir avec Stanley.

— Je n'ai pas encore décidé. Le plus tôt possible, en principe.

— On pourrait faire le voyage ensemble, si c'est en fin de semaine, suggéra Stanley.

Cornelius hésita. Sans qu'il sût pourquoi, l'idée ne lui plaisait pas beaucoup. Il voulait être seul au moment de retrouver sa maison natale.

— On en reparlera, fit-il.

Ses amis perçurent sa gêne. Il y eut un moment de silence. Jessica réussit à détendre l'atmosphère :

— En tout cas n'oublie pas de dire à Siméon que je suis toujours aussi follement amoureuse de lui !

Stanley s'anima en entendant le nom de Siméon :

— Ah ! Siméon Habineza ! Ce vieillard-là, il a une telle classe ! Voilà ce que j'appelle un homme !

Tous trois se regardèrent. Jusqu'à cet instant-là, ils avaient réussi à tenir en respect leur mémoire. En entendant le nom de Siméon, chacun d'eux se souvint d'un jour précis de leur enfance et devina que les deux autres pensaient exactement la même chose. Du passé venait de ressurgir le lien secret qui les unissait et qui était plus fort que tout. La vie les avait séparés mais grâce à Siméon Habineza ils ne s'étaient jamais quittés en esprit au fil des ans.

Seul dans sa chambre à coucher, Cornelius se souvint de ce lundi de février 1973 où, encore enfants, ils avaient dû s'enfuir tous les trois au Burundi. Vingt-cinq années déjà... C'était peu de temps avant la chute du président Grégoire Kayibanda. Le matin, deux hommes étaient venus dans la classe, des listes à la main. Le maître avait lu des noms à haute voix et renvoyé quelques élèves chez eux. Aucun de ces jeunes Tutsi ne savait encore qu'il n'aurait plus le droit de revenir à l'école. En voyant Jessica et Stan partir avec le groupe des exclus, Cornelius

avait cru à une erreur. Pourquoi ses amis et pas lui ? Malgré sa timidité, il s'était levé : « Monsieur, vous m'avez oublié. » Les deux hommes avaient interrogé le maître du regard, l'air sévère, et ce dernier avait expliqué en riant : « Cornelius est le fils du docteur Joseph Karekezi. Son père est hutu... » L'un des deux hommes l'interrompt : « ... Ah ! Ce trublion de Joseph Karekezi ! Un très mauvais Hutu ! Ah ! Celui-là... Il a déjà contaminé son fils. »

La même nuit, des hommes armés de machettes et de bâtons attaquèrent sa maison natale. Jessica et Stanley étaient venus s'y cacher. Siméon les avait alors attirés tous les trois dans l'épaisseur de la bananeraie en leur faisant signe de ne pas bouger. De la maison voisine s'élevaient aussi des flammes et des cris de terreur. Pendant deux heures, couchés à même le sol, ils avaient vu les assaillants faire tomber les murs, arracher les piquets, défoncer portes et fenêtres et mettre le feu à tout ce qui se trouvait sur leur passage. Leurs visages étaient éclairés de temps à autre par les flammes. Ils disaient que tous les Tutsi devaient quitter le pays. L'un des incendiaires avait presque réussi à amuser les trois gamins. Le bonhomme, court sur pattes, était si obèse qu'il ressemblait à un monstrueux bloc de graisse. Il avait des fesses monumentales et sa chemise rouge mal boutonnée découvrait un ventre rond et flasque lui retombant presque sur les cuisses. Il maniait une machette trop longue pour lui avec une maladresse vraiment comique. Il s'arrêtait toutes les deux minutes, à bout de souffle, la langue pendante, les yeux révoltés, appuyé sur la machette plantée dans le sol. Il avait fini par s'asseoir par terre, les mains sur les côtes. Pendant qu'il soufflait bruyamment, comme à l'agonie, les flammes dansaient sur son visage tordu par la douleur. Il regardait avec envie ses collègues plus vigoureux semer la désolation autour d'eux. Qu'est-ce qu'un tel individu pouvait bien faire là, franchement ?

Plus tard, à Bujumbura, les trois adolescents prirent l'habitude de mimer avec drôlerie les gestes du type qui voulait à tout prix découper des innocents mais qui était trop gros pour y arriver.

Cette nuit-là, les assassins s'étaient contentés de faire peur : personne n'avait été tué au cours de l'attaque. Pourtant Cornelius et ses deux amis assistèrent à une scène qui devait rester gravée à jamais dans leur esprit. Avant de se retirer, les assaillants avaient aspergé d'essence les six vaches de Siméon et jeté des tisons enflammés dans l'enclos. Puis, bien à l'abri dans leur camionnette, ils avaient regardé les bêtes tourner sur elles-mêmes comme de grosses boules de feu, se ruer sur tout ce qu'elles voyaient bouger, avec des beuglements bizarres, puis se laisser tomber, agiter leurs pattes de plus en plus faiblement et mourir dans un long râle.

Dès que le calme était revenu, Siméon leur avait dit :

— Venez avec moi, mes enfants. Nous allons marcher longtemps.

J'informerai vos parents à mon retour.

Il les avait conduits au Burundi par les pistes marécageuses longeant la rivière Nyabarongo. Beaucoup de leurs camarades de jeux les rejoignirent plus tard, car les massacres continuaient au Rwanda. Une dizaine de morts. Des milliers de morts. Des assassinats répétés d'opposants politiques. La tragique routine de la terreur.

En y repensant, Cornelius se demanda s'il pourrait évoquer cet épisode du passé avec son oncle, à Murambi. Rien n'était moins sûr. Cornelius se sentait encore intimidé par Siméon. Il avait gardé de lui l'image d'un être sobre, réservé et d'une grande force intérieure.

Il gratta une allumette et en approcha la flamme de sa montre. Presque une heure du matin. Il se leva et se dirigea vers son lit. N'ayant pas sommeil, il commença sa lettre à Zakya. Il aimait écrire couché en s'appuyant sur un coude puis sur l'autre. Mais, après quelques lignes, il s'aperçut que ses idées étaient encore un peu confuses et il éteignit la veilleuse. Dans quelques jours, cela irait peut-être mieux.

Il s'endormit sans même prendre le temps de défaire ses bagages.

Le lendemain matin, il se fit un café sur le petit réchaud à gaz. Il était sept heures et Stanley Ntaramira, sans doute rentré tard dans la nuit, dormait encore. Cornelius commença à trier et à classer ses papiers : des documents et des livres sur l'histoire du Rwanda. Il en avait beaucoup lu au cours des années précédentes, moins pour connaître le passé lointain de son pays que pour comprendre le génocide. Il avait l'impression que tout le ramenait aux tueries de 1994. Même les savantes spéculations sur la formation des couches géologiques au Rwanda l'y conduisaient, par des sentiers secrets et tortueux. C'était comme si le génocide irradiait tout de sa sombre lumière, aspirait vers lui les faits les plus anciens et les plus anodins pour leur donner une dimension tragique, un sens différent de celui qu'ils auraient eu ailleurs.

Une photo de Zakya glissa d'une revue de la compagnie Ethiopian Airlines. En revoyant le visage un peu moqueur de son amie, Cornelius songea que sa vie avait été une longue suite de cassures mais que Zakya en était l'un des points fixes. Il avait très vite été frappé par ses allures de jeune femme libre, à l'esprit vif et ouvert. L'étoffe qu'elle enroulait parfois autour de son corps, loin d'étouffer ses formes, en soulignait au contraire la souplesse et suggérait sa sensualité. Très grande – elle dépassait d'une bonne tête Cornelius, qui était plutôt râblé – Zakya avait la finesse un peu fragile des gens de son pays.

Avant son départ, Cornelius avait tenu à se rendre une dernière fois à Tadjoura. Ils avaient parlé de leurs projets. Zakya viendrait dès qu'il lui trouverait un poste dans un lycée. On avait peut-être besoin de

profs de maths au Rwanda, après tout.

C'était le hasard qui l'avait conduit dans le pays de Zakya. Tout s'était décidé en quelques semaines. En quittant Bujumbura, il ne savait pas très bien ce qu'il était en train de faire. Plus tard, il se demanda s'il n'avait pas eu simplement envie d'aller là où il était presque certain à l'avance de ne trouver aucun de ses compatriotes. Avait-il honte d'eux à ce point ? Non, il ne le pensait pas. Au fond, tout tenait en quelques mots : depuis son enfance, le Rwanda lui faisait peur. Certes, il y avait connu des matins de pur éblouissement, comme ce jour où Siméon lui avait parlé, sur les rives du lac Mohazi, de la naissance du Rwanda. Il repensait souvent à l'enfant à la flûte qui était passé tout près d'eux à ce moment-là. Mais il ne pouvait oublier les jours de terreur, dans ses jeunes années, quand des tueurs rôdaient en permanence autour de lui.

L'instant où, dans la bananeraie, il retenait son souffle en compagnie de Jessica et Stanley, formait une tache sombre dans sa mémoire. C'était sans doute pourquoi il avait aimé les grands espaces de Djibouti. Si les tueurs revenaient, il pourrait leur échapper en courant droit devant lui. À Djibouti, cette terre vaste et lumineuse, il ne se sentirait jamais coincé contre le mur de voisins qu'on était en train d'assassiner, eux aussi.

Par fragments disparates, les scènes du passé et du présent se croisaient dans sa mémoire. Il sentait à quel point il lui serait difficile de mettre de l'ordre dans sa vie et il n'aimait pas du tout cette idée. Revenir dans son pays – y être heureux ou y souffrir – était une renaissance, mais il ne voulait pas devenir un être sans passé. Il était tout ce qu'il avait vécu. Ses fautes. Ses lâchetés. Ses espoirs. Il voulait savoir, dans les moindres détails, comment sa famille avait été massacrée. À Murambi, Siméon Habineza lui raconterait tout. Il le fallait.

En pyjama, sans s'arrêter, Stanley traversa le couloir, une serviette autour du cou. Quelques instants après, Cornelius l'entendit prendre sa douche.

Quand ils se retrouvèrent au salon, Cornelius voulut avoir des nouvelles de leurs amis d'enfance. Comme il s'y attendait, presque tous avaient été tués.

Stanley lui dit en se versant du café :

— Tu sais, tu rencontreras peu de gens disposés à parler de ces événements.

— C'est facile à comprendre, répondit Cornelius.

Il attendit de savoir où voulait en venir Stanley.

— Jessica insiste pour que nous allions ensemble à Murambi, reprit ce dernier.

Stanley s'était efforcé de paraître naturel, mais sa voix l'avait trahi.

Pourquoi ses amis tenaient-ils tant à l'accompagner à Murambi ? Il s'avisait brusquement que, depuis qu'ils s'étaient revus à l'aéroport, Stanley lui avait paru soucieux et peut-être même un peu distant. Est-ce qu'ils le méprisaient parce qu'il n'avait rien fait pour la libération du pays ? Eux, ils s'étaient battus. Jessica avait été un des agents de liaison de la guérilla à Kigali pendant le génocide. C'était une mission dangereuse. Elle aurait pu être découverte et tuée à tout moment. Stanley avait sillonné le monde pour lever des fonds et expliquer aux étrangers le combat du FPR. Pendant ce temps, lui menait une paisible existence de prof d'histoire à Djibouti... Non, ses amis ne pouvaient pas le lui reprocher. Pas eux. Soudain une idée terrible commença à germer dans son esprit.

— Stan, il ne faut rien me cacher. Si Siméon Habineza est mort, il faut me le dire.

Stanley parut d'abord stupéfait. Il avait ce mélange de sang-froid et de désinvolture propre à ceux qu'on nomme parfois des braves types. Mais, cette fois-ci, Cornelius vit clairement qu'il était bouleversé.

— Ne parle pas de malheur, Cornelius.

Il semblait lui en vouloir d'avoir laissé une idée aussi épouvantable lui traverser l'esprit.

— Je dois tout savoir, dit Cornelius, un peu confus. Siméon est l'unique survivant de ma famille.

Stanley dit alors sur un ton enjoué, en ajoutant du lait à son café :

— Eh bien, la seule chose à savoir, c'est que Siméon Habineza ne mourra jamais !

Ils se détendirent un peu.

— Nous allons déjeuner au *Café des Grands Lacs*, tout près d'ici, déclara Stanley. Mais avant, si tu n'es pas trop fatigué, on peut faire un tour en ville.

— Tu ne vas pas au travail ?

Stanley dirigeait un des départements de la Banque nationale.

— J'ai pris deux jours de congé, je leur rendrai ça un de ces quatre. C'est à devenir fou : toute la sainte journée à aligner des chiffres !

Cornelius se souvint qu'au lycée, à Bujumbura, Stanley, très doué pour les langues, passait aussi pour un petit génie des mathématiques.

— Tu te rappelles ce que tu faisais avec les postes de radio quand on était petits, Stan ? demanda malicieusement Cornelius.

— Non. De quoi parles-tu ?

— Tu nous disais, à Jessica et à moi : « Chut, ne faites pas de bruit, les gens qui vivent et chantent à l'intérieur sont en train de faire la sieste ! » Le soir, tu enveloppais la radio dans une épaisse couverture pour qu'ils n'aient pas froid. Tu as vraiment oublié ou tu fais semblant ?

— Bien sûr que non, fit Stanley en souriant. Je montais aussi sur des

chaises pour éteindre les ampoules électriques en soufflant dessus. Je croyais que c'était comme les bougies. Mais ça, vous n'en avez jamais rien su. Au fond, j'aurais pu devenir un grand savant, c'est ce qui arrive en général aux gamins un peu bêtes.

— Oui, tu voulais tout comprendre, mais en fin de compte tu ne t'es pas trop mal débrouillé, hein, vieux Stan.

Cornelius retrouva dans cette gaieté leur complicité de jadis. Il éprouva en un éclair, et pour la première fois depuis son arrivée la veille, le bonheur d'être dans son pays.

Au cours de leur promenade, Cornelius demanda à Stanley ce que lui avaient appris ses nombreux voyages pour le compte de la guérilla. Stanley répondit aussitôt, comme s'il y avait souvent réfléchi :

— Presque tout sur moi-même. Je parlais de notre pays à des tas de gens, dans des petites salles, à Bobo-Dioulasso, à Stockholm ou à Denver. Des types bien, d'ailleurs, ils voulaient aider, mais ils avaient d'abord envie de comprendre.

— Tu arrivais à leur expliquer ? C'est parfois à devenir fou...

— J'essayais et eux me disaient : « Est-ce que c'est vraiment aussi simple que ça ? » C'était la question classique. Et quand je répondais : « Oui », ils me lançaient : « Alors, pourquoi tant de cruauté ? » Je disais : « Je ne sais pas », et ils trouvaient cette explication louche. Je ne voulais pas leur mentir. Je ne comprends d'ailleurs toujours pas cette débauche de sang, Cornelius.

— La vraie victoire des tueurs, c'est d'avoir réussi à tout embrouiller. Les gens ont toujours l'impression qu'on leur cache des choses.

— Tu te souviens de cette longue lettre que je t'ai écrite des États-Unis ?

— Ah oui, de Floride...

Cornelius s'en souvenait parfaitement. Stanley y parlait d'une rencontre avec des étudiants et des enseignants de Tampa. Ce jour-là, les choses s'étaient bien passées. Il avait évoqué l'Holocauste. Est-ce qu'ils diraient de l'Holocauste qu'il s'agissait de simples tueries interethniques entre Sémites et Aryens ? Non, bien sûr. Parler ainsi aurait été une insulte à la mémoire des victimes. C'était en réalité la folie meurtrière des nazis se déchaînant contre des hommes et des femmes sans défense. Il leur avait dit : « À la fin de notre heure d'entretien, on aura tué au Rwanda, de manière atroce, six cents vieillards et enfants. » Et quel était leur crime ? On leur reprochait juste d'être des Tutsi. Stan écrivait dans sa lettre : « Je leur ai dit : il a fallu beaucoup de temps pour donner son sens véritable au génocide des Juifs, mais de nos jours il n'est pas nécessaire d'attendre aussi longtemps. Qu'auriez-vous fait si, à l'époque, vous aviez eu la possibilité d'empêcher la Solution finale par une simple pression sur

votre gouvernement ? »

Cornelius se rappela avoir été vivement frappé, à la lecture de cette lettre, par la lucidité de Stanley, sans doute dictée par le sentiment d'une urgence absolue. Son idéal tenait en peu de mots : sauvons des vies humaines d'abord et discutons ensuite si vous le voulez.

— C'était une lettre un peu bizarre, fit Cornelius.

— Je ne tenais plus le coup. C'était en mai 1994, le mois le plus dur du génocide. Je ne pouvais pas joindre Jessica à Kigali. Alors, je t'ai écrit. Ce que toute cette période de ma vie m'a appris, c'est ce qui nous différencie des autres : personne ne naît Rwandais. On apprend à le devenir. J'ai lu ça ailleurs et ça colle parfaitement avec notre situation. C'est un travail très lent de chacun de nous sur lui-même.

— Tu crois que ça va aller mieux, à présent ?

— Les gens du gouvernement font des efforts, c'est vrai. On a supprimé la mention de l'ethnie sur les cartes d'identité et il y a beaucoup d'autres choses. Mais le vrai problème, ce sont les logiques de pouvoir en Afrique. On ne sait jamais de quoi demain sera fait.

— Penses-tu que cela peut recommencer ?

— Cela dépend de chacun. Le génocide n'a pas commencé le 6 avril 1994 mais en 1959 par de petits massacres auxquels personne ne faisait attention. S'il y a des meurtres politiques aujourd'hui, il faut châtier très vite les coupables. Sinon, tout ce sang nous retombera sur la tête un jour ou l'autre.

Le *Café des Grands Lacs* était désert, à l'exception de cinq ou six clients aux visages moroses. Cornelius fit glisser une des chaises blanches sur le plancher en bois et s'assit face à la rue. Franky, le serveur, vint vers lui :

— La même chose, patron ?

Il fit oui de la tête et tous deux sourirent d'un air entendu. Il avait suffi de quelques jours pour que Franky et lui commencent à être de vrais copains. Cornelius commandait presque toujours le même menu. Jus de maracuja et brochette de poisson accompagnée de manioc grillé et de haricots au beurre de lait de vache.

Le *Café des Grands Lacs*, plutôt exigu et ceinturé par des cordes bien travaillées, avait l'avantage de donner directement sur l'avenue principale de Nyamirambo. Pour un quartier populaire, Nyamirambo paraissait plutôt paisible. Les haut-parleurs accrochés dans un coin du bar diffusaient de la pachanga tandis que des chants rwandais montaient d'une maison voisine, une baraque délabrée, à quelques mètres sur la gauche. Plusieurs camions-citernes en stationnement sur le bas-côté de la route gênaient un peu la vue et obligeaient les passants à faire un grand détour. Scènes banales dans une ville semblable aux autres. Il était stupéfiant pour Cornelius de constater

que les événements de 1994 n'avaient laissé nulle part de trace visible. Où avait-on installé, sur cette avenue, la fameuse barrière de Nyamirambo ? Est-ce que là, juste à l'entrée du *Café des Grands Lacs*, il y avait des cadavres que venaient dévorer les chiens et les charognards ? Seule la ville elle-même aurait pu répondre à ces questions qu'il ne pouvait encore poser à personne. Mais la ville refusait d'exhiber ses blessures. Elle n'en avait pas beaucoup, d'ailleurs. Kigali ne sortait pas d'une guerre, il n'y avait pas eu des tirs d'obus, des bombardements aériens ou des fusillades de part et d'autre de quelque ruelle étroite. Les Interahamwe, qui voulaient de la viande vivante, avaient laissé les arbres tranquilles. Le long des avenues, rescapés et bourreaux se croisaient. Ils se regardaient un instant puis chacun s'en allait de son côté, pensant à Dieu sait quoi.

Cornelius ne se souvenait même pas d'avoir aperçu au cours de ses promenades des éclopés ou des malades mentaux. Le pays était au contraire intact et chacun juste occupé à vivre sa vie. Des rendez-vous amoureux. Un tour chez le coiffeur. La routine des jours ordinaires. Franky et les jeunes employés du *Café des Grands Lacs* faisaient leur travail comme les serveurs du monde entier. Ils prenaient les commandes, disparaissaient derrière le comptoir ou dans la cuisine, puis se faufilaient de nouveau entre les tables, le sourire aux lèvres. Ce mépris du tragique lui paraissait presque suspect. Était-ce par dignité ou par habitude du malheur ?

Cornelius sentit une légère tape sur son épaule. Il se retourna et vit le sourire moqueur de Stanley.

— Hé, on revient sur terre, frérot !

— Un petit voyage dans ma tête à Djibouti, dit-il, mentant sans vergogne.

— Et comment s'appelle-t-elle ?

— Zakya Ina Youssouf, fit Cornelius pris à son propre piège. Elle est formidable !

Stanley lui présenta celui de ses deux compagnons qu'il n'avait pas encore rencontré. L'autre était Roger Munyarugamba.

— Je t'ai amené Barthélemy... Il voulait faire ta connaissance.

Ils se serrèrent la main.

— Cornelius Uvimana. J'arrive de Djibouti.

Barthélemy et Roger connaissaient les autres clients et Cornelius comprit au bout de quelques minutes qu'ils avaient l'habitude de se retrouver au *Café des Grands Lacs*, que tous appelaient d'ailleurs familièrement le « GL ».

Dès que les nouveaux venus s'installèrent à sa table, il se sentit mal dans sa peau. Les moments les moins agréables de son séjour étaient ceux où il lui fallait discuter avec des inconnus. Il n'aimait pas voir les regards converger vers lui. Il aurait juste voulu écouter les autres en

restant dans l'ombre. Il savait que c'était là une idée totalement saugrenue mais il n'avait pas envie que l'on se moque de lui dans son dos.

Heureusement, après quelques verres de Primus et de whisky, la conversation partit très vite dans tous les sens. Seul Roger – un type trapu avec une grosse voix – lui demanda, sans arrière-pensée apparente, pourquoi il avait fait un si long détour par Abidjan pour venir à Kigali.

Vers minuit et demi, des soldats en treillis et béret rouge garèrent leur camionnette devant le café. L'un d'eux, grand, presque timide, balançant son fusil dans la main gauche, inspecta les lieux, puis ressortit sans un mot. Pendant les quelques minutes qu'avait duré son passage, tous les clients l'avaient suivi des yeux en silence. Mais le soldat s'était montré très correct – il n'y avait nulle trace d'agressivité sur son visage et personne n'avait paru avoir peur.

Après le départ des soldats, un incident troubla beaucoup Cornelius. Une voix s'était élevée du fond de la salle. Quelqu'un avait brusquement crié :

— Mes amis, hurlez votre douleur ! Oh ! J'aimerais tant entendre votre douleur ! Moi, j'ai bu du sang. Et maintenant, écoutez-moi bien !

Cornelius pensa aussitôt au monsieur maigre et taciturne assis seul devant son verre de whisky. Cette voix forte et coupante ne pouvait être que la sienne et la bizarrerie des propos s'accordait bien à un aussi singulier personnage. Il avait été présenté à Cornelius sous le nom de Gérard Nayinzira, mais tout le monde l'appelait le Matelot ou, parfois, le Mataf. Hésitant visiblement devant la gravité de ce qu'il allait dire, il annonça son intention de faire éclater enfin la vérité, puis lâcha des reproches énigmatiques. À qui donc ? se demanda Cornelius au milieu d'un silence de plus en plus lourd. L'homme voulut se reprendre mais après avoir de nouveau un peu hésité, il leva son verre, fit tinter les glaçons et dit avec une violence qui impressionna vivement Cornelius :

— Pardonnez-moi ? Mais vous voulez rire ! Vous voulez rire !

Il apostropha ensuite l'assistance :

— Hé ! Est-ce un peuple ou un troupeau ? Du vulgaire bétail, dites-moi ? Et moi, j'ai le sang plein de sang !

La première réaction de Cornelius fut de jeter un coup d'œil dans la direction de Stanley. Ce dernier – Cornelius s'en rendit parfaitement compte – évita son regard.

Finalement, en dépit de diverses exhortations, le Matelot annonça qu'il allait partir en promettant de parler une autre fois, n'ayant pas réussi ce soir-là à dire ce qu'il avait sur le cœur – ce dont il s'excusait sincèrement, il tenait beaucoup à ce que ces gentlemen ne lui en tiennent pas rigueur.

Mais au lieu de rentrer chez lui, le Matelot alla s'accouder au comptoir d'où il se mit à parcourir la salle d'un air absent et vaguement hostile. Cornelius eut le sentiment, pendant quelques secondes, qu'il le fixait avec une intensité particulière. C'est à ce moment que Barthélemy, l'autre ami de Stanley, ouvrit la bouche pour la première fois. Cornelius l'observa. Mince, il avait la peau très claire, le visage allongé, le nez fin et les tempes plates. Dès son arrivée, Cornelius avait été frappé par ses yeux rouges et vitreux d'alcoolique, mais il avait aussi deviné en lui un de ces êtres d'une intelligence quasi anormale. Barthélemy s'était contenté jusque-là de griller une Intore après l'autre devant sa bouteille de Primus, en concentrant toute son attention sur Cornelius, qui en avait été gêné.

— Dans la vie, dit Barthélemy, l'essentiel pour chacun de nous est de ne pas passer à côté de sa vérité. Le reste... eh bien, le reste ne compte pas.

Il écrasa son mégot dans le cendrier avant de commander une autre bière. À la manière dont il détachait les mots, on sentait l'homme sûr de lui et qui s'était formé, par une réflexion méthodique et solitaire, une opinion très ferme sur tous les sujets. Personne ne lui répondit. C'était comme si chacun avait craint de rompre le charme ambigu de l'instant.

La réalité venait de se transmuier, de manière plus ou moins inquiétante, en quelque chose de déjà vécu. Pour Cornelius, tout concourait à ce malaise diffus : cette fin de soirée dans une ville qu'il connaissait à peine, la pénombre du café, les visages figés et les voix rauques, comme d'outre-tombe, de Barthélemy et du Matelot.

Il rentra à pied en compagnie de Stanley et Roger.

— Que signifie tout cela ?

— Rien, fit rapidement Stanley.

— Je vois que tu t'attendais à ma question, Stan...

— Bien sûr. Ne te fie pas aux apparences. On essaie d'oublier, mais parfois ça remonte avec force. Personne n'y peut rien. Cet homme a échappé à un massacre et... et voilà !

— Tu vas bien, Stan ?

— Pourquoi ?

— J'ai l'impression que tu n'aimes pas parler de cette histoire.

— Oui, je déteste. Sache une fois pour toutes que je veux oublier...

— Mais pourquoi me regardait-il comme ça ? Je ne le connais pas, moi, ce type !

— Si tu veux savoir la vérité, la voici : le Mataf ne regardait personne et il a déjà tout oublié.

Stanley semblait à la fois mécontent et triste.

« Je suis en train de perdre pied », pensa Cornelius en voyant le visage fermé de son ami.

— Je vais prendre un autre verre à Kimihurura, je n'ai pas sommeil, fit Roger qui avait manifestement choisi de ne pas se mêler à leur discussion.

Cornelius se laissa tenter.

— Je viens avec toi.

Ils firent quelques pas. Stanley, qui s'était déjà un peu éloigné, le rappela et lui dit à voix basse :

— Méfie-toi de ce type.

— Je le hais, déclara Cornelius avec force.

Il se sentait très excité et furieux contre tout le monde.

— Tu es aussi un peu rond, fais attention, frerot, dit Stanley en lui donnant une tape sur l'épaule.

Roger et lui furent surpris par la pluie dans le quartier de Kimihurura. Ils entrèrent dans un petit restaurant tenu par un Africain de l'Ouest. En fait de restaurant, c'était plutôt une petite baraque enfumée où l'on vendait des grillades de bœuf et de poulet. Le vent y rabattait de temps en temps la pluie et les clients étaient serrés les uns contre les autres parmi les piles de caisses de bière et de Coca-Cola. Ils prirent place sur un long banc en bois à côté d'autres clients et on leur servit du whisky. Cornelius se demanda pourquoi il se trouvait dans cet endroit à pareille heure et pourquoi il haïssait tant Roger qu'il connaissait à peine. D'être tout mouillé par la pluie aggravait sa méchante humeur. Si Roger l'avait emmené là, c'était sûrement avec une idée derrière la tête. Que voulait-il savoir, ce salaud ? Un type louche. « Si Stan m'a dit de faire attention, ce n'est pas sans raison. On soupçonne ce Roger de s'être mal comporté pendant les événements. » Roger lui raconta d'ailleurs pour la vingtième fois en quelques jours comment il avait sauvé des blessés pendant le génocide.

— Je nettoyais leurs plaies avec du vin de messe, dit-il fièrement.

— Rien d'étonnant, fit Cornelius sur un ton acide. La puissance de Jésus, hein ?

Il se sentait de plus en plus ivre et prêt à faire un scandale au moindre prétexte.

— Je vois que tu ne me prends pas au sérieux mais je t'assure, il n'y a pas meilleur désinfectant que le vin de messe.

L'un de leurs voisins de banc, qui paraissait endormi, tourna vers Roger des yeux éberlués. Cornelius éclata de rire.

La pluie ne s'arrêta que vers deux heures et demie du matin.

Complètement soûls, ils errèrent dans les rues désertes et mouillées de Kigali. Roger lui demanda ce qu'il allait faire à Murambi. « Il a l'air d'insinuer que je n'étais pas là quand on tuait des innocents et que maintenant je viens emmerder tout le monde avec ma douleur », pensa Cornelius, amer.

— Je vais monter une pièce de théâtre sur le génocide.

— Ah bon ? fit Roger.

Cornelius se mit alors à inventer une folle histoire en s'arrêtant souvent pour déclamer des tirades ou imiter les mouvements de ses comédiens.

— Oui. Au début de la pièce, il y a ce général français qui arpente la scène, un énorme cigare à la main. Perrichon, il s'appelle. Je veux qu'on voie immédiatement qu'il est d'une mauvaise foi sans bornes. Un type grassouillet, moustachu et en pyjama de soie. Veux-tu que je te dise ce qui préoccupe le général ? Eh bien, voilà : il est malheureux, il dit qu'on a peut-être tué son chat pendant les génocides.

— Les génocides ?

— Oui. Le général a cette putain de théorie sur les génocides croisés. Tout le monde essaie de tuer tout le monde et après il n'y a plus personne pour tuer qui que ce soit. Tu me suis ?

En guise de réponse, Roger fit une grimace.

— Le parfait faux cul, ce général. Hypocrite comme c'est pas permis. « Bien sûr, dit-il, bien sûr, certains se scandaliseront : qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui vient nous parler de son chat au moment où nous sommes tous en train de mourir ? » Et il les comprend, le général Perrichon, il dit que, tout général qu'il est, il a un faible pour les droits de l'homme. La défense de la veuve et de l'orphelin, ça le connaît. Oui, il les comprend. Il n'aime pas du tout ce qui se fait dans ce beau pays, tout ce sang versé sur la terre du Rwanda. C'est si horrible. Mais – et là, le général pointe le petit doigt en l'air pour montrer qu'après les nobles sentiments, l'heure de la logique pure a sonné – est-ce que son chat a quelque chose à voir là-dedans ? Il pose une question très précise : son chat est-il hutu, tutsi ou twa ? Non, ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas ? Parfait. Que chacun suive bien son raisonnement. Il ne va quand même pas faire des complexes, il aime cet animal, il le clame tout haut et il tient à ce qu'on lui prouve – par une démonstration rigoureuse et non dans ce blabla confus à la mode – que la mort d'un chat peut résoudre les problèmes politiques du pays. Lui, il n'a rien contre les Noirs, mais quand même ils exagèrent un peu, non ? Ils font leurs trucs et au lieu de regarder les choses en face, ils disent que c'est la faute des Blancs, que c'est la faute des chats et, quand ils se mangent entre eux, les bonnes âmes disent : oui, mais vous comprenez, c'est la famine. Lui, il le déclare tout net : la famine a bon dos. À ce moment, des acteurs cachés dans le public rigolent et il hurle : « Ah, vous trouvez ça drôle ! Eh bien, à la guerre comme à la guerre ! » Tu me suis toujours, mon petit Roger ?

— Très intéressant, ironise Roger, de plus en plus perplexe.

— Ensuite, changeant de ton, le général Perrichon hurle le nom du

capitaine Régnier. Celui-ci arrive et fait le salut militaire : l'enquête lui est confiée. Le capitaine demande : « Pardon mon général ? Vous avez bien dit votre chat ? » Le capitaine trouve que c'est quand même un peu fort de café. Oui, fait alors le général qui laisse entendre que l'animal est porteur de secrets militaires de la plus haute importance. Un chat-espion, quoi. Des choses que les Angliches et les Amerloques pourraient utiliser pour ternir l'honneur de la France. Bref, c'est une affaire d'État. « A-t-on... heu... des indices ? » interroge le capitaine Régnier. « Notre jardinier a disparu depuis trois jours, déclare le général. Tu sais, ce jeune homme qui vient d'Éthiopie, je crois. Facile à reconnaître. Arrogant et surnois. Il nous a fait dire qu'on l'a tué à une barrière, mais j'ai des doutes. C'est trop facile, hein : quand on veut se la couler douce, on téléphone au patron pour dire comme ça : "Monsieur, c'est le génocide, je suis mort." Trop facile ! Cherchez-moi ce type, capitaine ! » Le général sort. Le capitaine convoque ses deux assistants, Pierre Intera et Jacques Hamwe, et leur dit : « Les gars, j'ai encore besoin de vous ! » Pierre Intera et Jacques Hamwe font partie, pour ainsi dire, du recrutement local, ils ont cette drôle d'habitude de tenir tout le temps leurs deux machettes entrecroisées vers le ciel. Le capitaine leur demande : « À quoi reconnaît-on un véritable ami ? » Ils répondent en frottant leurs machettes l'une contre l'autre : « Il est là dans les moments difficiles ! » Alors il leur dit : « Au travail, les gars ! » Et nos trois hommes torturent, violent et tuent pour retrouver le jardinier éthiopien qui a disparu avec le chat du général Perrichon.

Après avoir observé Cornelius un moment, Roger dit à voix basse :

— Tu ne devrais pas boire, c'est dangereux pour toi.

Sa voix était toute changée. Il était réellement effrayé. Cornelius comprit qu'il devait se taire mais il n'en avait aucune envie. Il expliqua à Roger qu'il hésitait entre Médor et Sultan pour le nom du chat. Il criait de plus en plus fort dans le calme de la nuit et Roger était terrorisé.

— Ils marchent toujours ensemble.

— Qui donc ?

Roger ne comprenait plus rien.

— Le capitaine Régnier et mes deux lascars, Pierre Intera et Jacques Hamwe. Hé ! Hé !

— Tu ne te rends pas compte, Cornelius. Mais je tiens à ce qu'on discute demain, quand tu seras mieux, fit encore Roger.

— J'ai ma petite idée sur les deux lascars, poursuivit Cornelius avec l'entêtement des gens ivres. Pendant toute la pièce, ils vont tenir leurs deux machettes levées vers le ciel et entrecroisées. Mais ça, je te l'ai déjà dit, je crois. Ils ne vont presque pas ouvrir la bouche. Leur seule façon de parler sera de frotter leurs machettes l'une contre l'autre. Je creuse l'idée, je creuse...

Ils arrivèrent devant la maison de Roger. Celui-ci était visiblement heureux de pouvoir enfin se débarrasser de Cornelius.

— Et quelle va être la fin de ton histoire, ils vont retrouver le chat ou quoi ? demanda-t-il en sonnait chez lui.

— Ah non ! Tu me connais mal, je ne vais pas faire de cadeau à ce crétin de général Perrichon. Ah oui, parce que je ne t'ai pas dit, pendant tout ce temps sa femme n'arrête pas de chialer. Elle va le quitter, car elle n'a rien à faire d'un général incapable de protéger un chat contre un jardinier éthiopien en temps de guerre. Il va devenir fou de douleur et à la fin il va errer sur la scène en faisant miaou... miaou...

— Bonne nuit. On se parle demain. C'est sérieux.

Cornelius poursuivit tout seul son chemin en miaulant jusqu'à Nyamirambo.

Cornelius descendit du minibus et resta debout quelques minutes sur le bord de la route. Plusieurs ruelles de sable suivaient une pente sur environ cent mètres puis remontaient vers la colline. Il ne savait laquelle menait chez Jessica. Des indications de celle-ci, il avait juste retenu qu'il verrait, non loin de l'arrêt des autocars, une rangée de salons de coiffure. Il s'engagea à tout hasard parmi les ruelles tortueuses. Elles étaient comme déchirées par des rigoles charriant des eaux sales. Près d'un grand caniveau à ciel ouvert gisaient des morceaux de tôle rouillée et des boîtes de conserve, des emballages en carton et des branchages aux feuilles ternies par la boue. De temps à autre, des vapeurs nauséabondes saturaient brusquement l'atmosphère et il pressait le pas. Arrivant derrière lui à très faible allure, une vieille voiture blanche de livraison soulevait beaucoup de poussière sur son passage. Cornelius se plaqua contre un mur pour la laisser continuer mais un vendeur de charbon était installé en face de lui et un nuage noir s'éleva vers le ciel. À l'angle d'une ruelle, un type mélancolique proposait sur une table branlante des chaussures hors d'usage et complètement déformées. Est-ce que quelqu'un pouvait vraiment s'arrêter pour acheter des choses pareilles ? Cela lui parut d'une absurdité presque désespérée. Il s'arrêta près de petits ateliers de couture ; leurs murs jaunes étaient ornés de portraits aux couleurs agressives de chanteuses et de sportifs. Les jours précédents, il avait aperçu de loin les collines, en se promenant le long des grandes avenues de Kigali. Elles lui avaient alors paru d'une sublime beauté. À présent, la ville lui montrait son visage caché. Rien jusque-là ne lui avait laissé deviner l'existence de ces maisons en torchis, sinistres, exiguës et aveugles. Tassées sur elles-mêmes, elles semblaient prêtes à s'effondrer à tout moment. C'était le chaos absolu. Tout semblait disloqué, zigzaguant, délabré, tordu, bricolé, minable. Jamais il

n'avait eu un contact aussi direct et violent avec la misère. Devant ce spectacle, inattendu pour lui, il se sentait presque trahi. Qu'est-ce que cela devait être pendant la saison des pluies ? Le plus dur pour Cornelius, c'était qu'il ne pouvait même pas penser qu'un jour les choses iraient un peu mieux. Cependant rien ne le frappa autant que le silence de cette colline surpeuplée. Ce n'était pas tout à fait clair dans son esprit, mais il lui sembla n'avoir vu nulle part des groupes joyeux d'enfants, des voisins en train de se héler par-dessus leurs clôtures ou de deviser tout simplement sur le seuil de leur maison.

Il avait presque oublié qu'il cherchait le domicile de Jessica. Au bout d'une heure d'errance, il se retrouva soudain sur la route longeant l'autre versant de la colline et revint sur ses pas. Un enfant sale et déguenillé passa devant lui en sifflotant. Une petite pousse abîmée par la misère, parmi des centaines de milliers d'autres. C'était réellement insupportable.

Il prêta l'oreille et crut reconnaître dans la bouche du gamin un air de Koffi Olomidé.

— Hé, petit !

Le garçon s'arrêta.

— Peux-tu me montrer la rue où il y a beaucoup de coiffeurs ?

— C'est de l'autre côté, papa. Viens.

Jessica vivait modestement – en location, lui précisa-t-elle – dans une maison de Kiyovu-des-Pauvres. Cornelius fit de son mieux pour ne pas prêter attention au dénuement du salon. Sur le sol en ciment étaient disposés une table basse et des fauteuils. Les murs venaient d'être repeints. Seule une minuscule fenêtre laissait passer un peu d'air et pendant les premières minutes Cornelius eut du mal à respirer normalement. La maison était comme morte. Pourtant d'autres locataires occupaient l'aile droite du bâtiment. Cornelius n'en prit conscience qu'en les voyant aller et venir sur le perron d'en face et dans la cour.

Il ne perçut toutefois aucune gêne chez Jessica, ce qui le mit un peu plus à l'aise.

— Alors, Têtard, ça va ? lui lança-t-elle en riant dès qu'il se laissa tomber sur le canapé.

Cornelius écarquilla les yeux.

— Comment m'as-tu appelé ?

— C'est ainsi qu'on t'avait surnommé à Bujumbura, non ?

— Ah...

Il avait oublié.

— Tu avais une tête grosse comme ça, alors on t'avait donné ce sobriquet. Tu étais assez vilain, d'ailleurs.

— Ça s'est arrangé, non ?

— Tu t'es drôlement épaissi depuis le temps, mais tu ne t'en tires

pas trop mal, pour un vieux de trente-sept ans.

La chemise mal boutonnée de Jessica laissait voir les os de sa poitrine. Elle avait le corps sec et sans grâce. Il pensa qu'elle avait dû être très malade.

Moi, c'était Têtar... Stan était le petit crack à l'école. Et elle ? se demanda Cornelius. Quelle avait été sa vraie enfance ? Jonas Sibomana, le père de Jessica, lui revint en mémoire. De brèves apparitions à Bujumbura. Il repartait mais personne ne pouvait jamais dire où. Il s'était joint à une des nombreuses guérillas des années soixante et sa vie restait entourée de mystère. Il adorait Jessica et voulait la modeler à son image. Et puis la mère de Jessica. Très tôt emmurée dans le silence et la folie. Elle avait des hallucinations et parlait seule dans les rues de leur quartier de Buyenzi. Morte très jeune. À Djibouti, Cornelius avait reçu une lettre de Jessica. Elle lui disait : « Ma mère a beaucoup plus compté dans mes choix que je ne l'imaginais moi-même de son vivant. Son image me suit partout. Elle reste, même dans sa tombe, le témoin secret de ma vie. »

Cornelius désigna sur la petite table un cendrier rempli de mégots.

— Tu devrais fumer moins, Jessica. Tu es en train de te détruire.

— J'ai pris l'habitude à Arusha.

— Arusha ?

— Oui. J'étais dans la délégation du FPR. On ne dormait presque jamais. Alors, j'essayais de tenir comme je pouvais. Cigarettes et tasses de café. Quand nous allions en boîte là-bas, nous parlions swahili et non kinyarwanda pour ne pas attirer l'attention des Tanzaniens.

Cornelius se sentait de plus en plus détendu au fil des minutes.

— Je vais te poser une question et si tu la trouves stupide...

— Si elle est idiote, je me ferai un plaisir de me moquer de toi.

— OK. As-tu déjà tué quelqu'un ?

— Ah ! fit-elle. Non. Mais pendant la prise de Kigali, j'étais avec nos gars à Rebero. On a devancé les autres au sommet de la colline et de là j'ai vu comment on les tirait comme des lapins.

Un peu avant onze heures, une jeune fille d'une vingtaine d'années arriva, un panier sur la tête.

— Nicole est ma cousine. Elle va nous préparer à déjeuner.

Cornelius resta chez Jessica jusqu'à la fin de la journée. C'était comme si chacun d'eux avait gardé en réserve des secrets pour le jour où il reverrait l'autre. Cornelius évoqua de nouveau la pièce de théâtre qu'il voulait écrire. C'était bien la première fois qu'il le faisait avec autant de naturel.

— Cette pièce sur le génocide ? Roger m'en a parlé.

— Hum, j'en ai causé avec lui l'autre soir. Je crois bien que j'ai dit des bêtises. J'étais drôlement sonné, j'avais un peu forcé sur le whisky.

— Oh oui ! Il a raconté votre soirée à tout le monde. Il dit que tu es

un grand artiste dans ton genre.

Jessica lui promit de l'aider à monter son spectacle. Puis, désignant d'un geste las son salon, elle ajouta :

— Tu vois comment je vis... Les temps sont difficiles.

Cornelius évita de la regarder.

— Tu regrettes, Jessica ?

Jessica se tut un instant, puis répondit :

— Dans les moments très durs, je me sens larguée, c'est vrai. Mais j'ai aussitôt honte d'avoir pensé ainsi. Non, peu importe au fond ce qui arrive aux uns et aux autres ou même au pays. Nous nous sommes battus pour rendre le Rwanda normal. Juste cela. C'était un bon combat.

— Tu continues pourtant à faire des choses importantes.

Jessica s'était engagée comme bénévole dans de nombreuses associations d'aide aux orphelins du génocide et aux femmes violées.

— Si un jour ils ont les moyens de me donner un petit salaire, ce sera tant mieux. En attendant, il y a toutes ces blessures à panser.

Cornelius sentait que Jessica n'avait pas l'habitude de se livrer.

— Oui, il y a beaucoup de choses à faire dans ce pays. Si les gens avaient été moins pauvres, nous n'en serions pas arrivés là, dit-il.

— Ça, Cornelius, tout le monde le sait. Mais nous vivons une époque si bizarre. En Afrique, en Europe, partout, les rares rêveurs qui ont encore envie de changer le monde ont comme honte de l'avouer, ils ont peur de passer pour des idiots.

Jessica regrettait sans doute le temps de son père. Malgré des résultats peu brillants, ces révolutionnaires avaient au moins essayé de faire bouger les choses.

Elle lui dit qu'elle essayait parfois de comprendre et d'accepter l'horreur.

— J'ai besoin de croire qu'on peut vivre avec. Ça me repose un peu le cœur.

— Oui, fit Cornelius, on n'a jamais vu autant de saletés en même temps. Balkans. Algérie. Afghanistan. Et sais-tu qu'en Sierra Leone, ils se contentent de mutiler leurs victimes ? C'est pire que tout. Je ne sais pas où ils trouvent la force de couper les jambes et les bras d'une fillette avant de la laisser repartir. Et tout le monde s'en fout.

— Non, Cornelius, peu de gens s'en foutent vraiment. Je pensais comme toi en 1994. J'étais folle de rage en voyant tous ces monceaux de cadavres dans Kigali. Mais tu le sais bien, après le génocide, la vie a continué. On massacre ailleurs et nous nous sentons impuissants. C'est cela qui est terrible : on ne peut rien faire. Ça prendrait une vie entière. Nos journées sont si courtes et les tueurs ont tellement plus d'énergie que les braves gens ! En plus, ils se contentent de causer des ravages autour d'eux, ils n'ont même pas besoin de savoir que le reste

du monde existe. Ça leur est facile de gagner la partie.

Pendant le déjeuner, ils parlèrent plus longuement que la première fois de Zakya.

— Elle viendra vivre avec moi ici, mais il me faudra d'abord trouver deux postes dans un collège.

— Ah ! Je ne te voyais pas vivre de ton théâtre.

— Je ne suis pas fou.

— Elle est comment, Zakya Ina Youssouf ?

— Elle a du caractère. Tu verras, vous allez vous entendre.

Zakya. Ses gronderies affectueuses. Elle commençait à lui manquer. Leurs adieux à l'aéroport de Djibouti. Il avait lu une grande anxiété sur son visage alors qu'elle agitait une dernière fois la main. Que deviendrait-il loin d'elle ? Zakya aussi se posait sûrement cette question. Elle imaginait le Rwanda comme un pays complètement dévasté par des combats meurtriers qui pouvaient reprendre à tout moment. De toute façon, elle avait toujours eu l'impression que Cornelius serait partout en danger. Ce souci de protéger Cornelius contre lui-même en faisait une femme trop mûre pour ses vingt-huit ans. D'ailleurs, il arrivait à Cornelius de penser qu'elle était pour lui plus un grand frère qu'une copine. Elle lui avait presque fait jurer qu'il lui écrirait dès son arrivée à Kigali. Il se promit de lui raconter dans sa lettre les petites choses qu'il était en train de vivre. Pourquoi lui parlerait-il seulement de la mort ?

— Dès les premiers jours de notre rencontre, elle a voulu tout savoir du Rwanda, dit-il à Jessica.

— Et, bien sûr, elle avait en tête les mêmes clichés : deux ethnies qui se haïssent depuis des temps immémoriaux.

— Évidemment. Ça m'irritait et j'ai essayé avec patience de lui enlever ces bêtises de l'esprit. Je lui ai expliqué que ce n'était pas vrai et surtout que les premiers massacres dataient de 1959 et non de la nuit des temps.

Mais Zakya ne se laissait pas convaincre facilement. Un jour qu'il la sentait un peu moins méfiante, il lui dit qu'il n'y avait jamais eu d'ethnies au Rwanda et que rien ne séparait les Twa, les Hutu et les Tutsi. Un éclair traversa aussitôt le regard de Zakya. Inquiet d'y lire qu'elle le prenait pour un menteur, il se lança dans des explications un peu chaotiques : « Nous avons la même langue, le même Dieu, Imana, les mêmes croyances. Rien ne nous sépare. – Si, répondit méchamment Zakya : il y a entre vous ce fleuve de sang. Ce n'est pas rien, quand même. Arrête de raconter des histoires. » Puis elle ajouta : « Je ne suis pas une imbécile et il faut aborder autrement les problèmes de votre pays si vous voulez les résoudre. » Il eut peur. D'ailleurs pouvait-il dire lui-même, en son âme et conscience, que les choses étaient aussi simples qu'il cherchait à le faire croire à Zakya ? Quel sens fallait-il

donner à la violence dans son pays ? C'était peut-être absurde de la part des victimes de continuer à clamer si obstinément leur innocence. Et si ce châtement radical – le génocide – était la réponse à un crime très ancien dont plus personne ne voulait entendre parler ? « À présent que je suis de retour au Rwanda, je vais poser toutes ces questions à Siméon Habineza », songea-t-il. Il n'avait pas peur de la vérité, il était aussi revenu pour la connaître.

Il avoua à Jessica :

— Zakya m'a fait douter. Je me suis remis à étudier l'histoire du Rwanda. Pourtant je n'y ai trouvé aucune réponse. Les documents prouvent que les Hutu et les Twa ont été opprimés jadis par les Tutsi. Je suis hutu mais je ne veux pas vivre avec cet héritage. Je refuse de demander au passé plus de sens qu'il n'en peut donner au présent. Prends l'exemple des Afrikaners en Afrique du Sud. Ils étaient de vrais étrangers, ceux-là, et ils se sont montrés particulièrement cruels contre les Noirs de ce pays. Pourtant ça a fini par s'arranger là-bas. Pourquoi pas ici ? Les Noirs de Soweto n'ont pas dit, quand Mandela a gagné : « On va les tuer tous, jusqu'au dernier ! »

Jessica sourit :

— Je suis bien d'accord avec toi, personne n'aurait trouvé cela normal, personne n'aurait dit : « Ah ! Ces pauvres Noirs d'Afrique du Sud, il faut quand même les comprendre, ils ont tant souffert de l'arrogance des racistes blancs pendant trois siècles ! »

— C'est pourtant ce qui se raconte aujourd'hui à propos du Rwanda, remarqua Cornelius.

— Oui, répondit Jessica, et cela devrait nous faire réfléchir. Le respect, ça se mérite.

C'est ce jour-là – à Obock, au nord de Djibouti – que naquit dans son esprit une idée qui ne devait plus le quitter au cours de ses années d'exil. Il avait pensé en regardant Zakya en colère : « Au fond, le Rwanda est un pays imaginaire. S'il est si difficile d'en parler de manière rationnelle, c'est peut-être parce qu'il n'existe pas pour de vrai. Chacun a son Rwanda dans la tête et ça n'a rien à voir avec celui des autres. »

— Elle a quand même fini par comprendre, Zakya ?

— Oui. Elle a surtout été émue par mon désarroi. Il faut dire que nous avons vécu ensemble le génocide. C'est par elle que j'ai appris la mort d'Habyarimana.

Un matin, Zakya s'était penchée vers lui dans la salle des profs : « Tu es en train de corriger des copies, toi. Je suis sûre que tu n'as pas écouté la radio hier soir... » Son cœur s'était mis à battre très fort. C'était reparti, bien sûr. Ça repartait toujours.

Ils sortirent et elle lui apprit que le Falcon 50 du président Juvénal Habyarimana avait été abattu la veille en plein vol. Cyprien

Ntaryamira, le chef de l'État burundais, se trouvait aussi dans l'avion. Il n'y avait eu aucun survivant et on accusait tout le monde d'avoir fait le coup : les Belges, les Français, le FPR et les extrémistes du Hutu Power.

Cornelius avait appelé son père. À l'autre bout du fil, le docteur Joseph Karekezi était tendu mais calme. « Bien sûr, avait-il déclaré avec une sérénité plutôt rassurante, les voyous et les fanatiques vont en profiter pour attaquer des innocents. » Pourtant, il était tout à fait optimiste. Tout allait s'arranger très rapidement. Surmontant une certaine pudeur, il avait interrogé son père : « Est-ce qu'ils ne vont pas t'attaquer à cause de tes prises de position passées ? » Le docteur Karekezi lui avait dit de ne pas s'inquiéter. Cornelius avait cependant perçu un léger agacement dans sa voix. « Le fait d'être si éloigné du Rwanda m'incite sans doute à croire la situation plus grave qu'elle ne l'est en réalité. C'est peut-être cela qui irrite mon père », avait-il songé, presque soulagé. Il avait ensuite discuté avec sa mère, Nathalie, et taquiné un peu Julienne et François. Tout paraissait plus ou moins normal.

Mais le docteur Karekezi avait fait le mauvais diagnostic : les nouvelles étaient chaque jour plus dramatiques. Quand il ne réussit plus à avoir au téléphone ni son père ni aucun autre membre de la famille, il dit simplement à Zakya : « Je sais ce que cela signifie. » Autour d'eux, personne ne semblait savoir qu'il se passait quelque chose au Rwanda. Cette solitude dans l'épreuve les avait rapprochés l'un de l'autre.

Après l'avoir écouté sans broncher, Jessica dit gentiment :

— Vous allez pouvoir bâtir quelque chose, Zakya et toi. Ça, c'est bien, de toute façon.

— De ce côté, rien à craindre. Nous sommes faits pour nous entendre.

Jessica lui raconta l'histoire de son amie Lucienne.

— Elle sortait avec un type du nom de Valence Ndimbati. Je n'ai jamais vu deux jeunes gens aussi amoureux l'un de l'autre. D'ailleurs, tout le monde le savait. On les voyait partout et ils devaient se marier en avril 1994. Puis il y a eu les tueries. Au début, il l'a protégée, mais un jour il s'est précipité sur elle avec sa machette en criant : « Il n'y a pas d'amour aujourd'hui ! » Lucienne était obsédée par cette scène, elle n'y croyait pas, elle en parlait tout le temps en riant et en pleurant à la fois. Elle a fini par se suicider il y a trois mois.

— Et toi, Jessica, ça donne quoi, ta vie amoureuse ?

Il ne l'imaginait pas très simple. C'était une femme de caractère, du genre à faire peur aux hommes. Sa réponse le surprit.

— Elle a été bien plus riche que tu ne le crois. Ne sois pas choqué si je te dis ça, mais j'aime sentir un homme bouger dans mon corps. Ça

fait du bien.

Le sexe n'était pas le genre de sujet où Cornelius était à l'aise :

— Je parle d'une vraie relation amoureuse.

— Ah ! s'esclaffa Jessica, quel petit ange !

— Tu te moques de moi.

— Bon, disons... J'ai ma petite théorie là-dessus, tu sais : on n'aime qu'une fois dans la vie. Toute la question est de savoir laquelle.

— Ça dépend. Zakya est la seule à avoir compté dans la mienne.

— Vous avez de la chance, tous les deux. Moi, il y en a un dont l'image me revient souvent, je n'arrive pas à l'oublier mais je ne sais pas vraiment si ce monsieur est l'amour de ma vie.

Malgré son ton ironique, elle paraissait amère. Cornelius fut envahi par une soudaine tristesse. Il trouvait injuste qu'après avoir tant donné aux autres, Jessica ne pût même pas être heureuse, juste parce qu'elle n'était pas belle. Un homme avait sans doute compris Jessica, mais le destin s'était mis en travers de leur chemin. Un autre secret douloureux, la part de sang prélevée sur elle par le génocide.

— Il a été tué... ?

Jessica partit d'un joyeux éclat de rire.

— Mais pas du tout ! Qu'est-ce qui te prend, Cornelius, de penser que plus personne n'est vivant dans ce pays ?

Ils se rendirent à Ntarama. Le voyage dura presque deux heures tant la piste était cahoteuse. La poussière soulevée par la Datsun teignait en rouge les bananiers nains les plus proches de la route. Le regard de Cornelius se perdait dans le lointain, parmi les collines aux cimes d'une infinie douceur, pareilles, dans la brume bleutée, à des voiles lentement soulevées par le vent. Ils croisèrent plusieurs fois des camionnettes chargées de régimes de minuscules bananes vertes et Jessica lui demanda s'il ne voulait pas en acheter.

— J'en raffole. Au retour, peut-être.

— Tu n'en auras peut-être plus envie au retour.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Nous allons voir des choses terribles, Cornelius.

Sur le pont Kanzeze, Jessica lui dit :

— Sur cette rivière, le Nyabarongo, on a dénombré pendant le génocide jusqu'à quarante mille cadavres en train de flotter en même temps. On ne pouvait même plus voir l'eau.

— J'ai vu les images à la télévision, à Djibouti.

— Et que disent les étrangers quand on leur montre des choses pareilles ?

— Rien, Jessica. Les rares personnes qui s'y intéressent sont sincèrement désolées. Ils pensent : les Hutu tuent les Tutsi et les Tutsi tuent les Hutu. C'est tout.

— Tu aurais dû leur expliquer.

C'était la première fois qu'il sentait une nuance de reproche dans la voix de Jessica.

— J'ai essayé, mais très vite on est excédé par leurs sourires condescendants. Tu leur dis : arrêtez donc avec vos histoires de haine millénaire, ça a seulement débuté en 1959 ! Tu leur dis tout et ils se contentent de hocher la tête d'un air un peu sceptique.

— C'est très dur, je sais, fit Jessica en se garant sous des arbres.

Ils étaient arrivés.

Juste au moment où ils allaient franchir l'immense portail de l'église de Ntarama, l'attention de Cornelius fut attirée par un groupe de paysans assis sur l'herbe, à quelques mètres sur la gauche. Tous s'étaient tournés en même temps vers Cornelius et Jessica, les observant en silence mais avec une vive curiosité.

À l'intérieur de la paroisse, Cornelius vit pour la première fois les cadavres des victimes du génocide. Sur deux longues tables, dans une hutte en paille rectangulaire, étaient exposés des restes humains : les crânes à droite et divers autres ossements à gauche. Sur un bout de papier accroché à un petit bouquet de fleurs, quelqu'un avait écrit à la main : « L'innocent ne meurt pas. Il se repose. » Au fond de la paroisse, sur la gauche, un bâtiment plus grand. Le gardien y donnait des explications à un groupe de visiteurs. Ils se joignirent à eux et comprirent à leurs questions un peu naïves et à leurs visages accablés qu'ils étaient étrangers. Le gardien, un homme de petite taille, avait le nez épaté et des cheveux tout blancs qui contrastaient avec l'apparente jeunesse de son visage. Vêtu d'une chemise bleue très sale, il semblait intimidé par les visiteurs et se tenait humblement debout, les deux mains croisées à hauteur des cuisses. Dans ce second bâtiment, les corps se trouvaient en l'état où les avaient laissés les tueurs quatre années auparavant. Des lambeaux de vêtements étaient encore collés aux corps et un peigne traînait près d'un banc en bois. Les éclats de grenades avaient parsemé le toit de petits points lumineux. Le gardien donnait des détails de sa voix monocorde :

— Les miliciens Interahamwe sont arrivés vers onze heures du matin, un jour d'avril. Les Tutsi étaient venus se réfugier dans leur paroisse, mais le curé n'était plus là. Moi, je me suis caché dans les marécages, parmi les papyrus. Pendant plusieurs jours je n'ai entendu que les aboiements des chiens.

Il dit aussi que sur les cent vingt mille Tutsi de cette commune, soixante-cinq mille avaient été tués.

Dehors, les paysans, toujours immobiles sur l'herbe, les regardèrent partir en silence.

De Ntarama ils se rendirent à l'église de Nyamata.

Entre vingt-cinq mille et trente mille cadavres étaient exposés dans

le majestueux bâtiment de briques rouges. Un autre gardien les conduisit d'abord dans la crypte n° 1, une pièce jaune située au sous-sol, éclairée par une dizaine d'ampoules électriques. Là aussi des ossements étaient entassés sur une longue table recouverte de sable fin. À une extrémité, se dressait un corps bien conservé, presque intact.

— Qui était cette jeune femme ? fit Cornelius en se tournant vers le gardien.

— Elle s'appelait Theresa, répondit le gardien. Theresa Mukandori. Nous la connaissions tous très bien.

La jeune femme avait la tête repoussée en arrière et le hurlement que lui avait arraché la douleur s'était figé sur son visage encore grimaçant. Ses magnifiques tresses étaient en désordre et ses jambes largement écartées. Un pieu – en bois ou en fer, Cornelius ne savait pas, il était trop choqué pour s'en soucier – était resté enfoncé dans son vagin.

Tout ce qu'il pouvait faire, c'était secouer nerveusement la tête. Il se souvint des propos d'un célèbre intellectuel afro-américain après son passage à Nyamata. Complètement traumatisé, il avait déclaré à une télévision de son pays : « Voilà, je me suis trompé toute ma vie. Après ce que j'ai vu au Rwanda, je pense que les nègres sont effectivement des sauvages. Je reconnais mon erreur. Je n'ai plus envie de me battre pour rien du tout. » De voir ce type pérorer avec un tel cynisme avait mis Cornelius hors de lui. Mais, à présent, il comprenait au moins pourquoi il avait perdu la tête.

Cornelius se tourna vers Jessica, espérant, de façon absurde, un début d'explication sur-le-champ. C'était comme s'il n'avait jamais été au courant des atrocités commises dans le pays. Il était sur le point de laisser éclater sa fureur contre Jessica mais celle-ci, impassible, fit semblant de n'avoir rien remarqué. Elle entendait encore la voix de Theresa devant cette même église : « Jessie, ils ne pourront jamais faire ça en sachant que Dieu est en train de les regarder. » L'affreux dialogue avec son amie se poursuivait à quatre années de distance. Elle pensa avec une subite violence : « Ces jours-là, Theresa, Dieu regardait ailleurs... »

— Le frère de Theresa est un des rescapés de Nyamata, dit encore le gardien. Il voulait une sépulture décente pour sa sœur, mais les autorités l'ont supplié de laisser le corps tel quel, pour que tout le monde puisse le voir.

Au fil des minutes, l'odeur était devenue franchement insupportable. Cornelius recula jusque vers l'entrée du couloir pour recevoir un peu d'air pur du dehors.

Jessica le rejoignit et ils visitèrent la crypte n° 2, dans l'arrière-cour de l'église. À peine entré, Cornelius fut littéralement projeté à

l'extérieur par l'odeur épouvantable qui s'en dégageait.

Un second gardien écoutait la radio sur une dalle en ciment. Très différent de son collègue, il avait le visage terriblement osseux et semblait flotter dans sa chemise sale et son pantalon rapiécé aux genoux et aux cuisses. Cornelius fut tout de suite frappé par ses yeux vifs que cachait à moitié la visière de sa casquette noire. Il parlait un peu penché en avant et sa voix, très chantante, avait quelque chose d'unique.

— Au Rwanda, déclara-t-il dans un style très elliptique, depuis 1959, une partie de la population, toujours la même, massacre l'autre partie, toujours la même. Quand il y a eu des rumeurs de tueries sur les collines, des milliers de Tutsi ont convergé vers la Maison de Dieu. Puis, deux jours plus tard, les soldats et les Interahamwe sont arrivés avec des grenades, des fusils et des machettes.

Le gardien leur montra aussi deux tombes dans la cour de l'église :

— Le prêtre enterré ici était un homme très pieux. Il est mort avant les événements. Il a eu une attaque cardiaque en apprenant la venue du pape Jean-Paul II au Rwanda. Cette tombe, à côté, est celle d'une religieuse italienne. Elle s'appelait Antonia Locatelli. Quand elle a vu, deux ans avant le génocide, qu'on allait faire des choses pas bien, elle a dit sur une radio étrangère : ce qu'ils sont en train de faire contre les Tutsi du Rwanda n'est pas bien, il ne faut pas rester les bras croisés. Après quoi, des hommes sont allés la tuer dans sa maison.

Jessica reconduisit Cornelius à Kigali en début d'après-midi. L'odeur âcre des corps en décomposition lui semblait une petite boule de puanteur se diluant lentement dans son sang.

— Je dois rendre la voiture, dit Jessica.

Un ami la lui avait prêtée. Au centre de Kigali, Cornelius fut de nouveau surpris de retrouver la vie de tous les jours. Voitures et motocyclettes parkées un peu partout. Gamins des rues proposant toutes sortes de petits services. Ils durent faire un grand détour, car la rue en face de l'ambassade des États-Unis était barrée depuis les attentats anti-américains de Nairobi et Dar es Salam, quelques jours plus tôt.

— Je te paie un sandwich au *Glaçon* et on marche un peu, puisque tu pars demain à Murambi, fit Jessica. C'est bon comme ça ?

— Parfait, répondit machinalement Cornelius, toujours hanté par ce qu'il venait de voir à Nyamata et à Ntarama.

Ils firent une longue promenade. Cornelius sentit une nouvelle fois avec quelle obstination Kigali se dérobaît à lui. Ne sachant jamais où il se trouvait, il était parfois déconcerté de découvrir brusquement, au sortir d'un boulevard, toute la ville à ses pieds. Bien que l'air fût à la fois pur et frais, il lui arrivait d'avoir une légère sensation

d'étouffement en escaladant les collines.

Mais c'est ce jour-là que pour la première fois une parcelle de la vérité se dévoila à lui. Cela ne faisait plus l'ombre d'un doute : Jessica avait quelque chose à lui dire et elle n'osait pas vraiment le faire. Ce devait être très grave.

La nuit les surprit dans les environs de Kyaciru.

Cornelius lui proposa de venir avec lui au *Café des Grands Lacs* où devaient se trouver Stanley et ses amis.

Au lieu de répondre, elle se serra contre lui en promenant sa main sur son dos en un geste plein d'affection. Il pensa : « Elle va se décider. »

Ils étaient debout contre une balustrade qui courait le long d'une corniche déserte. Cornelius ne connaissait pas le nom de l'endroit. Les maisons au-dessous d'eux lui donnèrent un instant l'illusion de se trouver face à la mer. L'obscurité rendait les collines presque invisibles. À cette heure, on ne pouvait que deviner leurs formes dans le lointain et les lumières de la ville paraissaient suspendues dans le vide. On aurait dit que les collines avaient les étoiles à leurs pieds.

La gandoura bleue de Jessica – celle qu'il lui avait rapportée de Djibouti – flottait au vent.

— Je sais que tu as quelque chose à me dire, Jessica.

— C'est vrai, prononça-t-elle lentement en s'écartant de lui. Siméon nous a demandé de te parler.

Il se sentit soulagé. Savoir, enfin.

— À Stan et toi ?

— Oui, mais tu apprendras à connaître Stan. Il a fait son devoir pendant la guerre et il ne veut plus entendre parler de tout ce qui est arrivé. Stan est beaucoup trop normal pour ce pays.

Jessica, elle, n'avait jamais l'esprit en repos. Cornelius devinait en elle beaucoup de violence et une secrète folie, presque impossible à déceler à première vue.

— Ce n'est pas ton cas, n'est-ce pas ? dit-il. Toi, tu ne connaîtras jamais la tranquillité.

Jessica leva les yeux vers lui :

— Mais il ne s'agit pas de moi. Il s'agit de ton père, le docteur Joseph Karekezi. Il n'est pas mort, Cornelius...

En un éclair et avec une lucidité qu'il ne put jamais s'expliquer, même plusieurs années plus tard, Cornelius pressentit ce qui avait pu se passer. Il ne posa aucune question et Jessica continua :

— Tu vas demain à Murambi et tu dois savoir que ton père y a organisé le massacre de plusieurs milliers de personnes. Le carnage à l'École technique de Murambi, c'était lui. Tu dois aussi savoir qu'il a fait tuer là-bas ta mère Nathalie Kayumba, ta sœur Julienne, ton frère François et toute sa belle-famille.

Jessica se tut.

Tous deux gardèrent les yeux fixés sur le vide. Cornelius resta sans réaction pendant quelques secondes.

Puis il arriva une chose étonnante : il sourit.

Il devait souvent repenser à ce sourire au cours des semaines et des mois qui suivirent. C'est seulement ce jour-là qu'il comprit pourquoi tant de rescapés du génocide lui avaient raconté leurs malheurs en s'interrompant parfois pour hocher la tête et rire d'un air incrédule.

Si stupéfiante que fût la révélation de Jessica, Cornelius ne la mit pas en doute un seul instant. Mais pour effacer la mauvaise impression qu'il croyait avoir faite à Jessica, il dit :

— J'ai du mal à te croire. J'ai parlé plusieurs fois à mon père au début des massacres. Il était horrifié. Est-il possible qu'il ait fait cela ?

— Tu sais pourtant que c'est la vérité, fit doucement Jessica.

Cornelius se contenta de hocher la tête, vaincu.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai souri tout à l'heure.

— Rassure-toi, je ne suis pas choquée. J'ai vu si souvent la même chose.

— Mon père, Jessica !

— Oui. Ton père.

— C'est si bizarre. Bien que hutu, mon père s'est battu toute sa vie, il a essayé de monter un mouvement contre l'impunité. Il a pris des risques.

— Par la suite, il a changé. Le docteur Joseph Karekezi n'était plus le même depuis longtemps, mais personne ne le savait. Lui seul peut dire ce qui s'est passé dans sa tête. Il ne supportait plus, par exemple, d'être marié avec une Tutsi.

— Il s'est enfui avec les autres ?

— Il a été évacué pendant l'opération Turquoise. Les Français s'étaient installés à l'École technique, au-dessus des charniers de Murambi, et ton père était leur unique interlocuteur. On n'a plus jamais entendu parler de lui.

Cornelius avait la tête en feu. Toutes sortes de sentiments et d'idées s'y bousculaient dans une confusion absolue. Il n'avait qu'une certitude : à compter de ce jour, sa vie ne serait plus la même. Il était le fils d'un monstre.

— Tu as dû trouver déplacée mon idée de pièce de théâtre, Jessica.

— Pas forcément. J'ai simplement mesuré à quel point tu te croyais innocent.

À présent, son retour d'exil ne pourrait plus avoir le même sens. La seule histoire à raconter désormais était la sienne. L'histoire de sa famille. Il se découvrait brusquement sous les traits du Rwandais idéal : à la fois victime et coupable.

Il demanda :

— Combien de morts y a-t-il eu à Murambi ?

— Entre cinquante et soixante mille.

— À l'École technique seulement ?

— Oui.

— Tu te rends compte, Jessica ? dit-il, effaré.

Toujours scrupuleuse, Jessica tint à corriger :

— Il y a une controverse au sujet du nombre de victimes. Certains parlent de quarante-cinq mille et d'autres disent qu'il y en a eu moins. Une association de rescapés, Ibuka, est en train de faire le décompte des morts à partir des crânes trouvés sur le site. On saura bientôt.

— C'est bizarre, il y a des individus qui pensent que quarante-cinq mille morts, c'est peu pour des Africains, c'est ça ?

— Oui, mais nous n'avons jamais rien fait pour leur montrer notre respect de la vie humaine.

Ils se turent encore. Au bout d'un moment, il dit avec conviction :

— C'est vraiment bien que tu m'aies parlé avant mon départ pour Murambi.

— Siméon Habineza l'a voulu ainsi. Sans cela, je n'en aurais peut-être jamais eu le courage. Cornelius, écoute bien ceci : après un génocide, le vrai problème ce ne sont pas les victimes mais les bourreaux. Pour tuer près d'un million de personnes en trois mois, il a fallu beaucoup de monde. Il y a eu des dizaines ou des centaines de milliers d'assassins et la plupart étaient de braves pères de famille. Et toi, tu es juste le fils de l'un d'entre eux.

— Penses-tu que cela va me consoler ?

— J'espère bien que non. Tu as un long chemin à faire dans ton cœur et dans ton esprit. Tu vas beaucoup souffrir et ce sera peut-être bien pour toi.

— Je serai seul, dit-il.

— Oui, tu seras seul. Maintenant, il est temps de rentrer, tu dois partir très tôt demain.

— Je vous attends quand même à Murambi, Stan et toi.

— Je viendrai avec Stan, le mois prochain. Cela aussi, Siméon nous l'a demandé.

Ce soir-là, Cornelius ne se rendit pas au *Café des Grands Lacs*.

III

GÉNOCIDE

À l'aube, nous avons commencé à installer le premier cordon autour de l'église de Nyamata. Les milliers d'Inyenzi qui se sont réfugiés dans cette Maison de Dieu pensaient que nous n'oserions jamais les attaquer. Ces cancrelats ne vont pas tarder à savoir qu'il ne faut jamais prêter de bonnes intentions à son ennemi. D'après nos informations, ils se sont même organisés pour la préparation des repas, la surveillance des enfants, l'abattage des arbres destinés au feu de bois et d'autres tâches domestiques de ce genre. Ils auraient pourtant dû se demander pourquoi les prêtres de Nyamata, cloîtrés depuis trois jours, jeûnent et prient sans arrêt. Les prêtres, eux, savent.

L'heure de passer à l'action est venue.

Quelqu'un a dû dire aux réfugiés qu'ils étaient pris au piège. Il y a eu un brusque mouvement de foule, puis un immense hurlement s'est élevé de l'intérieur de l'église. Ils criaient : « Ils sont là ! Les Interahamwe sont là ! » en donnant de violents coups de poing au portail. Quelques pierres ont été jetées dans notre direction. Nous les avons esquivées en souriant. Certains ont essayé de sauter par-dessus la clôture. Ceux-là sont littéralement tombés à nos pieds. Ils ont été éliminés les premiers. Des éléments de la garde présidentielle sont arrivés. Dès qu'ils sont entrés dans la paroisse, les cris ont redoublé d'intensité. Les soldats ont balancé des grenades et tiré plusieurs rafales d'armes automatiques dans le tas. Ensuite, ils nous ont fait signe d'y aller. Les gens couraient dans toutes les directions. Ils étaient très nombreux : vingt-cinq mille ou trente mille ? Je n'aurais jamais cru que l'église de Nyamata pouvait contenir autant de monde. Nous n'avons pas fait de quartier. Une vieille nous a dit : « Mes enfants, laissez-moi prier une dernière fois. » Une petite vieille toute ratatinée. C'est fou, le nombre de personnes qui demandent depuis hier à prier avant de mourir. Notre chef lui a répondu d'un air faussement étonné : « Ah ! Maman, ne le savais-tu donc pas ? Nous avons passé la nuit au ciel et là-bas nous nous sommes battus jusqu'à l'aube contre le Dieu des Tutsi ! Nous l'avons tué et maintenant c'est votre tour. » D'un seul coup de machette, il lui a envoyé la tête au diable.

Nous avons passé la nuit sur les lieux. On s'est bien amusés avec les femmes. Quand elles ne sont pas trop mal, on les liquide en dernier. On est des jeunes, après tout, et il faut bien vivre.

Le lendemain, vers midi, tout était terminé. Le préfet est arrivé avec une petite suite. Un type à lunettes. Il portait un complet beige très propre et s'était mis du parfum. Les mains dans les poches, il a regardé

d'un air soupçonneux les corps éparpillés dans la paroisse. C'était clair qu'il cherchait quelque chose à nous reprocher. Je n'aime pas ce type et moi, au moindre signal de notre boss, je lui fais sa fête. Tu vois seulement ses mains et tu sais qu'elles n'ont jamais tenu une machette. Ils arrivent de l'université et ils commandent à tout le monde, ces salauds. Pourquoi ? Ce n'est pas juste. Si le chef me dit : « Aloys, vasy », je le coupe aussitôt en deux. « Est-ce qu'ils sont tous bien morts ? » a-t-il demandé en faisant la moue. Notre chef, très fâché, a répondu qu'il pouvait vérifier. Le préfet n'attendait que ça. Il a eu un petit sourire en coin et a fait : « D'accord, on va voir ça. » D'un geste, il a ordonné à deux de ses hommes de procéder à la vérification. Ceux-ci nous ont fait signe de nous éloigner puis ont jeté des grenades lacrymogènes sur les cadavres entassés sous nos yeux. Les Inyenzi qui s'étaient dissimulés sous les corps avaient déjà bien du mal à respirer. Avec les lacrymos, ils se sont mis à éternuer très fort et on n'a eu aucun mal à leur mettre la main dessus. Il fallait voir les regards ahuris de ces malheureux. C'était très drôle. Pas bête, quand même, le préfet. On a découvert quatre Inyenzi qui faisaient semblant d'être morts. Les petits malins. Le préfet a dit sèchement : « Quatre. C'est trop. » Notre chef a protesté : « Et après ? » Il n'a pas froid aux yeux, notre chef. Un vrai dur de dur. Ce n'est pas quelqu'un qui se laisse marcher sur les pieds. Le préfet a dit : « Tu ne peux même pas comprendre que ces quatre-là vont raconter demain des mensonges dans les journaux ? Tu ne peux pas le comprendre, hein ? Je me demande comment on a pu faire confiance à un imbécile comme toi. » Alors là, ça a chauffé. « Les journaux, je m'en fous, a rugi notre chef, et toi, si tu es un homme, viens faire comme nous ! » Il s'est approché du préfet et a essuyé la machette couverte de sang sur son beau complet beige. Ah ! Ah ! Le préfet a été scandalisé par tant d'audace. Il a voulu gifler le chef et celui-ci lui a saisi la main au vol, l'a tordue et l'a ramenée dans son dos. Puis il est resté comme ça pendant quelques minutes en traitant le préfet de tapette. L'autre faisait des grimaces et ses lunettes sont tombées par terre. Il fallait voir. On a rigolé pas mal, puis il a ramassé ses lunettes en disant à un de ses suivants : « Incident à Nyamata. Quatre survivants. Voies de fait contre l'autorité. Notez la date et l'heure, s'il vous plaît. » Puis il a dit sur un ton très froid, en s'inclinant légèrement : « Messieurs, au revoir et merci. » Il a regagné sa voiture noire d'un pas solennel. Un de ses hommes lui a ouvert la portière et il s'est assis à l'arrière en nous regardant une dernière fois d'un air mécontent.

Avant de partir, nous avons pris tout ce qui pouvait être intéressant : bijoux, montres, argent, lunettes de soleil, chaussures et des tas de petites bricoles. Une ceinture. Un briquet jetable. Des chaussettes pas trop usées. Ça peut toujours servir. Nous avons tout

mis ensemble pour nous le partager à la fin de la journée. C'est une bonne idée que notre chef a eue là ; c'est bien pour un chef d'être juste, comme ça on te respecte et il n'y a pas de bagarres. Dans d'autres groupes d'Interahamwe, les gars se tapent déjà dessus : l'un veut tuer une fille et l'autre veut la garder pour ses soirées, ou inversement. C'est humain, dira-t-on. Je veux bien. Mais quand on commence à faire des sentiments, on ne peut plus s'arrêter et c'est le travail qui en pâtit. Une fois dehors, nous avons vu une meute de chiens rôder autour de Nyamata. Des bandes de gamins attendaient notre départ pour se précipiter dans l'église. Il y avait tant de cadavres qu'ils pouvaient toujours espérer glaner quelque chose, les petits. On m'a même dit qu'ils jouent au foot avec les crânes, mais je n'ai pas encore vu cela de mes propres yeux.

Nous l'appelions Tonton Antoine. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je l'ai toujours vu à la maison. C'était le meilleur ami de mon père. Le seul d'ailleurs, je crois. Déjà, quand j'étais une petite fille, je sentais bien qu'il ne ressemblait à personne dans notre entourage. Il ne riait pas beaucoup, mais il adorait faire des tours de magie avec les cartes. Il pouvait aussi, en projetant l'ombre de ses doigts contre un mur, dessiner des tortues ou des libellules. Dès que je le voyais arriver, je me précipitais à sa rencontre. Il me posait sur ses épaules et chantait en courant autour de notre baraque : « Marina a un avion, Tonton Antoine est l'avion de la petite Marina ! » J'étais, je crois, une des rares personnes à pouvoir le dérider.

Quelques jours après les événements, il est venu une première fois à la maison. Mon père et lui ont longuement parlé à voix basse.

Nous savions qu'il commandait plusieurs barrières à Kibuye. Il avait pourtant le visage doux et un peu triste que je lui connais depuis ma tendre enfance.

Quand il est parti, mon père a eu l'air très préoccupé.

— Il sait que nous cachons ici ces petits ? a demandé ma mère, inquiète.

— Non, mais il dit que je dois prendre la machette comme tous les hommes.

— Ah ?

— J'ai refusé. Je ne peux pas faire ça.

Ma mère n'a rien dit. Après une pause, il a encore crié :

— Oui, j'ai refusé !

Deux jours ont passé. Tonton Antoine est revenu.

Mon père et lui se sont encore enfermés dans le salon. Pour la première fois de ma vie, j'ai entendu Tonton Antoine hausser le ton.

Après cette seconde entrevue, mon père a commencé à changer. Il parlait tout seul en allant d'une chambre à l'autre : « Ah ! Je ne peux pas accepter cela, ces pauvres gens ne m'ont rien fait ! C'est de la sauvagerie ! »

L'instant d'après, il disait qu'il devait nous protéger. S'il ne faisait rien, les Interahamwe allaient venir tuer tout le monde dans la maison. Le troisième jour, n'en pouvant plus, il a pris sa machette. Ma mère et moi avons voulu l'empêcher de sortir. Alors, il a hurlé : « Vous ne regardez pas la télévision ou quoi ? C'est comme dans toutes les guerres, on tue les gens et puis c'est tout ! »

Il est allé sur les barrières. On nous a dit que là-bas il manie la

machette comme un forcené.

Cependant, de retour à la maison, il va tout droit dans la cachette des petits, il leur donne des friandises et il joue avec eux. Puis il se retire dans sa chambre. Mère et moi n'osons pas le déranger.

Quand il repart très tôt le lendemain matin, nous faisons semblant d'être encore endormies.

Elle s'est assise en face de moi et a dit :

— Jessica Kamanzi ?

J'ai aussitôt pensé : « Ça y est. Ils ont fini par m'avoir. » Cela devait arriver un jour ou l'autre. J'avais à visage découvert depuis le début des massacres, moins par fanfaronnade que pour me protéger. Je n'ai pas eu peur. La crainte de mourir serait aujourd'hui, pour quelqu'un comme moi, presque une faute de goût. Ma vie ne vaut pas plus que celle des milliers de gens qui tombent chaque jour.

Pour gagner du temps, j'ai fait comme si je n'avais rien entendu.

— Vous cherchez qui, dites-vous ?

Elle a répété mon nom. J'ai soutenu son regard.

Sa beauté avait quelque chose d'inférieur. Le genre de femme qui suscite toujours chez les hommes du désir, de la crainte, des rêves fous d'une vie à recommencer et un vague sentiment de frustration. Elle était vraiment éblouissante. Je ne la connaissais pas. Pendant que je me demandais quelle attitude prendre, elle a dit très vite, d'une voix saccadée :

— Je sais qui vous êtes et ce que vous faites à Kigali mais je ne suis pas venue pour parler de cela.

— Excusez-moi, je ne vous connais pas, ai-je fait prudemment.

— Cela n'a aucune importance, Jessica. Je veux juste vous dire que j'ai couché hier soir avec ce prêtre.

J'ai presque hurlé :

— Quel prêtre ?

En fait, je savais très bien de qui il s'agissait. À Kigali, en ces jours de folie, tout le monde savait. J'ai néanmoins refusé de me découvrir. Nous avons affaire à des gens prêts à tout. Ils seraient si heureux de tenir enfin une vraie espionne du FPR, depuis le temps qu'ils en parlent.

— Et après ? ai-je fait avec désinvolture, je ne vois pas en quoi cela me regarde.

— Vous travaillez pour le FPR à Kigali et seul votre mouvement peut mettre fin à ce carnage. Je vous souhaite de réussir.

Elle était manifestement sincère.

— Mais pourquoi venir m'en parler, à moi ?

— Parce que vous êtes une personne bien, Jessica Kamanzi.

— Ah...

— C'est aussi parce que je vais mourir.

Je restais sur mes gardes mais quelque chose en elle me touchait.

— Chacun de nous essaie de survivre à ce qui est en train d'arriver. Il ne faut pas te laisser abattre.

Elle prit tout son temps pour dire avec gravité :

— M'as-tu bien regardée, Jessica Kamanzi ?

Elle prononçait toujours mon nom en entier, ce qui me déconcertait un peu.

— Je suis trop belle pour survivre. J'ai la beauté du soleil et comme le soleil je ne peux me cacher nulle part. Ils n'en croiront pas leurs yeux quand ils me verront marcher d'un pas tranquille dans la rue.

Oui, cette jeune femme était d'une beauté presque surnaturelle. Cela lui ôtait toute chance d'échapper aux assassins. Ils allaient la violer mille fois avant de la tuer. Elle le savait et elle était en train de devenir folle.

« La présence à mes côtés de cette inconnue me met en danger mais j'aime la lumière dont elle irradie ces jours d'horreur », ai-je pensé en continuant à la fixer, comme pour percer son secret.

Son histoire. Si banale, hélas... Elle avait trouvé refuge dans une des rares églises de Kigali – peut-être la seule, en fait – où, pour une raison que j'ignore, il n'y a pas eu de massacre de masse. Mais chaque nuit, les Interahamwe arrivent avec un camion et emmènent des dizaines de gens pour les tuer.

— Le prêtre fait du chantage aux femmes qui sont là-bas, dit-elle. Il envoie à la mort celles qui refusent de coucher avec lui.

— Et...

J'allais dire une bêtise. J'ai réussi à m'arrêter à temps.

J'imaginai toutes ces jeunes filles mortes de peur, arrangeant leurs visages hagards devant un miroir pour séduire le prêtre. J'étais dans une telle colère ! Mais qui me donne, à moi Jessica, le droit de juger ? Je ne sais pas ce que j'aurais fait à leur place.

— J'ai refusé aussi longtemps que j'ai pu, déclara l'inconnue.

Le prêtre la suppliait de le croire sur parole, lui jurait qu'il l'aimait en lui demandant d'oublier ce qui était en train de se passer.

— Il me disait parfois tout bas : « Après toutes ces histoires, nous allons partir... »

Mercredi dernier, il y a donc quatre jours, il lui a dit sur un ton menaçant en se déshabillant : « Si tu continues ton petit jeu, je te livre aux Interahamwe. Je leur demanderai de te réserver un traitement spécial. »

— Tu sais ce que cela veut dire, Jessica Kamanzi ? Tu sais comment ils violent les femmes ?

Oui, j'avais vu cela. Vingt ou trente types assis sur un banc. Certains d'un âge respectable. Une femme, parfois juste une frêle gamine, est étendue contre un mur, jambes écartées, totalement inconsciente. Il n'y a aucune violence chez ces pères de famille. Cela m'avait glacé le

sang de les voir ainsi parler de choses et d'autres à l'instant où toute une vie se défaisait à jamais sous leurs yeux. Et parmi les violeurs il y a presque toujours, exprès, des malades du sida.

— Je sais comment ils font, fis-je.

— Quand ils ont fini, ils te versent de l'acide dans le vagin ou t'enfoncent dedans des tessons de bouteille ou des morceaux de fer.

— Oui.

J'avais parlé très vite. Cela me faisait honte d'entendre des choses pareilles.

— Je ne voulais pas souffrir, c'est pour ça que j'ai cédé à ce prêtre.

— Oui.

Ce jour-là, elle avait lu dans les yeux du prêtre qu'il ne plaisantait pas.

— Tu comprends, Jessica, je ne voulais pas mourir. Ils emmenaient tous ces gens dans leur camion pour les découper en morceaux.

« C'est bien cela le drame, me dis-je, dans les pires tragédies humaines, il y a toujours des survivants et chacun pense qu'il suffit d'un peu de chance ou de lâcheté pour en faire partie. »

— Je te jure que je te comprends, dis-je à l'inconnue.

J'avais envie de l'appeler par son nom.

Elle me fit une description obscène de ses relations avec le prêtre. Il lui avait rasé le pubis en prenant tout son temps, le regard fou de désir. Il restait hypocrite jusque dans l'abjection. Il voulait lui faire dire qu'elle était consentante.

Elle se tut un instant et déclara :

— Il me répétait sans cesse qu'il n'avait jamais vu une femme comme moi et qu'après la guerre contre les Inyenzi je serais surprise par l'immensité de son amour.

J'arrêtai ma visiteuse d'un geste de la main.

— Comment t'appelles-tu ?

— Je n'ai pas de nom. Je suis celle qui va mourir.

— Mais tu me racontes des choses intimes, ce n'est pas la peine d'entrer dans les détails.

— Oh ! Si ! fit-elle avec véhémence. Oh ! Si ! Je ne veux pas mourir avec cela.

« En général, on dit : je ne veux pas vivre avec cela », pensai-je encore. Je sentis revenir ma colère. Pourquoi donc le monde entier laissait-il faire ?

Elle baissa la voix :

— Il a refermé la porte et plus aucun bruit n'est entré dans la chambre. Après avoir rempli des coupes de vin, il a mis une musique très douce, cette musique des Blancs, et il a commencé à parler de sa vie et de la grande carrière de basketteur qu'il aurait pu faire. Jessica Kamanzi, cet homme est fou. Lorsqu'il m'a demandé si j'aimais mon

travail dans cette petite compagnie d'assurances, j'ai tout compris d'un seul coup. J'ai su que les hommes confient parfois le salut de leur âme à des êtres déments. Ses gestes si parfaitement ordinaires révélaient son profond dérèglement mental. Et moi, si lasse de tout, Jessica Kamanzi, au milieu de la nuit, je lui ai dit en caressant ses cheveux que je l'aimais. Et il a éclaté en sanglots. Il pleurait comme un enfant perdu. Nous avons fait l'amour. Ce matin, je me suis enfuie.

J'étais supposée lui répondre. Mais que pouvais-je lui dire ? Que, pour les heures qui lui restaient à vivre, de plus grandes souffrances l'attendaient ? La ville flottait entre la vie et la mort et les Interahamwe, vêtus d'écorces d'arbre et de feuilles de bananier, passaient sous la fenêtre en criant comme des hyènes. Ils hurlaient en chœur de toute la force de leurs poumons : « *Tubatsembatsembe ! Tubatsembatsembe !* » C'était clair : ils ne voulaient pas qu'il y ait un seul survivant. Nous les entendions, elle et moi. Nous savions que ces cris étaient l'unique vérité du moment. Les jours un peu mornes de l'espoir étaient si lointains. Je ne pouvais même pas lui mentir.

Elle s'est levée. Ses jambes flageolaient. Elle s'est appuyée sur une chaise pour me le cacher.

— Vous êtes en train de gagner la guerre, a-t-elle dit sur un ton admiratif.

C'était vrai. Les villes tombaient l'une après l'autre. Nous tenions déjà une grande partie de Kigali. Les troupes gouvernementales fuyaient partout devant les nôtres.

— Ce sera aussi ta victoire.

Comme j'avais envie de connaître son nom ! Elle sourit.

— Moi, je serai le soleil. De là-haut, je vais vous avoir à l'œil, vous du Rwanda. Soyez unis. N'avez-vous pas honte, enfants du Rwanda ? Que quelqu'un soit hutu, tutsi ou twa, qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? Alors, après cette sale histoire, soyez sages et unis, hein !

Elle nous parlait déjà depuis un autre monde. L'inconnue était à la fois comme une folle et comme une petite fille. J'étais sous son charme. Je me suis dit que je ne pourrais plus jamais voir le soleil sans penser à elle.

Elle s'en est allée. Je l'ai accompagnée en esprit. En définitive, elle seule savait pourquoi elle avait agi de la sorte. Mais son geste ne pouvait pas manquer totalement de sens. Contre de petits assassins stupides et misérables, presque innocents à force d'être pitoyables, elle dirait, pendant sa brève traversée de la ville, l'éclat triomphant de la vie et de la jeunesse.

Tout cela est absolument incroyable. Même les mots n'en peuvent plus. Même les mots ne savent plus quoi dire.

Hier matin, j'ai bien cru que mon heure était arrivée. À mon âge, je ne pouvais pas courir comme les autres. En plus, il y avait cette terrible barrière à quelques mètres de chez moi. Les Interahamwe y faisaient depuis quelques jours toutes leurs saloperies. Je savais que Valérie Rumiya, une Hutu qui habite à l'autre bout de notre rue, était devenue comme folle depuis le début de ces histoires. Elle m'a toujours détestée – parce que, prétend-elle, j'ai l'air de mépriser tout le monde, je ne dis jamais bonjour, je fais la grande dame, etc. Elle allait de barrière en barrière pour demander aux Interahamwe : « Et cette Rosa Karemera, êtes-vous bien sûrs de l'avoir tuée ? » Finalement, elle importunait tout le monde et, pour se débarrasser d'elle, les Interahamwe lui répondaient : « Mais bien sûr maman, c'est réglé, ça. » Alors elle essayait de les coller : « Dites-moi comment elle est, Rosa Karemera, et je saurai si vous dites vrai ! Allez, dites-moi, petits menteurs ! » Les Interahamwe, d'abord pris au dépourvu, ne savaient pas quoi répondre, puis ils éclataient de rire. Une sacrée mémère, la Valérie. Ils tentaient de la rassurer : « Mais maman, nous ne pouvons pas savoir, nous avons tué tant de gens ! Aucun Inyenzi de ce quartier n'a eu le temps de s'enfuir ! » Malgré cela, elle n'avait pas confiance et elle continuait à poser la même question partout.

Son génocide à cette salope, c'est ça : me faire tuer, moi, Rosa Karemera. Je ne pouvais pas mettre le nez dehors. Alors, avant-hier, au prix d'un effort surhumain, j'ai sauté par-dessus le mur et j'ai atterri chez mes voisins hutu. Le père, d'abord affolé, m'a dit qu'il ne voulait pas avoir de problèmes avec le gouvernement, puis il a accepté que je reste. Un homme bon, qui n'a écouté que son cœur. Mais cette peste de Valérie Rumiya l'a appris et m'a dénoncée.

Alors un soldat de la garde présidentielle – un adjudant, je crois – est arrivé. Il était très fâché. Il a dit : « Ici, à Butare, vous nous créez trop de problèmes. Vous vous croyez plus intelligents que les autres parce que vous avez l'université. Vous cachez des Inyenzi. Si vous ne dénoncez pas la femme qui est dans la maison, je vous arrose tous. » Il a décrit une sorte de demi-cercle avec son arme. Ah ! Ces jeunes gens s'amuse comme des fous, ces jours-ci. Nous étions alignés dans la cour. Je suis sortie du rang, j'ai traîné ma jambe jusqu'à lui – je boite depuis ma naissance, la polio – et j'ai dit : « Me voici, c'est moi la femme que vous cherchez. » Je n'avais plus peur. Je voulais qu'on en finisse au plus vite. Il s'est tourné vers moi, m'a regardée des pieds à la tête et j'ai aussitôt vu à quel point il était déçu. Valérie Rumiya avait

dû lui raconter que j'étais une de ces espionnes que le FPR avait infiltrées dans les principales villes depuis cinq semaines. Il m'imaginait arrogante, très grande, belle et pour tout dire d'une affolante sensualité, et j'étais juste un pauvre bout de vieille femme, infirme en plus. La famille hutu qui m'avait cachée était là et tout le monde le regardait en silence. On pouvait facilement voir son embarras. Il a alors déclaré brusquement en tournant le canon de son arme vers le sol : « Ça va. Donnez-moi dix mille francs pour la bière des enfants. » Ils lui ont remis l'argent et il est parti. Bien sûr, j'ai dû changer de cachette et j'espère survivre à toute cette histoire. Juste pour voir la tête que fera Valérie Rumiya en me rencontrant dans le quartier.

Quoi qu'il arrive, j'aurai fait mon devoir.

Le devoir.

Un mot simple et que j'aime bien.

La journée n'a pas été facile. Pour réunir les hommes nécessaires au travail, il m'a fallu aller jusqu'à Butare et de là remonter vers Muciro et Rusenge un peu plus au nord.

Grâce à Dieu, partout où j'arrive, on dit aussitôt avec respect : « Ah ! C'est le docteur Joseph Karekezi », et tout se passe plutôt bien. J'ai dû aussi prendre contact avec les groupes d'Interahamwe les plus sérieux de Murambi. C'est qu'il y a de plus en plus de monde à cette École technique. Nous aurons besoin de bras là-bas dès demain. Le temps presse.

Malheureusement, j'ai eu plusieurs fois la preuve, au cours de cette tournée, que nos Interahamwe doivent être rapidement repris en main. Les premiers jours, ils étaient pleins d'entrain mais – il ne sert à rien de se cacher la vérité – depuis un certain temps le relâchement est manifeste. Parmi les nombreuses scènes auxquelles j'ai assisté au hasard de mes visites sur les barrières, l'une me paraît particulièrement édifiante. J'ai vu de mes yeux un monsieur entre deux âges supplier des Interahamwe d'en finir avec lui. Rien de bien compliqué : il voulait rejoindre son fils dans la mort. Nos hommes, assis sur des piles de cadavres encore chauds, buvaient leur bière et se passaient des cigarettes en lui riant au nez. Ils étaient complètement ivres. Je n'ai pu m'empêcher de sourire quand l'un d'eux lui a dit sur un ton narquois : « Hé ! Ne nous fatigue pas, toi, là, le chauve, tu parles trop, les bureaux de la mort sont fermés, il faut revenir tôt cet après-midi. » Le monsieur continuait à insister. Coriace, le bonhomme. Ils le chassaient et il revenait à la charge la minute d'après. De guerre lasse, ils ont décidé d'en finir avec l'importun. Celui qui me semblait être le chef des Interahamwe a fait signe à l'un de ses hommes de s'occuper de lui. Son subordonné est alors entré dans une colère aussi violente que subite. Il a hurlé de toutes ses forces : « Encore moi ! Toujours moi ! Pourquoi ? Les autres sont là en train de boire la bière et tu ne leur dis rien ! J'ai tué toute la journée, je suis fatigué ! » C'est à ce moment qu'un chien a surgi d'un tas de cadavres, le pied d'un enfant serré entre les mâchoires. Le monsieur, qui avait sans doute perdu la tête depuis longtemps, a alors murmuré en se dirigeant à pas de velours vers l'animal : « Ah ! Ah ! Qu'est-ce que je vois ? Mais qu'est-ce que je vois ? C'est mon Damien, je reconnais sa chaussure ! »

Il s'est mis ensuite à décrire en détail le magasin où il avait acheté la chaussure, signalant au passage qu'il avait dû marchander ferme parce que le vendeur était un fieffé escroc. Il a aussi parlé de la joie de son petit Damien quand il a eu ces chaussures toutes neuves, de son épouse qui a rouspété une fois de plus parce qu'il gâtait le petit, des bonnes notes que le gamin avait toujours eues en classe et tout. Oui, il déraillait complètement. Pendant qu'il courait après le chien, celui-ci, croyant à un jeu, gambadait dans tous les sens, l'attendait, puis repartait sous les vivats des Interahamwe.

Bien sûr, je n'ai pas aimé cette scène. Je ne suis ni un monstre ni un imbécile. Je mentirais cependant en disant qu'elle m'a beaucoup affecté. Il s'agit, si on est un homme décidé, de savoir ce qu'on veut. Nous sommes en guerre, un point c'est tout. La manière parfois un peu sadique dont les choses se passent est sans importance. Notre objectif final est juste. Rien d'autre ne compte. Et, de toute façon, nous ne pouvons plus revenir en arrière.

Lorsque les Interahamwe m'ont enfin vu, ils ont cessé de rigoler et se sont passé le mot : « Papa est là ! » C'est ainsi qu'ils m'ont surnommé. Ils m'aiment, car je les ai toujours aidés. On leur a dit : « Pendant des années, le docteur qui a l'usine de thé a donné beaucoup d'argent en secret ! » Je suis presque chaque jour sur le terrain depuis le début de la guerre et ils savent aussi que je ne plaisante pas avec le travail. Et, naturellement, quand je suis dans les parages ils font du zèle. L'un d'eux s'est acharné sur le pauvre homme à coups de hache en le traitant bruyamment de sale Inyenzi.

Je leur ai dit : « J'ai besoin de votre groupe au complet, demain à Murambi. » Le chef m'a promis qu'il obligerait ses éléments à se reposer au cours de la nuit. Je lui ai donné de l'argent pour le transport de l'équipe et je suis parti.

Je n'ai jamais été aussi inquiet depuis le début de ces événements. La vérité toute nue est celle-ci : nos hommes sont fatigués. Cela se lisait nettement sur les visages de ceux que j'ai vus. La fatigue et la lassitude. Nos Interahamwe ont certes reçu un bon entraînement mais nous avons peut-être sous-estimé l'effort physique que cela représente de tuer tant de gens à l'arme blanche. Ceux qu'ils veulent éliminer ne leur facilitent pas la tâche et on les comprend. Ils courent, ils crient, ils s'accrochent aux bras des Interahamwe, essaient de les soudoyer par divers moyens, bref, ils font tout pour prolonger leur existence de deux ou trois misérables minutes. C'est absurde et même mystérieux, dans un sens, cet acharnement à vivre, mais c'est ainsi. Nos ennemis ne veulent pas comprendre la situation : nous ne plaisantons pas et ils n'ont aucune chance. En fin de compte, ils mettent à vif les nerfs de nos gars et diminuent chaque jour leur potentiel physique. Ceux-ci devraient reconstituer leurs forces la nuit mais c'est justement le

moment où ils tiennent à organiser des beuveries colossales et à profiter des filles mises de côté pendant la journée. Ces êtres frustes pensaient peut-être que tout serait fini en très peu de temps. Ils ont, au contraire, l'impression que chaque jour il faut tout recommencer. Pour certains d'entre eux, la situation est simple : ils ont tué les Tutsi que, pour une raison ou une autre, ils détestaient et, sans oser le dire ouvertement, ils aimeraient rentrer chez eux. À moins que... Oui, nous leur avons fait goûter à l'ivresse d'exister. Et ils ne sont pas dupes. D'instinct, ils savent que si toute cette affaire se termine bien, ils retourneront dans leurs taudis et que nous n'irons pas là-bas boire la bière de banane avec eux. Les tapes amicales, la fraternité entre les pauvres et les puissants, tout ça sera vite oublié. Un drôle de cercle vicieux. Ce n'est pas une petite affaire, le chaos.

J'ai également pris contact avec le colonel Musoni. Il a eu son heure de gloire pendant la Deuxième République. Ensuite, à force de vouloir rouler tout le monde, il s'est retrouvé sur la touche. Une véritable ordure, le colonel Musoni. Un homme aigri. Il a joué sa vie, il a perdu et il accuse les autres d'avoir triché. Mais le colonel attendait son heure. Dès la mort du président Habyarimana, il a remis son uniforme d'officier pour aller dire aux paysans sur les collines : « Comme vous le savez tous, j'étais à la retraite et je ne voulais plus faire de politique, parce que je suis trop honnête. Mais voilà : pour tuer les Tutsi, ces jeunes du gouvernement n'ont confiance qu'en moi. Je suis revenu pour mettre mon expérience au service du pays. » Et ça a marché. En peu de temps, il a su se rendre indispensable.

Le colonel Musoni a d'ailleurs aussitôt commencé, soit dit en passant, à se livrer à toutes sortes de trafics avec une méprisable frénésie.

Il était au téléphone quand je suis arrivé. Les pieds nonchalamment posés sur le bureau, il écoutait son interlocuteur en se triturant la moustache. Dès qu'il m'a aperçu à travers la vitre, il a ordonné à son correspondant de rappeler et a bondi de sa chaise pour venir m'ouvrir la porte. À ce genre de détail, on mesure son propre pouvoir. Le colonel Musoni a appris que quelque part à Paris on pense que je devrais être poussé en avant. Le colonel me voit déjà, comme tant d'autres je crois, à la tête du pays. Ça le rend fou.

Je lui ai demandé sur un ton volontairement familier, pour en finir avec ses agaçantes manières de laquais :

— Qu'est-ce qu'un vieil ami peut faire pour moi ? J'ai besoin d'hommes pour demain.

— J'ai déjà donné les ordres, docteur. Nous sommes assaillis de toutes parts mais, toi, c'est toujours sérieux.

Il était au courant pour l'École technique de Murambi.

— Je ne les garderai pas longtemps, ai-je dit, je sais que tes soldats

doivent aussi faire la guerre.

Je l'ai senti plus crispé que d'ordinaire. Visiblement, il avait envie de me dire quelque chose. Il me savait très écouté en haut lieu et il voulait se confier. Je l'ai encouragé à se libérer :

— Ça ne va pas fort en ce moment, colonel, il me semble.

— Oui, docteur, la révolte gronde dans la troupe, si on peut dire ça comme ça. Même certains officiers déclarent maintenant : « Il faut que les Interahamwe se débrouillent tout seuls, nos hommes ont assez à faire avec le FPR. »

— Ils auraient pu y penser plus tôt, non ?

Le colonel Musoni s'est alors décidé :

— Nous allons vers une défaite totale, docteur... Je suis un militaire et je sais ce que je dis.

Je venais enfin de comprendre où il voulait en venir.

J'ai ajouté lentement, sur un ton badin :

— Sauf si... ?

Il a levé les yeux vers moi :

— Sauf si nos amis étrangers interviennent.

— Les Français, tu veux dire ?

— Sur qui d'autre pouvons-nous compter ?

— Hum... Ils nous ont déjà sauvés deux fois.

— Je sais, fit le colonel Musoni. Juin 1992. Février 1993.

— Et tu veux encore compter sur eux en 1994 ? Ils n'ont pas que ça à faire, les Français...

— Pas même pour contraindre le FPR à un partage du pouvoir ?

— Comme prévu par Arusha ?

— Ça me semble une bonne idée.

— Arusha a été descendu en plein vol, mon ami.

— Les politiques devraient quand même pouvoir arranger l'affaire, a insisté le colonel.

Le message était clair.

— Oui, ai-je fait vaguement, les Français nous ont soutenus contre le monde entier dans cette histoire. Ils devraient aller jusqu'au bout. Mais où sont-ils donc, les politiques dont tu parles ?

Le colonel a secoué la tête :

— Presque tous en fuite, tu as raison, docteur...

Le jeu du chat et de la souris était de plus en plus excitant.

— Alors... Tu vois bien, mon ami.

Le colonel s'est jeté à l'eau :

— Je connais ta modestie, docteur. Mais il en reste quelques-uns et... et surtout... il y a toi-même, docteur.

J'ai fait la grimace, par pure coquetterie. Je n'étais pas dupe. Le colonel était en train de prendre date. Demain, il pourrait dire : au moment où tout le monde ne pensait qu'à sauver sa peau, j'étais aux

côtés du président Karekezi, nous étions seuls debout au milieu de la tempête, nous avons fait face aux ennemis de la nation rwandaise, c'est nous deux et personne d'autre qui avons sauvé le pays. Il se jouait son grand cinéma patriotique. Ça peut rapporter gros à ceux qui savent y faire.

Président Karekezi... Hum ! Une idée intéressante, au fond. Pourquoi pas ?

J'éprouvais le plus grand mépris pour cet officier carriériste jusque dans la débâcle. Genre vieux beau. Cheveux poivre et sel. Raide, bien rasé, moustache soignée. Il paraît qu'il se fait livrer chaque soir un paquet de petites vierges. J'ai essayé de faire durer le suspense :

— Pour être franc, colonel Musoni, il se pourrait que je parte moi-même au Zaïre. Pourquoi attendre ici le FPR ? Réfléchis bien. Tu dis toi-même que tout est fichu.

Je l'ai vu me fouiller de ses yeux malins pour savoir ce qu'il convenait de répondre sans trop se mouiller.

— Oui, heu... Oui, pourquoi accepter d'être l'agneau du sacrifice, hein ? a-t-il déclaré avec l'air du vieux roublard qui a déjà pris ses précautions.

Puis il a ajouté à toutes fins utiles :

— De toute façon, il faut bien être prêt à reprendre le combat ailleurs.

Il devrait faire de la politique, ce colonel Musoni. Un garçon très doué, à mon avis.

— Merci d'avoir bien voulu m'aider, ai-je dit en me levant. Je dois me rendre à l'École technique de Murambi.

— J'y suis allé hier soir vers huit heures. Ils avaient l'air drôlement confiants, nos amis.

— Ils n'ont jamais manqué de rien.

Le colonel sait que Nathalie et mes deux enfants, Julienne et François, se trouvent parmi les réfugiés. Cependant nous n'en avons pas dit un mot.

Sur le chemin de l'École technique, j'ai pensé à Julienne et François et à leur mère. Ce qui va arriver, ce n'est la faute de personne. Au dernier moment, elle me maudira en pensant que je ne l'ai jamais aimée. Ce n'est pas vrai. C'est juste l'histoire qui veut du sang. Et pourquoi verserais-je seulement celui des autres ? Le leur est tout aussi pourri. Et moi, Joseph Karekezi, je sais que j'ai commis une erreur de jeunesse qui a gâché toute ma vie et je ne reculerai devant rien pour la réparer.

À Murambi, j'ai trouvé tous mes protégés en grande forme. J'ai beaucoup insisté pour qu'ils soient bien nourris pendant ces dix jours. L'École technique a fini par avoir une excellente réputation. Elle paraît si sûre que certains fugitifs qui se trouvaient déjà tout près de la

frontière avec le Burundi ont préféré revenir s'y installer. Et parce qu'on y mange au moins à sa faim, beaucoup de Hutu se sont fait passer pour des Tutsi auprès des éléments de la garde présidentielle postés à l'entrée. J'ai ordonné qu'on les laisse passer. Ces fumiers aussi doivent crever. Ce sera leur châtiment pour avoir laissé les autres faire le travail.

Comme chaque fois que j'arrive à l'École, les réfugiés m'entourent pour me faire fête. Tous veulent me remercier. Je suis allé voir Nathalie. Une chambre a été aménagée pour elle et les enfants. Les réfugiés la traitent comme une reine. L'épouse du bon docteur Karekezi. Eux, ils vivent pratiquement entassés les uns sur les autres dans les salles de classe, mais aussi dans la cour et jusque sur les marches des escaliers. J'ai redit à Nathalie que toute cette histoire allait bientôt finir. J'ai embrassé Julienne et François.

Je sais que je ne les reverrai plus.

Selon un rituel aussi immuable que mystérieux, c'est au moment où je rejoins ma voiture que les réfugiés me présentent leurs doléances. En général, il s'agit de petits différends dus à la promiscuité. Ce matin, il s'est quand même passé quelque chose d'assez singulier : un jeune homme grand et barbu m'a violemment pris à partie. C'était si inattendu que j'ai été troublé. Se douterait-il de quelque chose ? Il s'est plaint sur un ton acerbe du manque d'eau courante à certaines heures. Les autres réfugiés étaient scandalisés par tant d'ingratitude. Le jeune barbu avait tout l'air du syndicaliste en train de défier publiquement le méchant patron de l'usine un jour de grève. Les gens, on ne les changera jamais. Il m'a réellement mis hors de moi. Nos yeux se sont rencontrés. Il y avait une lueur étrange dans son regard. Je lui ai dit que j'essayais de faire de mon mieux et que chacun devait comprendre certaines petites difficultés, inévitables dans une telle situation.

Au moment où mon chauffeur démarrait, j'ai embrassé du regard la colline de Murambi.

Demain, je serai là. Des ombres dans la brume de l'aube, face aux arbres immobiles. Des cris monteront vers le ciel. Je n'éprouverai ni tristesse ni remords. Ce seront des souffrances atroces, certes, mais seules les âmes faibles confondent le crime et le châtiment. Dans ces cris vulgaires, battra le cœur pur de la vérité. Je ne suis pas de ceux qui redoutent les ombres de leur âme. Mon unique foi est la vérité. Je n'ai pas d'autre Dieu. La plainte du supplicié n'est que ruse du diable. Elle veut obstruer le souffle du juste et empêcher sa volonté de se réaliser.

Je suis bouleversée. Des jours comme ceux que nous vivons enfantent aussi des êtres sublimes. On vient de m'informer des circonstances de la mort de Félicité Niyitegeka, une religieuse hutu de Gisenyi. Une femme indomptable. Elle a dit : « Ils peuvent raconter ce qu'ils veulent, mais moi je ne tuerai personne et je ferai tout ce que je peux pour sauver des vies humaines. » Elle aidait les Tutsi pourchassés par les assassins à passer la frontière du Zaïre. Son frère, qui est colonel de l'armée régulière à Ruhengeri, lui a secrètement fait parvenir une lettre : « Je t'en conjure, Félicité, il faut arrêter ce que tu es en train de faire. Les Interahamwe sont au courant de tes activités, ils vont venir chez toi. » Félicité Niyitegeka a répondu : « Qu'ils viennent. Je continuerai à sauver des vies humaines. » Les Interahamwe sont alors allés la trouver à Gisenyi. Quarante-trois Tutsi étaient là, qu'elle s'appropriait à faire passer pendant la nuit de l'autre côté de la frontière.

— Nous allons les tuer, a déclaré le chef des Interahamwe.

— Je veux mourir avec eux.

— Nous ne ferons pas cela. Ton frère est des nôtres. Il nous a suppliés de t'épargner.

Elle a répété :

— Je veux mourir avec eux.

— Nous allons te laisser le temps de réfléchir. Tu verras que nous ne sommes pas venus ici pour nous amuser.

Alors, sous les yeux de Félicité Niyitegeka, ils ont débité à la machette, lentement, en leur infligeant toutes sortes de tortures, les quarante-trois réfugiés.

Puis ils l'ont interrogée de nouveau :

— Veux-tu toujours les suivre là où ils sont ?

— Oui, a-t-elle répondu simplement.

— Alors prie pour mon âme, a dit le milicien Interahamwe à Félicité Niyitegeka.

Et il l'a abattue d'un coup de pistolet en plein cœur.

Félicité a laissé la lettre que voici pour son frère : « Frère chéri, merci de vouloir m'aider. Mais au lieu de me sauver la vie et d'abandonner ceux dont j'ai la charge, les quarante-trois personnes, je choisis de mourir avec elles. Prie pour nous, que nous arrivions chez Dieu et dis au revoir à la vieille maman et au frère. Je prierai pour toi, arrivée chez Dieu. Porte-toi bien et merci beaucoup de penser à moi. »

Cet entretien avec mon informateur – qui a insisté sur le fait que tout ce qu'il a relaté, y compris la lettre de Félicité, est authentique –

m'a laissée songeuse. Je n'ai su quoi en penser exactement. J'ai d'abord éprouvé un sentiment d'espoir. Je me suis dit : « Tout n'est pas perdu, au fond, nous pouvons devenir un pays comme les autres. Heureux ou accablé par la misère, je ne sais trop. Un pays comme les autres, c'est tout. » Mais j'ai ensuite pensé aux milliers de Rwandais, y compris parfois des hommes d'Église, qui ont trempé leurs mains dans le sang des innocents. Le geste de Félicité pourra-t-il faire oublier demain le comportement ignoble de tant d'autres personnes ? Après la victoire, la question sera inévitablement posée : que vaut un pardon sans justice ? Les organisateurs du génocide en savent trop. Ils sont en train de s'enfuir et leur fuite les met à l'abri d'un procès qui guérirait notre peuple de son traumatisme.

Ceux qui ont tant souffert auront du mal à faire la part des choses, à oublier le pire pour ne se souvenir que du meilleur. Il est facile de mesurer la détresse de celui qui dit : « Vous voulez que je pardonne, mais savez-vous que sur la colline de Nyanza, mes sept enfants ont été jetés vivants dans une fosse d'aisance ? » S'il ajoute : « Pensez aux quelques secondes où ces petits ont été étouffés par des masses d'excréments avant de mourir, pensez juste à ces quelques secondes et à rien d'autre », personne ne saura que lui répondre. Suffira-t-il alors, pour calmer cette souffrance, de rappeler le martyre de sœur Félicité Niyitegeka ou les risques acceptés par d'autres citoyens rwandais anonymes ? Cela, seul l'avenir le dira.

Pour le moment, la certitude de leur défaite imminente rend les tueurs comme fous de haine. Ils sont de plus en plus cruels. Ils exigent souvent des mères qu'elles pilent leurs propres bébés avant d'être elles-mêmes exécutées. Il y a exactement trois jours, à l'École technique de Murambi, dans le sud-ouest, le docteur Joseph Karekezi – le père, hélas, d'un ami d'enfance exilé à Djibouti – a lâché ses tueurs sur des milliers de Tutsi qu'il prétendait protéger. Sa femme et ses deux enfants faisaient-ils partie, comme on me l'a rapporté, des victimes ? J'en attends la confirmation sans trop d'illusion : ce serait tout à fait dans l'ordre anormal des choses. Leur nouveau credo semble se résumer à ceci : nous ne pouvons certes pas les éliminer tous, mais faisons au moins en sorte que les rares survivants meurent de douleur, à petit feu, pendant le reste de leur vie.

N'ayant pas réussi à se débarrasser de tous les Tutsi, ils disent maintenant : chaque Hutu doit avoir tué au moins une fois. C'est un second génocide, par la destruction des âmes cette fois-ci. Beaucoup de citoyens ordinaires y sont allés à cœur joie. Cela rend l'infamie plus vivante et plus colorée, mais pas plus supportable. Et ce n'est pas facile pour tout le monde. Il faut voir ces personnes très simples à l'œuvre. Elles ne sont absolument pas préparées à ce qu'on attend d'elles. Alors, si elles ne hurlent pas, elles n'y arriveront jamais. Je

comprends cette hystérie. Si on crie aussi fort, c'est surtout pour faire éclater son innocence : « Je ne tue pas l'Autre pour m'emparer de ses biens, non, je ne suis pas si mesquin, je ne le hais même pas, je tue l'Autre parce que je suis complètement fou et la preuve c'est que les supplices que je lui inflige sont uniques dans l'histoire de la souffrance humaine. »

Le résultat, ce sont ces dizaines de milliers de corps en putréfaction qui jonchent les rues, les lieux de culte et les édifices publics. Quelques passants transportent chez eux des fauteuils ou des téléviseurs volés aux victimes. Des jeunes gens roulent à tombeau ouvert dans des voitures qui ne leur appartiennent pas. Les bandes armées sont de plus en plus nombreuses et anarchiques, mais la ferveur des premiers jours est retombée. Ce n'est plus comme au début, quand ils ne voulaient rien comprendre. À ce moment-là, seuls les plus chanceux pouvaient négocier leur mort avec un Interahamwe. Ils lui disaient : je te donne tant d'argent et en échange tu vas me tuer avec une arme à feu et non avec une machette. Ce souci de dignité était alors payé au prix fort. À présent, les Interahamwe se laissent corrompre très facilement. Pour presque rien, ils vous laissent la vie sauve. Ils savent que c'est fini. Les chefs ne songent plus qu'à quitter le pays. Les barrières que l'on n'a pas encore démantelées sont presque toutes désertes. Mais de temps en temps, au coin d'une rue, on entend des rires et de joyeux battements de mains. Un Tutsi que l'on vient de découvrir par hasard. Sorti trop tôt de sa cachette. On le liquide au passage. Comme un cancrelat s'aventurant au milieu de la cour et aveuglé par la lumière. On l'écrase d'un coup de talon sans y prêter attention.

Le docteur Karekezi s'est écarté pour me laisser entrer, puis a refermé le lourd portail en fer de sa maison.

— Je vous attendais, colonel Perrin... Soyez le bienvenu.

Le ton était aimable. Il a gardé un instant ma main dans la sienne, sans doute pour me marquer sa sympathie. J'ai pourtant deviné à travers ce geste banal l'homme sûr de lui et habitué à se faire obéir.

Une longue allée conduisait à ses appartements. Elle était bordée d'arbustes que je n'avais encore jamais vus au Rwanda ou dans les pays voisins. Le docteur m'a expliqué qu'il les avait fait venir d'Afrique du Nord. Il s'en occupait lui-même. Il aimait cela, c'était un moyen de se détendre après ses dures journées à son usine de thé ou à son cabinet.

— Nous restons dans le jardin ?

— Oui, il fait beau ce soir, ai-je répondu.

Nous sommes restés un moment debout sur le gazon, juste à côté du court de tennis de son somptueux domaine. Des fauteuils en bois de thuya sculpté entouraient une table basse en marbre.

— Nous nous sommes déjà vus très brièvement, je crois, a-t-il dit en m'invitant à m'asseoir.

C'est vrai. J'ai fait appel à lui quand nous avons décidé d'installer le quartier général de l'opération Turquoise de Gikongoro à l'École technique de Murambi. Il y avait ces milliers de cadavres partout. Il a donné des ordres pour qu'on les fasse disparaître. Les Interahamwe ont creusé sur place d'immenses fosses pour y ensevelir les corps. Un sacré boulot. Ils se sont pourtant bien tirés d'affaire.

— Je suis content de pouvoir enfin vous remercier de vive voix pour votre aide, docteur.

— Ce n'est rien...

J'ai été frappé par sa voix lourde et un peu traînante. Il m'a proposé du whisky et s'est levé pour aller le chercher à l'intérieur de la maison. Je l'ai suivi du regard en songeant avec une stupéfaction presque risible, compte tenu de mes fonctions : « Eh bien, le voici donc, le fameux Boucher de Murambi. » Il avait l'air d'un homme normal. En fait, c'est peut-être seulement au cinéma que les tueurs ressemblent à de vrais tueurs. Je ne dirai certes pas que le docteur Joseph Karekezi est un homme quelconque. De grande taille, massif, le front un peu dégarni, il a un port de tête hautain et le regard méfiant. J'ai souvent rencontré au cours de ma carrière des êtres humains appelés à prendre des décisions difficiles à la place des autres. Ils

voient partout des pièges et ont tous le même air préoccupé, maussade et un peu las. Le docteur Karekezi appartient à cette catégorie un peu spéciale, mais rien ne laisse soupçonner chez lui un individu bassement haineux et fanatique.

Il est revenu à pas lents, un plateau en équilibre sur sa main droite.

— Glaçons, colonel ?

— Oui, merci.

Il s'est servi un Coca et a cru devoir s'en excuser :

— Il y a deux choses que j'ai ratées dans ma vie : l'alcool et les bals du samedi soir. J'étais du genre studieux et plutôt timide. Quand j'ai voulu commencer à boire et à danser, c'était trop tard. Santé, colonel Perrin !

— Santé ! ai-je fait à mon tour, en me demandant à quoi nous pouvions bien boire.

À rien, évidemment. Nous avons sur les bras un génocide d'une sauvagerie sans précédent et une humiliante déroute militaire. Et, de toute façon, je n'étais pas sûr d'avoir envie de trinquer à quoi que ce soit avec le docteur Karekezi. Il m'inspirait cette sorte de répugnance et de fascination que l'on éprouve en présence de ces meurtriers sadiques dont parlent les journaux.

Mais, d'un autre côté, j'avais du respect pour son courage proche de la témérité. Au milieu de la débâcle, il était l'une des rares personnalités à n'avoir perdu ni sa dignité ni son sang-froid. Je sais de quoi je parle. Depuis quelques jours, mon travail consiste surtout à évacuer sur Bukavu des ministres, des préfets et des officiers supérieurs. Ces messieurs n'ont qu'une idée en tête : ne pas être sur place à l'arrivée du FPR. Ils ont fait main basse sur les réserves de la Banque centrale et emporté ou détruit les documents et les biens de l'administration. Voyant leurs chefs prendre la fuite, des centaines de milliers de citoyens quittent eux aussi le pays en direction du Zaïre, de la Tanzanie ou d'autres pays voisins. C'est un spectacle hallucinant que toute cette misère lâchée sur les routes. Pour une fois, je suis bien d'accord avec nos journalistes : c'est le plus gigantesque exode des temps modernes.

Le docteur, lui, est un peu le capitaine héroïque qui refuse de désertir son poste pendant le naufrage. Il ne semble avoir aucune conscience du danger. J'ai juste senti chez lui, chaque fois que nous nous sommes parlé au téléphone, du dépit et surtout de la colère contre l'armée gouvernementale. À aucun moment, il ne m'a paru affolé ou simplement inquiet. Il sait qu'il n'a plus rien à faire à Murambi et que d'une minute à l'autre des soldats ennemis peuvent défoncer sa porte et s'emparer de lui. Pourtant, au lieu de penser à se mettre à l'abri, il s'est évertué à reprendre la situation en main. D'ailleurs, c'est simple : s'il n'avait pas été là, nous n'aurions trouvé

personne à qui parler.

— Vous partirez aussi docteur, n'est-ce pas ? ai-je demandé.

— Je ne joue pas les braves, vous savez, colonel Perrin. Je vais m'en aller et le plus tôt sera le mieux.

— Butare va tomber dans quelques heures. Probablement demain après-midi. Vous avez peu de temps pour vous préparer.

— À qui le dites-vous ? Il n'y a plus rien à espérer, je le sais bien.

Il est resté silencieux quelques secondes, le regard perdu dans le vide, l'air absent. Puis, tournant le verre de Coca entre ses mains, il a levé les yeux vers moi :

— Ces jours-ci, je pense souvent à cet homme qui a eu un comportement si étonnant à Musebeya : en avril, dès que nos opérations ont commencé, il a mis ses habits de fête et s'est assis dans son salon, toutes portes grandes ouvertes. Et là, il a paisiblement attendu sa fin. Les miliciens sont arrivés et cet homme est mort sans un cri. Je dois dire que nos Interahamwe de Musebeya ont été très impressionnés, ils n'arrêtaient pas de raconter cette histoire...

— Et qu'en pensaient-ils ?

Le docteur a fait une moue où j'ai senti un mélange d'affection et de mépris pour les Interahamwe :

— Ce sont des gens simples, colonel, le sens d'un tel geste ne peut que leur échapper. Pour eux, le bonhomme était juste le Tutsi idéal : assez compréhensif pour se laisser éliminer sans trop de façons.

Après une pause, il a ajouté sur un ton amusé :

— Savez-vous qu'à Ruhengeri ils couraient après leurs victimes, qu'ils connaissaient bien d'ailleurs, en les suppliant de s'arrêter pour qu'ils puissent les tuer plus facilement ?

— Et vous-même, docteur, comment jugez-vous l'attitude de cet homme ?

Il a ri doucement. Une sorte de gloussement ironique.

— Si ce n'est pas un interrogatoire, ça commence à y ressembler, hein !

Mais, voyant qu'il m'avait mis dans l'embarras, il s'est empressé de rectifier :

— Je plaisante, colonel. Je crois que j'ai malgré tout du respect pour ce type. J'aimerais pouvoir faire comme lui, mais moi je n'ai pas envie de mourir.

— Ah ?

J'étais presque soulagé de me retrouver enfin en terrain familier. Un homme qui a peur de la mort, je sais au moins ce que cela veut dire.

— Oui, a insisté le docteur, je veux continuer à me battre.

J'ai allumé une cigarette. Son chien est venu se coucher à ses pieds.

— C'est quoi, comme race ?

— Un appenzeller.

— Je connais plutôt le fromage.
— Il vient du même endroit, le canton d'Appenzell, en Suisse alémanique. D'où son nom.

— Vous l'avez fait venir de là-bas ?

Après avoir fait oui de la tête, un peu agacé, il a dit :

— On peut aussi parler politique, il me semble. Vous connaissez ma position. Il n'est pas question de laisser le pays à ces gens.

La seule chose qui intéressait le docteur Karekezi, c'était de savoir jusqu'où nous étions prêts à aller. Que pouvais-je lui répondre ? J'étais à peine mieux informé que lui. À Paris, la confusion était à son comble. Certains excités nous voyaient déjà en train de faire le coup de poing avec les maquisards du FPR dans les rues de Kigali, pour régler en quelque sorte l'affaire d'homme à homme. D'autres disaient : on a assez fait les cons, ça suffit. Selon le camp qui allait l'emporter à Paris, je pouvais ordonner à mes paras de sauter sur Kigali ou de se faire filmer avec des Tutsi arrachés aux griffes d'affreux Interahamwe. On verra. Je suis venu avec ma batterie lourde de mortiers de 120 mm Marine et des chasseurs-bombardiers Jaguar, mais aussi avec des tas de cartons de lait en poudre... Je crois pourtant que l'incident de Butare va beaucoup peser dans la décision de nos hommes politiques. Hier, un de nos convois a été immobilisé par la guérilla sur la route de Butare : vingt-cinq de nos véhicules militaires inspectés l'un après l'autre par les éléments du FPR. Nous avons été obligés de les laisser faire. Au moindre geste, on y passait tous. Une sorte d'humiliation. Mais ça, il n'est surtout pas question d'en parler au docteur Karekezi. J'ai déclaré, pour gagner du temps :

— Si vous êtes décidé à aller au nord-ouest, je suis à votre disposition. Il nous faut partir dès demain matin.

— Je ne parle pas de cela. Je suis sûr que vous m'avez bien compris, colonel Perrin.

— Tout à fait. Seulement ce n'est pas moi qui prends les décisions. Je ne sais pas encore ce que nous allons faire.

— Aucune idée ?

— Aucune.

— Parfait. Vous nous lâchez parce que nous y sommes allés un peu fort ? Eh bien, nous poursuivrons le combat. Sans vous.

Je me suis contenté de hocher la tête. À ce point de la discussion, le silence était mon meilleur allié. Toutefois, la résolution du docteur ne faisait pas l'ombre d'un doute. Il n'était pas du genre à parler en l'air. La seule chose qui lui importait, c'était de renverser la situation par tous les moyens.

J'ai du coup un peu mieux compris pourquoi le docteur Joseph Karekezi avait de si fervents supporters dans les milieux français chargés, comme on dit, du « dossier rwandais ». Avant les événements,

son nom était souvent revenu dans les conversations. Il avait un profil de rêve. Médecin hutu riche et influent, marié à une Tutsi, il s'était illustré pendant de longues années dans le combat contre l'impunité au Rwanda. Il avait plusieurs fois dénoncé en public les massacres de Tutsi. On l'avait jeté en prison et torturé, et sa famille avait toujours vécu dans l'insécurité. Un de ses fils vivait en exil à Djibouti depuis des années. Habyarimana le craignait un peu, car il le savait soutenu chez nous par certains cercles puissants. Puis le docteur avait brusquement cessé de s'intéresser à la vie publique. Ce repli donnait de lui l'image d'un homme de bonne volonté, ombrageux certes mais trop intègre pour prendre goût aux jeux politiques. Bref, il pouvait apparaître comme un recours pour le pays et une alternative à un président rwandais quelque peu dépassé depuis le début des négociations d'Arusha.

Les partisans parisiens du docteur Joseph Karekezi n'ignoraient rien de ses activités occultes. Ils savaient quels douteux trafics couvrait son usine de thé. Mais il n'en était que plus intéressant à leurs yeux : l'homme pourrait longtemps avancer masqué. Une seule chose n'était pas prévue : le fracassant retour en politique du docteur Karekezi, la liquidation planifiée de quarante-cinq mille personnes à Murambi – parmi lesquelles sa femme et ses deux enfants. C'était plutôt gênant. Mais il en fallait peut-être plus pour le mettre définitivement hors du jeu. Les stratèges parisiens continuaient à se gratter la tête : alors, docteur Karekezi ou pas ? Certains disaient : d'accord, c'est une ordure. Et après ? En Afrique, les querelles politiques ne se règlent-elles pas partout avec une extrême cruauté ? D'ailleurs, ajoutaient les mêmes, les rescapés de ce prétendu génocide seraient les premiers à oublier l'épisode.

Malgré tout, quelques hommes d'expérience continuaient à avouer leur perplexité : ce docteur Karekezi est-il sûr ? Il a un drôle de caractère, il est imprévisible et un jour ou l'autre il échappera à tout contrôle. On leur rétorquait : « Bah ! Nous le tenons depuis cette histoire de Murambi. » Et les hommes d'expérience laissaient tomber avec un sourire plein de sous-entendus : « Le massacre de Murambi ? Mon petit, c'est peut-être lui qui nous tient, après cette sale histoire... »

Alors, docteur Karekezi ou pas ? En haut lieu, la position était : « Pas de victoire totale du FPR. » Autrement dit : obligeons les vainqueurs à accepter un partage du pouvoir avec les vaincus. C'était d'autant plus difficile qu'on ne savait plus sur qui compter. Quelles cartes avions-nous encore en main ? Le docteur Karekezi, malgré tout ? Un autre ? Mais qui ?

En attendant d'y voir plus clair, on m'a chargé de faire traverser la frontière à Joseph Karekezi et surtout de garder le contact avec lui.

C'est une mission comme une autre et je m'en acquitte sans état d'âme. Je dois d'ailleurs dire que je me sens toujours plus à l'aise loin de Paris. Je suis un peu dérouté par ces messieurs qui n'ont qu'une idée en tête : « C'est notre Afrique, on ne va pas la lâcher. » Ils sont tous un peu fous, là-bas. Ils fabriquent dans leurs bureaux des chefs d'État africains. Et ceux-ci appellent tard le soir pour gémir, quémander, râler : ce morpion d'opposant qui me traîne dans la boue et moi je ne peux rien faire vous trouvez cela normal avec vos foutaises de droits de l'homme oui mais est-ce que chez vous ils disent à la radio que le président a donné le sida à sa femme oh là là il a vraiment dit ça, je vais lui parler il y a des limites il est allé trop loin quand même et puis vous les Français c'est des promesses et des promesses et on ne voit jamais rien mon gouvernement attend toujours ces crédits pour la seconde université ah la seconde université oui c'est vrai le dossier est dans le circuit disons encore quelques mois mais non monsieur je ne peux pas dire si ce sera avant ou après votre réélection ça franchement je ne peux pas dire oui bonne nuit à vous aussi merci au revoir monsieur le président. Et patati et patata et quand il y a quelqu'un dans le bureau on dit excusez-moi j'étais avec le président machin c'est mon lot quotidien mon chemin de croix ah doux Jésus qui me sauvera des Sauveurs de la Patrie...

J'ai pu observer que les plus fragiles finissent par devenir racistes. Ne connaissant de l'Afrique que leurs lointaines et dociles créatures, justement choisies pour leur médiocrité, ils en arrivent à être convaincus, même s'ils ne peuvent jamais le dire tout haut, que l'Afrique, c'est de la pure merde. C'est d'ailleurs pourquoi ils ont cru qu'en surnommant « Khmers noirs » les combattants du FPR, ils retourneraient la planète entière contre eux. Une ineptie de plus. Rien ne nous a réussi dans cette affaire du Rwanda. Ils n'en mènent pas large, dans les ministères parisiens, en ce moment. Il y a tous ces journalistes et défenseurs des droits de l'homme qui n'étaient pas tout à fait prévus au programme. Résultat des courses : une opération Turquoise qui fait rigoler tout le monde. Jouer les bonnes âmes après avoir laissé nos protégés commettre toutes ces stupides atrocités ! Personne n'est dupe. La preuve : seul Dakar a – comme d'habitude – marché dans la combine. Aucun autre pays n'a voulu envoyer de troupes.

— Écoutez, docteur, ai-je dit, je respecte votre refus de la défaite... Pourtant, pendant ces trois derniers mois, votre armée a renoncé à se battre. Pour le militaire que je suis, c'est difficile à comprendre.

— Je sais, fit le docteur Karekezi en tirant sur le collier de son chien, je sais, oui... Ils ont été nuls.

Il n'avait aucune envie d'aborder cette question. J'ai insisté :

— Était-ce vraiment plus important de tuer tous ces gens désarmés

que de se battre contre le FPR ?

J'ai vu une étincelle s'allumer dans ses yeux et il a lâché avec une lenteur étudiée, le pouce droit tourné vers le bas :

— La vérité, colonel, c'est qu'il faut en avoir ou pas. Et vous, vous n'en avez pas eu.

— Pardon ?

— Vous avez manqué de couilles.

Les sourcils froncés, je me suis redressé. À cet instant précis, j'ai eu l'impression d'avoir enfin affaire au vrai docteur Karekezi, pas à celui qui m'avait parlé jusque-là d'un air désabusé et courtois.

— Retirez ce que vous venez de dire, docteur.

Ma voix était à la fois calme et tendue, un peu menaçante. Son propos était insultant et je n'entendais pas le laisser passer.

Content d'avoir obtenu l'effet désiré, le docteur Karekezi a dit négligemment :

— Bien sûr, je ne parle pas de vous, colonel Perrin...

— Je veux des excuses, s'il vous plaît.

Il a compris que je ne plaisantais pas. Le climat a commencé à se gâter. Il a lâché sur un ton très froid :

— Eh bien, toutes mes excuses. Je croyais pouvoir me permettre avec un baroudeur tel que vous. Disons alors que nos amis n'ont pas osé aller jusqu'au bout de leur logique.

— Et vous, croyez-vous les y avoir aidés ?

— Je connais la chanson. La bande d'assassins de Kigali. Vous avez brusquement découvert que nous n'étions plus fréquentables, c'est cela ?... Vous ne saviez pas... Le beau prétexte... Tout a eu lieu en plein jour. Une radio avertissait les tueurs : « Oh là là, qu'est-ce que c'est que ce mauvais travail ? On signale vers Nyarubuye une bande de Tutsi sur le point de passer en Tanzanie. Dépêchez-vous, les gars, et que ça saute ! » Vous teniez ce pays, colonel. Vous connaissiez chaque rouage de la machine à tuer et vous avez regardé ailleurs parce que cela vous arrangeait.

En dépit de la dureté de ses propos, le docteur Karekezi s'était exprimé avec calme, sans cesser de tirer doucement sur le collier de l'animal.

Par pur réflexe professionnel, j'ai pensé : « Cet homme est réellement dangereux. » C'était une vraie tête brûlée, pas du tout du genre à se laisser faire sans réagir. Peut-être valait-il mieux ne pas l'avoir contre soi ? J'avais d'ailleurs bien du mal à le contrer. J'étais pratiquement du même avis que lui.

Je me suis souvenu de Jean-Marc Gaujean. Un jeune du ministère, assez idéaliste et tourmenté, toujours prêt à se confier à moi. Nous prenions un café à *La Mandoline*, dans le onzième. Il avait l'air préoccupé. « Encore cette affaire, mon petit ? » ai-je dit en lui

touchant le bras. « Oui, ça sent drôlement mauvais. Ils vont continuer à en parler, Rwanda par-ci, génocide par-là, chaque jour ils vont nous sortir un cadavre du placard. » Il a ajouté : « Ce n'est pas notre faute. – Non, ai-je répondu, c'est la faute des Rwandais eux-mêmes. C'est leur histoire et ils doivent se débrouiller avec cette gigantesque tache de sang. Dire le contraire, c'est penser que ce sont des enfants irresponsables. Mais nous, Jean-Marc, nous n'avons rien fait pour empêcher ces massacres. Nous étions les seuls au monde à le pouvoir. » J'ai glissé un doigt le long de mon bras gauche et j'ai déclaré : « Mon petit Jean-Marc, nous avons du sang jusque-là dans cette affaire. » C'était l'évidence même, il le savait. Il a dit, en secouant la tête : « Et nous voilà obligés d'aider les tueurs à échapper à la justice de leur pays... – C'est une logique terrible mais on ne peut pas faire autrement. S'il y a des procès, ils vont essayer de sauver leur peau en nous mettant tout sur le dos. Pour être coincés, on est coincés. » Il m'a alors posé la question qui lui tenait à cœur : « Certaines comparaisons sont quand même exagérées, tu ne trouves pas ? » Nous savions tous les deux à quoi il faisait allusion. J'ai rarement vu un être d'une telle pureté : il ne pensait ni à un continent ni à une race, mais aux millions de vies humaines brisées. Ça, c'était plutôt sympa. Des tas de gens autour de moi clament bruyamment leur amour de l'Afrique, ce qui me paraît toujours un peu suspect : on veut faire admirer ses mérites parce qu'on pense qu'il en faut beaucoup pour respecter un continent si méprisable. Au fond, Jean-Marc voulait que je le rassure. Je n'ai pas pu m'y résoudre. « Un génocide est un génocide, ai-je répondu, eh bien, pour celui-ci ce sera pareil, plus le temps va passer, moins on va oublier. » Nous avions un bout de métro à faire ensemble sur la ligne Balard-Créteil toute proche. Jean-Marc m'a dit, juste avant de descendre à Richelieu-Drouot : « C'est bizarre. Si tu y vas, tu vas travailler avec ce docteur qui a organisé le massacre dans une école ? – Oui, ai-je répondu, et entre nous, Jean-Marc, j'ai envie de voir à quoi il ressemble. – À demain, Étienne », a-t-il fait. Nous avions une réunion au ministère le lendemain à propos de cette opération Turquoise. Jean-Marc a été avalé en même temps que la foule parisienne par un escalator et je l'ai imaginé en visite au Rwanda. Un face-à-face entre Jean-Marc Gaujean et le docteur Karekezi... Il ne s'en serait sûrement pas relevé. Une bonne leçon d'histoire pour ce jeune fonctionnaire encore soucieux de vertu.

Pendant que j'agitais ces souvenirs, le docteur s'était contenté de me regarder en guettant ma réaction.

— Vous venez de dire, docteur, que ces tueries nous arrangeaient. Je ne vois pas en quoi.

Il a tordu la bouche d'un air condescendant. Il s'attendait visiblement à la question.

— Là-bas, à Paris et dans votre armée, trop de gens ont fini par éprouver autant de haine que nous pour le FPR. Des types venus d'ailleurs. Vous ne les contrôlez pas. Ils parlent anglais et ils vous méprisent. Le comble, n'est-ce pas ? Des nègres qui ne font pas de courbettes devant vous. La haine, vous vous en arrangez bien, mais cette indifférence, non. Ça vaut bien qu'on tue quelques centaines de milliers de Tutsi.

— Pas un Français n'a versé de sang rwandais, ai-je fait, catégorique.

Il a eu un bref ricanement qui m'a complètement pris au dépourvu :

— Et moi, colonel Perrin ? Regardez mes mains. Croyez-vous que j'aie déjà tenu une machette ? Je suis un pauvre petit chirurgien. Je sauve des vies ! Je n'ai jamais versé une goutte de sang, moi non plus.

— Nous avons peut-être commis des erreurs d'appréciation mais nous n'avons ni tué ni fait tuer quiconque.

Je ne suis pas sûr qu'il m'ait entendu. Il a dit soudain, avec son calme fascinant :

— En plus, ils se battent drôlement bien, ces gars du FPR.

— C'est vous qui dites cela, docteur ?

— Je suis lucide, cher ami, c'est tout. À propos, savez-vous qu'ils ont décidé de ne prendre la dernière ville, Ruhengeri, que le 14 juillet ? Quel manque de tact, hein ? Un 14 juillet ! Ça mériterait une réaction de votre part, non ?

Quel type infernal ! J'ai refusé de le suivre sur le terrain où il voulait me mener.

— À mon avis, docteur, vous devriez surtout vous poser la question suivante : et si c'était à refaire ?

— Je ne regrette rien, a-t-il déclaré aussitôt. Les journalistes et toute cette racaille vont hurler comme des petites filles qui ont peur du noir. Je vais vous dire quelque chose que vous n'allez peut-être pas aimer : pour moi, l'idée que la vie humaine a une quelconque valeur est pure convention.

— Même la vôtre, docteur ?

— Ce n'est pas votre affaire.

Le ton était subitement passé à l'aigre. « Quel type abject ! » ai-je pensé.

— Eh bien, la vérité, docteur Karekezi, c'est que vous vous êtes fait construire un château dans l'est du Zaïre pour le cas où la situation tournerait mal ici et vous insultez ceux que vous avez envoyés à la mort. C'est trop facile.

J'étais hors de moi. La colère me faisait même trembler. Il n'a pas réagi. J'ai enfoncé le clou :

— N'est-il pas vrai que vous possédez un palais sur les bords du lac Kivu ?

— Exact, a-t-il fait sèchement avant d'ajouter : je les ai envoyés à la mort mais à Murambi vos hommes ont construit des terrains de volley et installé des barbecues au-dessus de leurs charniers. C'est ça, votre putain d'humanisme ?

Les bonnes manières, c'était fini. J'ai montré la piscine, le court de tennis et les plantes rares, et j'ai dit :

— Vous philosophez, docteur, mais vous avez tué votre femme et vos deux enfants pour ne pas perdre toutes ces belles choses. Vous n'êtes pas un être d'exception, docteur, mais un minable politicien milliardaire d'Afrique. Vous avez liquidé des milliers d'innocents par pure cupidité.

Il s'est mis à tapoter sur le bras de son fauteuil. Il espérait passer à mes yeux pour l'Ange de la Mort, terrible mais juste. Raté. Et merde à cet enfant de pute !

— Merci de votre accueil, ai-je dit en repoussant mon verre. Je viendrai vous prendre moi-même demain.

— Merci beaucoup, colonel Perrin. On verra ça.

Nous étions debout. J'allais quitter cet homme sans rien savoir de lui en définitive. J'avais envie de lui faire mal et, tout en sachant que j'avais affaire à un monstre de la pire espèce, je le trouvais vaguement émouvant. Je me suis baissé pour caresser le chien.

— Il s'appelle Taasu, a-t-il dit d'une voix neutre.

— Taasu ? Drôle de nom.

— Ce n'est pas moi qui le lui ai donné, a précisé le docteur, le visage soudain fermé.

« Ses enfants ont sûrement trouvé ce nom bizarre dans un dessin animé... Tout cela me dépasse », ai-je pensé.

— Je vois que Taasu n'est pas devenu agressif, comme... comme les autres...

— Vous voulez parler de ces chiens qui à force de se gaver de chair humaine pendant la guerre s'attaquent à présent aux passants ?

— C'est ce qu'on m'a raconté.

— Non, a-t-il déclaré suavement, avec une légère grimace de dégoût, ce n'est pas le cas de cet animal. Seuls les chiens des quartiers populaires se nourrissaient des cadavres des Tutsi. Vous pensez bien, colonel Perrin, que mon Taasu ne mange pas de ce pain-là !

Tout le charme un peu ambigu de la conversation s'est aussitôt évanoui. J'ai dit durement en le regardant droit dans les yeux :

— Vous jouez les cyniques parce que vous avez tout perdu. Les criminels de guerre finissent toujours par être vaincus.

— Colonel Perrin, nous sommes dans le même sac. Ce qui est arrivé au Rwanda est, que cela vous plaise ou non, un moment de l'histoire de France au ^{xx}e siècle. Figurez-vous que je ne suis pas un amateur : je suis au courant de ce qui est arrivé à votre convoi de Butare, hier à

l'aube. Vous aviez demandé au général canadien Dallaire d'avertir le commandement du FPR : interdiction absolue d'entrer dans Butare, vous ne le permettriez pas. Vous faisiez votre petit numéro de grande puissance. Les types du FPR ont répondu : Ah oui ? On va voir ça. Et on a vu. Cela ne vous était jamais arrivé. C'est le début de la fin, mon cher ami. Vous quitterez l'Afrique par la petite porte.

Je ne pouvais pas rater une aussi belle occasion de lui rappeler sa misérable situation. J'ai demandé sur un ton méprisant, le sourire aux lèvres :

— Et vous, docteur, quitterez-vous ou non votre pays demain à l'aube ? Il me faut une réponse.

— À demain, colonel Perrin. Si j'ai bien compris, vous êtes... comment dire... obligé d'évacuer le criminel de guerre sur Bukavu ? Les ordres de mes bons amis de Paris, c'est cela ?

— Attendez-moi dans la cour, s'il vous plaît. C'est tout. Vos élucubrations ne m'intéressent pas.

Le docteur a souri :

— Venez toujours. Mais il se pourrait que je refuse de partir, juste pour vous emmerder. Au revoir.

Je n'ai pas eu le temps de lui répondre. Il a refermé doucement le portail. Mais je savais que je le trouverais prêt. C'est un lâche. Seul un lâche peut se comporter comme il l'a fait à l'École technique de Murambi.

Kigali est définitivement entre nos mains. Les massacres y ont cessé. Samedi et dimanche, nous avons pris le contrôle de l'aéroport et du camp de Kanombé avant d'investir le palais présidentiel. J'ai appris ce matin que les villes de Gitarama et Kabgayi sont également tombées. Au rythme où vont les choses, tout sera terminé d'ici la troisième semaine de juillet ou peut-être même avant.

Ces derniers jours, on a beaucoup parlé d'une intervention militaire française. Comment un grand pays peut-il abandonner des amis en difficulté ? Paris aimerait bien faire quelque chose. Juste pour nous imposer un compromis avec ses alliés de toujours. Mais ceux-ci ont, pour ainsi dire, poussé le bouchon trop loin. Ils ne se sont pas rendu compte que leur spectaculaire barbarie était, en définitive, une faute politique. Et nous, nous sommes prêts à tous les sacrifices pour défendre une victoire si chèrement acquise.

La situation est si mauvaise à tous points de vue pour leurs hommes que les Français ont jugé plus prudent de voir venir. Deux mille cinq cents de leurs soldats, lourdement équipés, sont en train de prendre position à Goma et Bukavu au Zaïre. Ils appellent cette affaire opération Turquoise. Il s'agit, paraît-il, de se porter au secours des Tutsi menacés de génocide. On verra comment ils vont s'y prendre pour sauver des gens morts depuis si longtemps. C'est une farce bien sinistre.

Les vaincus ont tout de même eu le temps de reprendre espoir. Dans les rares endroits du pays où ils peuvent encore se mouvoir en toute liberté, les Interahamwe sillonnent les rues aux cris de « Vive la France ! ». Lorsque passent les troupes étrangères, ils les applaudissent à tout rompre.

La radio-télévision libre des Mille Collines dit : « Mes sœurs hutu, faites-vous belles, les soldats français sont là, vous avez votre chance, car toutes les jeunes filles tutsi sont mortes ! »

IV

MURAMBI

Au bout du sentier, une clôture en bois traversait les hautes herbes légèrement courbées par le vent. L'air était sec et le ciel pur. Cornelius devina sur sa droite, à quelques mètres de lui, un minuscule bâtiment au toit de zinc et aux murs fissurés et crasseux.

Sa maison natale.

Malgré ses efforts, il ne réussit pas à en retrouver la porte d'entrée. Il resta immobile quelques minutes, tournant la tête de tous côtés, comme pour surprendre, au cœur du silence, un écho du passé. Il guettait des rires clairs d'enfants qui lui diraient d'une voix familière : « Ah c'est toi, Cornelius Uvimana, te voilà revenu. Nous t'avons attendu si longtemps. » Ou même, s'élevant soudain de toutes parts, les cris de terreur de ces nuits où des inconnus venaient piller, incendier et tuer. Après tout, c'était cela la chair et le sang de son exil. Il savait pourquoi la maison était vide. Et pourtant il lui était pénible d'admettre qu'elle fût morte à sa mémoire aussi. Les morts avaient-ils emporté avec eux son enfance, ne lui laissant en partage que leurs noms ? Aucun visage n'émergeait avec netteté de ses souvenirs.

Adolescent à Bujumbura, il voyait des réfugiés arriver chaque jour avec de mauvaises nouvelles. Stan, Jessica et lui formaient déjà une petite bande. Ils entendaient les adultes parler de massacres au Rwanda. Ils disaient : « Éléonore Mwenza, la femme de Siméon, a été violée par des gamins. » Tante Éléonore, celle qui allait toujours à l'église avec une robe bleue ? Oui, ils se souvenaient du nom, mais ils ne voyaient pas qui c'était. Siméon se trouvait aux champs. « Ils l'ont regardée éteindre toute seule l'incendie, puis ils ont fait leurs saletés sur elle avant de la tuer. » Un autre jour, ils apprenaient qu'il ne restait plus personne de la famille de Siméon dans le Bugesera.

À Djibouti aussi, il recevait des lettres lui annonçant la mort de ses proches. Son cousin Gaétan, le fils de tante Rosalie, est-ce qu'il s'en souvenait ? Non, il ne s'en souvenait pas. C'était le temps où le temps, ivre de haine, titubait à reculons. La mort précédait la vie. Et, plus tard, Murambi. Sa mère Nathalie. Il ne la connaissait presque pas, elle non plus. Dans son esprit flottait l'image d'une femme de petite taille, un peu ronde, très effacée et de santé délicate. Julienne et François. Le frère et la sœur nés après son départ.

Après une courte hésitation, il se glissa dans un entrebâillement de la clôture pour accéder à la maison. Le mur de celle-ci était si proche qu'il faillit le heurter du front. Au milieu de la cour, il longea une rigole sans doute asséchée depuis longtemps. Seul lui parvenait le bruit de ses pas sur les feuilles mortes.

Des touffes d'herbe jaillissaient d'un pan de mur craquelé. Des plantes grimpantes enlaçaient dans le plus grand désordre le tronc des arbres. Tout poussait dans une sorte de déchaînement sauvage.

Cornelius se dirigea vers le lieu où se trouvait autrefois l'enclos. Là avaient été brûlés vifs les taureaux de Siméon.

Cela, il ne pouvait pas l'oublier.

Il avait souvent vécu son retour en pensée. Il arrivait le soir dans une maison endormie et se tenait au milieu de la cour, un baluchon posé à ses pieds. Rien de plus. La simplicité de ce premier contact le fascinait.

— Qui cherches-tu, étranger ?

La voix venait de derrière lui. Il se retourna.

L'homme, vêtu d'un vieux complet en toile kaki, un foulard rouge négligemment jeté autour du cou, était adossé au montant d'une porte, les deux mains appuyées sur sa canne. Il avait dû observer Cornelius en silence pendant les quelques minutes où celui-ci avait tourné en rond dans la cour.

« Siméon Habineza... », murmura Cornelius sans bouger.

Le nom s'était formé tout seul sur ses lèvres.

— Tu ne me reconnais donc pas, Siméon ?

Il était presque choqué. L'homme sourit d'un air malicieux :

— Ne pas te reconnaître, toi, Cornelius Uvimana ? Allez, viens par ici.

Ils s'étreignirent sans un mot. Le regard de Siméon, doux et un peu triste, ajoutait à la sérénité de son visage. Les épreuves l'avaient affaibli, il était maigre et ridé, mais on sentait chez lui une grande force spirituelle.

— Tu n'es donc pas descendu du car à la gare routière ?

— Non. Pourquoi ?

— Le jeune Gérard Nayinzira est allé t'y chercher.

Le nom rappelait vaguement quelque chose à Cornelius.

— Qui est-ce ? Je le connais... ?

— Il va souvent à Kigali. Ses amis lui ont donné un autre nom...

— Le Matelot ?

— Oui. Il rêvait d'être marin quand il était petit.

— Ah... Mais nous n'avons pas la mer, ici !

— Et alors ? N'est-ce pas justement un vrai rêve, cela ? Il lisait des tas de livres et à présent il en sait beaucoup sur les océans et sur la vie à bord des bateaux. Gérard est de Bisesero, mais il vit maintenant à Murambi. Tu le rencontreras. Allons à l'intérieur, je vais te montrer ta chambre.

La pièce était très modeste : une armoire brune à deux battants, un grand matelas en mousse posé à même le parquet dont la couleur hésitait entre le bleu et le vert. Siméon avait aussi fait installer dans le coin droit une table de travail et une chaise.

Cornelius sentit instinctivement que la chambre était restée fermée pendant très longtemps, peut-être pendant des années. Il fut touché de

voir que Siméon l'avait spécialement remise en état pour lui. Si loin que pouvaient remonter ses souvenirs, il avait toujours vu son oncle aider les autres.

Siméon vérifia que tout était en ordre, lui donna quelques explications et alla s'asseoir sur sa natte au milieu de la cour. En dépit de sa gentillesse, ses gestes étaient empreints d'une retenue qui forçait le respect. Il imposait malgré lui une certaine distance. En sa présence, Cornelius avait l'impression étrange d'être de nouveau le gamin de douze ans parti de Murambi pour Bujumbura, puis Djibouti.

Mais peut-être ne sort-on pas de l'exil sans redevenir un enfant. C'était si dur de revenir chez soi après vingt-cinq années d'absence sans pouvoir demander des nouvelles de personne.

La maison était à nouveau plongée dans la torpeur et la tristesse. De penser à Siméon en train de l'attendre seul dans la cour lui serra le cœur. Il fit un petit paquet des cadeaux qu'il lui avait apportés et les déposa près de l'oreiller. Il les lui remettrait plus tard.

Il rejoignit Siméon au milieu de la cour.

— J'ai du thé de Djibouti, dit-il en s'asseyant face à lui.

— J'ai justement demandé à Thérèse de nous en faire.

— Le mien est bon, lui aussi. Tu verras.

— Ce thé-là, je le préparerai moi-même, fit Siméon.

Cornelius se revit au marché de Djibouti, faisant des emplettes avec Zakya. Elle lui avait dit : « Tu m'as si souvent parlé de Siméon Habineza que j'ai l'impression de l'avoir déjà vu. Je vais choisir moi-même tous ses cadeaux. »

Il promena les yeux autour de lui et dit en désignant une rangée de briques sur sa droite :

— C'est là-bas que se trouvait l'enclos.

— Je t'ai vu t'y diriger tout à l'heure. Jessica et Stanley m'en ont aussi parlé une fois.

— Et que leur as-tu répondu ?

— Que c'est bien de se rappeler certaines choses. Cela aide parfois à trouver son chemin dans la vie.

— C'est-à-dire ?

Cornelius vit à l'expression du visage de Siméon qu'il ne voulait pas s'étendre sur le sujet. Le vieil homme répondit cependant :

— On sait ainsi quelles épreuves il a fallu surmonter pour mériter de vivre. On sait d'où on vient.

— Les souvenirs me reviennent peu à peu, fit Cornelius.

— La maison est restée la même. Il faut cela dans une famille.

Une femme – la cinquantaine environ – vint leur servir du thé.

— Thérèse, voici Cornelius Uvimana, mon neveu. Tu le connais de nom. Il est rentré au pays.

Ils se saluèrent.

— C'est une de nos parentes ? demanda Cornelius après le départ de Thérèse.

— Non, une voisine. Elle s'occupe bien de moi.

Leurs regards se croisèrent et Siméon ajouta :

— Cornelius, c'est dur, je le sais, de revenir chez soi après tant d'années et de penser aux siens sans même oser les nommer.

Il se tut. Cornelius répéta, comme en écho, pour lui-même :

— Oui, ce n'est pas facile, j'y pensais tout à l'heure.

— J'aimerais pourtant que nous parlions du jour où je t'ai emmené sur les rives du lac Mohazi. T'en souviens-tu ?

Cornelius le regarda avec émotion :

— Je me souviens de cet enfant qui jouait de la flûte. Je ne l'ai jamais oublié.

— Je vois que tu as une très bonne mémoire.

Siméon écouta ensuite Cornelius lui raconter comment vingt-neuf ans plus tôt, lui, Siméon, l'avait conduit sur la colline de Gasabo et lui avait dit en montrant les rives du lac Mohazi d'un large geste de la main : « C'est ici que le Rwanda est né. »

Ce matin-là, comme le lui rappela son neveu, les yeux de Siméon étaient soudain devenus plus intenses.

Cornelius revoyait tout. Sous leurs pieds, le sol boueux et gorgé par endroits d'une eau lourde et noirâtre. Le berger en guenilles conduisant deux ou trois bêtes à l'abreuvoir. Le taureau aux cornes longues et pointues qui formaient un cercle au-dessus de sa tête. Vers l'est, derrière la colline de Gasabo, une tache blanche sur le ciel. Et, surtout, l'enfant à la flûte. À l'instant où Cornelius écrasait entre ses doigts une feuille de goyavier pour en humer le parfum, le son clair et pur d'une flûte s'était élevé vers le ciel. Un enfant d'une dizaine d'années, sans doute le fils du berger, était passé devant eux sans paraître les voir. La scène, demeurée vivace dans son esprit, avait nourri ses années d'exil. Selon les jours, elle lui revenait par fragments – un détail pouvait alors le plonger dans une longue rêverie – ou comme un tableau d'une harmonie quasi parfaite.

— Voilà ce qui doit rester, fit Siméon après le récit de Cornelius.

— J'ai toujours pensé cela, répondit le jeune homme.

— Et maintenant, dis-moi ce que tu as fait dans ce pays...

— À Djibouti ? J'y étais professeur d'histoire dans un collège.

— Et quelle histoire enseignais-tu aux enfants ?

Cornelius devina l'allusion de Siméon.

— On ne parlait pas beaucoup du Rwanda.

— Comment cela ? Les écoliers de Djibouti ne savent donc pas que Dieu trouve notre Rwanda si agréable qu'il ne passe jamais la nuit ailleurs ? fit Siméon sur un ton moqueur.

Cornelius se tourna vers les lumières parsemant la colline de

Murambi et répondit sur un ton un peu désabusé :

— Mes élèves ne m'auraient pas cru si je leur avais dit cela. Le mot Rwanda évoque pour tout le monde du sang et des tueries sans fin.

— Chaque pays est le plus beau du monde, observa Siméon. Je veux que tu me parles de Djibouti.

À soixante-dix-sept ans, Siméon n'était jamais allé plus loin que le Burundi. Cornelius essaya de lui faire sentir à quel point Djibouti était différent du Rwanda.

— Là-bas, on rencontre partout le vide. C'est un pays plus petit que le nôtre, pourtant on a l'impression qu'il ne finit jamais.

Avec quels mots décrire à Siméon les couleurs rouges et noires du désert ?

— La chaleur y est parfois terrible... Au fond, je n'arrive pas à expliquer Djibouti. J'essaierai une autre fois.

— Il te sera peut-être plus facile de me parler de Zakya, alors ?

Siméon parut très amusé par l'air stupéfait de Cornelius.

— Dis-moi, Siméon Habineza, comment fais-tu pour tout savoir ?

— Tes bons amis. Jessica m'a dit : « Quand Cornelius parle de cette jeune femme de Djibouti, ses yeux brillent ! » En t'écoutant, tout à l'heure, j'ai vu qu'elle avait raison.

Cornelius rit de bon cœur.

— Que tramez-vous dans mon dos ? Je ne savais même pas que Stan et Jessica sont venus te voir entretemps.

— Elle va venir ici, Zakya ?

— Oui.

— J'aime cette idée que des gens de partout se mélangent. Nous sommes peut-être restés trop longtemps entre nous, ici au Rwanda.

— Elle s'appelle Zakya Ina Youssouf.

— Je sens que si je ne t'arrête pas, elle va nous faire passer la nuit dehors. Ce sera pour demain. Il se fait tard, allons nous reposer. Si tu as besoin de quelque chose, n'hésite pas à appeler Thérèse. Elle sait ce que tu représentes pour moi.

Ils traversèrent de nouveau la cour, où régnait une atmosphère de totale désolation. Des ustensiles de cuisine étaient renversés par terre et on ne voyait aucune trace de pas sur le sable. Cornelius comprit à ses gestes hésitants que Siméon n'y voyait plus très bien. Mais la solitude et la misère n'avaient rien pu contre le vieil homme.

Quand ils arrivèrent sur le perron, Siméon prit son air le plus grave :

— Cornelius Uvimana ?

— Oui.

— Tu m'écoutes, Cornelius Uvimana ?

— Oui, Siméon.

— Je t'ai emmené il y a longtemps à Gasabo parce que je savais que tu partirais un jour. Tu es revenu et des moments difficiles t'attendent.

Il est arrivé ce que tu sais et nous souffrons beaucoup, même si cela ne se voit pas. Certains se sentent coupables de ne pas avoir été tués. Ils se demandent quelle faute ils ont commise pour être encore en vie. Cependant, toi, tâche de penser à ce qui peut encore naître et non à ce qui est déjà mort.

Cornelius songea une nouvelle fois à l'enfant rencontré sur les rives du lac Mohazi. L'image d'un monde que rien ne pouvait détruire. L'image de l'éternité.

— Bonne nuit, Siméon.

— Couvre-toi bien, il peut faire très frais le soir en ce moment.

— Je m'en suis déjà aperçu à Kigali, dit Cornelius en l'aidant à regagner sa chambre.

La jeune femme en blouse verte était assise seule sur un banc dans le couloir.

Dès qu'elle vit le visiteur franchir le portail de l'École technique, elle enfila ses gants en plastique et se glissa dans une vaste pièce.

Quand il fut près d'elle, Cornelius s'aperçut qu'elle était occupée à arranger des restes humains. Elle ramassait un tibia, le plaçait près d'autres de même longueur, reposait sur une pile d'ossements un crâne qui traînait au milieu de l'allée et saupoudrait le tout d'un produit blanc à l'odeur désagréable. Ces gestes d'une effrayante banalité et ce besoin d'ordre devaient faire partie, pensa Cornelius, de la routine de son existence. Des gens importants venaient parfois en délégation de pays lointains visiter l'École technique de Murambi. Elle faisait de son mieux pour les accueillir correctement.

Cornelius s'était préparé au pire. Pourtant, la vue des premiers squelettes derrière une fenêtre eut sur lui un effet inattendu : il songea immédiatement à rebrousser chemin. Ces morts étendus sur le sol lui semblaient très différents de ceux qu'il avait déjà vus. À Nyamata et à Ntarama, le temps avait parachevé l'œuvre des Interahamwe : les crânes, les bras et les jambes s'étaient détachés des bustes et il avait fallu ranger séparément les différents types d'ossements trouvés sur place. À Murambi, les corps, recouverts d'une fine couche de boue, étaient presque tous intacts. Sans qu'il pût dire pourquoi, les ossements de Murambi lui donnaient l'impression d'être encore en vie. Il prit peur. Au lieu d'entrer dans les salles de classe, il se mit à arpenter le couloir en jetant de tous côtés des regards indécis, comme pour chercher par où s'enfuir. La salive s'amassait sans cesse dans sa gorge et il la ravalait pour dissimuler son dégoût. Même du dehors, l'odeur des cadavres était insupportable.

Un homme barbu d'une quarantaine d'années, grand et mince, en pantalon gris et chemise blanche, apparut au fond de la cour et se dirigea vers lui :

— Puis-je vous aider, monsieur ?

Cornelius le regarda sans le voir.

— Je suis rentré de l'étranger il y a une dizaine de jours, dit-il. Mes parents ont été tués ici.

Il ajouta, après une brève hésitation :

— Je m'appelle Cornelius Uvimana. Je suis le fils du docteur Karekezi.

Il n'avait rien à cacher. Tout le monde devait savoir de quel infâme personnage il était le fils.

Mais l'homme ne parut pas l'avoir entendu. Cornelius le suivit, non sans avoir noté qu'il ne s'était pas présenté lui-même.

L'École technique de Murambi était constituée de sept ou huit bâtiments disposés sans ordre apparent sur un vaste terrain de plusieurs hectares.

L'homme donna des explications détaillées à Cornelius. La Banque mondiale avait accordé, lui dit-il, un financement pour la construction de l'école, mais les travaux avaient été interrompus par les événements. Les salles du fond devaient servir d'ateliers d'apprentissage pour les lycéens. Plus loin, derrière les arbres, était prévu un terrain de football. Il désigna les bâtiments et se tourna vers Cornelius :

— Vous voyez, d'ailleurs, ils n'ont pas eu le temps de peindre les locaux.

En effet partout les murs étaient d'un gris sinistre.

L'homme se mit ensuite à parler du massacre :

— Au cours du génocide, un homme important de Murambi a regroupé ici des milliers de Tutsi, leur promettant de les protéger. Puis, quand ils ont été assez nombreux, les Interahamwe sont arrivés et le carnage a commencé.

Cornelius déclara calmement :

— C'est mon père qui a fait cela.

— Je le sais, fit l'homme sans manifester la moindre émotion.

Cornelius eut envie de lui avouer que tout était arrivé par sa faute mais n'en fit rien. « Il va me prendre pour un fou si je lui dis une chose pareille » songea-t-il.

— Combien de personnes ont-ils tuées ici ?

— Entre quarante-cinq et cinquante mille.

À l'entrée de chaque salle, l'homme se tournait vers Cornelius et disait :

— Il y a soixante-quatre portes comme celle-ci...

Et Cornelius songeait chaque fois : « Les portes de l'Enfer. » L'homme faisait-il exprès de s'exprimer de manière aussi bizarre ?

En ce lieu convergeaient, dans la douleur et dans la honte, sa propre vie et l'histoire tragique de son pays. Rien ne lui parlait autant de lui-

même que ces ossements éparpillés sur le sol nu. Les propos de Siméon lui revinrent en mémoire. Il lui avait dit, quelques jours plus tôt : « Cornelius, ne regrette pas d'être parti, car tu as mérité plus que quiconque de vivre. » Il lui avait demandé pourquoi et Siméon avait répondu : « Parce que ta mère Nathalie t'a mis au monde en courant pour échapper à des gens qui voulaient la tuer. » Et voilà où se refermait le cercle de son destin : une jeune femme en travail se cachant de buisson en buisson dans le Bugesera et maintenant lui, Cornelius Uvimana, debout au milieu des ossements de Murambi. À présent, il pouvait ajouter : « Elle a quand même fini par être tuée. Par mon père. Et son corps est ici, perdu parmi des milliers d'autres. » Nathalie Kayumba. Julienne. François. Des bouts d'ossements dérisoires. Oui, il avait eu bien raison de sourire au cours de sa discussion avec Jessica. Dans un sens, tout cela était comique.

Mais pourquoi les salles où s'entassaient les cadavres lui faisaient-elles penser à la vie plutôt qu'à la mort ? Était-ce à cause de tous ces bras tendus vers les Interahamwe dans une ultime et absurde supplique ? Une forêt de bras encore bruisante de cris de terreur et de désespoir. Il s'arrêta près d'un corps : un homme ou une femme à qui on avait coupé le pied gauche à hauteur de la cheville. Ce qui restait de sa jambe était raide comme une vraie béquille. Il était surpris de ne penser à rien de précis. Il se contentait de regarder, silencieux, épouvanté.

— Vous voulez continuer, monsieur ?

L'homme avait dû s'apercevoir des efforts de Cornelius pour affronter l'odeur nauséabonde des corps en décomposition.

— Oui. Je veux tout voir.

— Ce sont les mêmes corps que vous verrez partout.

— Non, dit sèchement Cornelius, je ne le crois pas.

Il était si furieux contre l'inconnu qu'il faillit lui demander de le laisser seul. Cet accès soudain de rage lui révéla sa propre souffrance, bien plus profonde qu'il ne le croyait.

L'homme dit :

— Oui, vous avez raison. Excusez-moi.

Bien sûr qu'il avait raison. Chacun de ces corps avait eu une vie différente de celle de tous les autres, chacun d'eux avait rêvé et navigué entre le doute et l'espoir, entre l'amour et la haine.

Cornelius comprenait mieux à présent la décision prise par les autorités de ne pas enterrer les victimes du génocide malgré la controverse qui s'était élevée à ce sujet dans le pays. Certains disaient : il faut leur donner une sépulture décente, ce n'est pas bien d'exhiber ainsi des cadavres. Cornelius n'approuvait pas cette façon de voir. Le Rwanda était le seul endroit au monde que ces victimes pouvaient appeler leur pays. Ils avaient encore envie de son soleil. Il

était trop tôt pour les rejeter dans les ténèbres de la terre. De plus, chaque Rwandais devait avoir le courage de regarder la réalité en face. La forte odeur des cadavres prouvait que le génocide avait eu lieu seulement quatre ans plus tôt et non dans des temps très anciens. Au moment de périr sous les coups, les suppliciés avaient crié. Personne n'avait voulu les entendre. L'écho de ces cris devait se prolonger le plus longtemps possible.

Cornelius s'attardait parfois sur les visages des tout jeunes enfants. Ils semblaient apaisés, comme simplement endormis.

Ils poursuivirent leur visite. Sur un corps il vit des bouts de tresses ; sur un autre un morceau de tissu vert ; un squelette était replié sur lui-même comme un fœtus : quelqu'un qui avait dû se résigner à sa mort sans oser la regarder dans les yeux. Un crâne isolé dans un coin le frappa vivement. La victime – sans doute un colosse de son vivant – avait eu le nez tranché avant d'être décapitée. De vagues taches noires étaient encore visibles sur sa joue droite. Un trait sombre, légèrement incurvé, représentait la bouche. On aurait dit un masque mortuaire oublié au milieu des autres corps. Ou – cependant Cornelius n'osa pas laisser cette idée vaguement indécente traîner dans sa tête – quelque clown à la face lunaire. On aurait dit que le hasard avait sculpté avec soin, selon un dessein mystérieux, ce visage massif à l'expression un peu boudeuse.

Dans une autre salle, son guide lui montra les armes utilisées par les Interahamwe : des bâtons, des gourdins hérissés de clous rouillés, des haches et, bien sûr, des machettes.

Comme ils traversaient la cour en direction d'autres bâtiments, Cornelius leva brusquement la tête vers l'homme :

— Comment savez-vous qui je suis ?

— À Murambi, tout le monde sait que le fils du docteur Karekezi est arrivé en ville.

Cornelius se tut. C'était une autre histoire, cela. Pour le moment, il fallait surtout s'occuper des morts.

— Il y a eu une dizaine de rescapés, paraît-il...

— Je suis l'un d'eux, déclara l'homme.

Cornelius, choqué, se tourna brusquement vers lui.

— Vous ne m'en avez rien dit...

— Vous ne m'avez rien demandé. Mon nom est Gérard Nayinzira. C'est le vieux qui m'a chargé de vous précéder ici.

— Le vieux ?

— Siméon Habineza.

— Je vous ai pris pour le gardien. Excusez-moi.

— Vous ne voyez toujours pas qui je suis ? fit à son tour l'homme.

Cornelius comprit aussitôt. Le Matelot.

— On vous appelle le Mataf, n'est-ce pas ? Nous nous sommes vus

un soir à Kigali.

— Oui, au *Café des Grands Lacs*.

— Je suis vraiment désolé, Gérard. Il ne faut pas m'en vouloir.

— Je comprends très bien ce qui peut se passer dans votre tête en ce moment.

L'homme lui montra une immense cavité au milieu des herbes sauvages :

— Il y en a plusieurs dans cette école. Ces fosses ont servi de charniers.

— On m'a dit qu'à Murambi les victimes ont été enterrées, puis exhumées, fit Cornelius.

— C'est exact. Les corps sont intacts parce que ici le sol est argileux. Vous avez d'ailleurs remarqué que les squelettes sont tous un peu rous.

On pouvait encore voir, sur les rebords des charniers, une partie du sable dégagé au moment de l'exhumation des corps, après la victoire du FPR.

— Mais qui les avait fait enterrer ?

— Des officiers français de l'opération Turquoise.

— Ah ?

— Oui. Venez avec moi, je vais vous montrer quelque chose.

Il conduisit Cornelius derrière d'autres salles, plus grandes, et lui fit toucher la hampe d'un drapeau dressée sur un petit tas de cailloux bruns :

— C'est ici qu'ils avaient hissé leur drapeau. Ils ont vu dès qu'ils sont arrivés dans la zone que cette école faisait leur affaire. Mais il y avait ces cadavres partout. Un certain colonel Étienne Perrin a demandé aux autorités de trouver une solution.

— Vous voulez dire qu'il s'est adressé à mon père ?

— Oui. Le docteur Karekezi a ordonné aux Interahamwe de placer les corps dans ces charniers. À l'époque, les miliciens n'obéissaient plus à personne, mais ils gardaient beaucoup de respect pour le docteur, qu'ils appelaient « Papa ».

— Je vois, fit Cornelius.

— Les militaires français ont prêté le matériel et quand les cadavres ont été rassemblés dans les charniers, ils se sont installés au-dessus.

Cornelius, fasciné, muet de stupéfaction, tardait à quitter l'École technique de Murambi. Il refit le tour des salles de classe dans l'espoir que ces corps lui livreraient leur secret. Lequel ? Il y en avait un, il le sentait confusément.

Sur le chemin du retour, Gérard lui avoua :

— L'autre soir, au *Café des Grands Lacs*, j'étais prêt à faire une bêtise.

— Tu m'en voulais. C'est normal.

— Je t'en voulais, oui. C'est ton père qui a fait cela. Et toi, tu n'étais pas là quand nous souffrions.

— Beaucoup le pensent sûrement, mais je n'y peux rien. En tout cas, j'apprécie que tu me parles avec tant de franchise, Gérard.

— J'étais allé dans ce café pour te traiter publiquement de fils d'assassin. Mais au dernier moment, je me suis souvenu de Siméon Habineza. C'est un homme si bien. Je ne pouvais pas lui faire cela.

Cornelius pensa que jamais Gérard n'oublierait ni ne lui pardonnerait le carnage de Murambi. Pour lui-même tout avait été si facile : jamais il ne pourrait comprendre des souffrances qui n'avaient pas été les siennes. Son retour en devenait presque un autre exil.

— Tu étais là au *Café des Grands Lacs*, très à l'aise, sûr de toi, et tu ne savais pas que tout le monde suivait tes moindres gestes et écoutait tes propos. Des gens venaient exprès voir de leurs yeux le fils du Boucher de Murambi et il y avait aussi des types de la sûreté. Toi, tu ne te rendais compte de rien.

— Je ne pouvais pas savoir.

Il était de plus en plus agacé par les accusations de Gérard sans oser le lui montrer car ce dernier n'attendait qu'une occasion de laisser éclater sa colère. « Il me tient comme un animal tient sa proie et il ne me lâchera pas de sitôt », songea-t-il.

— D'accord, fit Gérard, mais au moins sache qu'on te regarde. Toujours. Ne l'oublie jamais.

— Qu'ai-je donc fait ? cria brusquement Cornelius.

Il était décidé à crever l'abcès. Autant entendre Gérard le traiter de fils d'assassin que de le laisser jouer si cruellement avec lui.

— Tu t'es mis à parler de cette jolie fille qui t'avait fait de l'œil dans un bar d'Abidjan, dit froidement Gérard, tu faisais de grands gestes, tout ton corps s'en allait de toi, alors que nous, depuis le temps, on a appris à le rentrer, notre corps, nous avons reçu tant de coups, hein ! Et là-bas, au « GL », on n'entendait que toi, tu blaguais tout le temps avec Franky le serveur, bref, tu te sentais drôlement bien. Le premier jour, tu étais plutôt sur tes gardes, tu te disais sans doute : « Ah ! Ils ont tant souffert, mieux vaut me tenir tranquille », mais tu as vite pensé que tu pouvais quand même te payer du bon temps, génocide ou pas !

— Tu es injuste, Gérard.

D'un seul coup Cornelius comprit, à la seule intensité de la voix de Gérard, que celui-ci pouvait le tuer à tout moment.

— Injuste, moi ? Pas plus que le bon docteur Karekezi !

Cornelius décida de prendre le taureau par les cornes :

— Si nous devons nous battre, autant le faire à visage découvert, Mataf. Mon père a commis ce crime abominable, d'accord, mais je ne vais pas me laisser écraser à cause de ce qu'il a fait.

La fermeté de Cornelius parut impressionner Gérard :

— J'ai bu du sang, moi, déclara-t-il sur un ton moins dur et en détournant la tête.

Cette réponse surprit Cornelius. Au *Café des Grands Lacs*, Cornelius avait entendu les mêmes mots de sa bouche et cela l'avait intrigué. Pourtant ce n'était pas le moment de poser des questions. Il voulut ajouter quelque chose mais y renonça en entendant Gérard pleurer doucement.

— Tu es allé là-bas ? demanda Siméon.

— Oui, répondit simplement Cornelius.

— As-tu tout vu ?

— Oui.

— C'est bien.

La nuit était claire et douce. Ils parlaient si bas qu'on aurait dit deux ombres au milieu de la cour. Siméon, toujours maître de lui, restait songeur.

— Les corps sont intacts, fit Cornelius.

— Oui, ce sont ceux qui se trouvaient au milieu, dans les charniers de l'École technique. Les premiers jours, on pouvait reconnaître certaines personnes. Quelques-uns des habitants de Murambi savent qui sont leurs parents parmi ces ossements... Ils vont là-bas, regardent les corps, puis s'en vont. Gérard t'a-t-il dit qu'au début le sang remontait à la surface ?

— Non.

— Au-dessus de chaque charnier, nous avons vu se former de petites mares de sang, Cornelius. Le soir, les chiens venaient s'y désaltérer.

Des frissons parcoururent le corps de Cornelius. Il eut la vision fugitive d'une meute de chiens s'abreuvant au clair de lune, sans hâte, du sang des suppliciés de Murambi. Il imagina le reflet de la lune dans le lac de sang.

Les chiens : des formes sombres et vagues, découpées à même les ténèbres.

Il pensa que Siméon cherchait à lui ouvrir le monde des symboles. Dans sa quête de lui-même, il était à l'écoute du vieil homme. Grâce à lui, il dompterait les signes et saurait lire les mystères.

— Des monstres s'abreuvant du sang du Rwanda. Je comprends le symbole, Siméon Habineza.

— Ce n'est pas un symbole, fit doucement Siméon. Nos yeux ont vu cela.

— Est-ce possible ?

— Nos yeux ont vu cela, répéta Siméon.

Après un bref silence, il ajouta :

— Non, il n'y a pas eu de signe, Cornelius. N'écoute pas ceux qui

prétendent avoir vu des taches de sang sur la lune avant les massacres. Il ne s'est rien passé de tel. Le vent n'a pas gémi de douleur pendant la nuit et les arbres ne se sont pas mis à parler entre eux de la folie des hommes. L'affaire a été très simple. Dans notre région, un préfet avait dit : « Non, pas de ces crimes barbares chez nous. » Ils l'ont aussitôt tué. Nous savions que notre tour viendrait. Alors, une nuit, je suis allé regarder les maisons là-haut. C'était une nuit comme celle-ci, paisible et claire, mais il y avait moins de lumières que d'habitude sur la colline de Murambi. Et là, oui, j'ai pensé que chaque demeure sans lumière était un tombeau à venir.

Cornelius était obsédé par l'image du lac de sang.

— Comment cela est-il possible, Siméon ?

— C'est ainsi et c'est l'œuvre de ton père. Je voulais que tu saches tout avant de venir à Murambi. J'ai dit à Jessica et Stanley : parlez-lui. Vois-tu, dans cette histoire, beaucoup ont tué par avidité, par sottise, par crainte de l'autorité ou je ne sais quoi encore. Joseph, ton père, savait ce qu'il faisait, lui. En tueur froid et résolu, il a su mieux que personne mettre la ruse au service de la haine. À quoi lui ont servi ses études ? À l'école, il était toujours le meilleur. Parfois je reste assis sur cette natte pendant de longues heures et je me dis : « Joseph, si intelligent, était-il en même temps complètement fou ? Comment a-t-il pu faire toutes ces mauvaises choses ? » Il a réussi à tromper tout le monde. Personne ne se doutait de rien. À Murambi, les mourants l'appelaient au secours. Pour eux, le docteur Karekezi ignorait qu'on était en train de massacrer ses protégés.

Cornelius revit furtivement l'image de sa mère Nathalie. Avait-elle compris, elle, au dernier moment ? Que peut-il se passer dans la tête d'une femme qui découvre une si abjecte duplicité quand il n'y a plus rien à faire ? Les mêmes pensées revenaient, obsédantes, sous le calme regard de Siméon. « Ta mère Nathalie t'a mis au monde en courant pour échapper à des gens qui voulaient la tuer. » Nathalie Kayumba. Il ne saurait jamais rien d'autre d'elle. Et le mari, son père, un jeune médecin de brousse au regard fiévreux, idéaliste et téméraire. Il lui suffisait d'entrer dans la logique des tueurs pour faire une belle carrière. Mais Joseph Karekezi n'avait, en ce temps-là, que mépris pour de tels calculs.

— Quand mon père a-t-il changé ?

Siméon ne répondit pas tout de suite, se contentant de regarder droit devant lui. Puis il reprit :

— Je vais te dire autre chose, Cornelius : même dans ses meilleures années, Joseph ne supportait pas de voir ses ennemis beaucoup plus riches que lui. Il les méprisait tout en sachant qu'à leurs yeux il était un moins que rien, juste un pauvre diable avec de beaux diplômes. Il en souffrait beaucoup. Cela, je le voyais très bien. Quand ton père a

décidé de devenir un homme puissant, il savait qu'il aurait du sang sur les mains. Depuis l'époque du président Kayibanda, les gens tuaient tout le temps les Tutsi, puis rentraient chez eux jouer avec leurs enfants. Des dizaines de morts. Des centaines de morts. Des milliers de morts. On ne se donnait même plus la peine de compter. Petit à petit, c'est devenu une chose normale. Et ton père a dû se dire : « Je suis un grand docteur, je ne vais pas vivre puis crever comme un pauvre type. » Joseph Karekezi n'a jamais eu peur de rien ni de personne. D'ailleurs, c'est comme ça dans notre famille, on est des téméraires. Quand un tel homme décide de faire le mal, il est plus dangereux que tous les autres.

— Siméon, dit brusquement Cornelius, n'as-tu pas eu au moins un pressentiment, toi qui le connaissais si bien ?

Siméon hocha lentement la tête :

— Oui, quand je l'ai vu rassembler les gens dans cette école, je l'ai fait venir et je lui ai dit : « Joseph, serais-tu mêlé à ces histoires ? » Il a eu l'air épouvanté : « Moi, Siméon ? – Oui, toi », ai-je répondu avec calme. Il m'a ensuite fixé longuement et a demandé : « Tu me soupçonnes ? – Oui », ai-je répondu. Il a déclaré que j'avais toujours été clairvoyant mais que je commençais à raisonner de travers. Il m'a rappelé qu'il ne faisait plus de politique depuis longtemps. Je lui ai dit : « Trop de choses que personne n'aurait jamais osé imaginer il y a seulement un mois sont en train de se produire, trop de gens autour de moi sont devenus fous. » Il s'est calé sur sa chaise, a croisé les doigts comme il le faisait souvent et a dit en se penchant vers moi : « Tout ceci n'est qu'un *muyaga*, Siméon... » Sais-tu ce qu'est un *muyaga*, Cornelius ?

— C'est un mauvais vent, une période troublée mais passagère.

— Exact. Ton père a donc dit : « On en a déjà connu, des histoires comme celle-ci, ça va passer. » Il m'a ensuite juré sur sa foi de chrétien qu'il n'avait aucune mauvaise intention, avant d'ajouter : « Je suis entre les deux sangs, Siméon, si je me mets à tuer, que vais-je faire de Nathalie et des enfants ? » Je lui ai fait remarquer : « Il n'y a qu'un seul sang, Joseph, l'aurais-tu oublié ? » C'est plus tard que je me suis rendu compte que la phrase lui avait échappé. Mais il ne s'est pas laissé démonter. « Soit, a-t-il déclaré en riant, tu sais très bien que c'est une façon de parler. D'ailleurs, pour te prouver ma bonne foi, je vais emmener Nathalie et les enfants dans cette école. » Il aimait ta mère et il était littéralement fou de ses deux petits. Cela m'a rassuré. J'ignorais seulement à quel point ils étaient décidés, cette fois-ci. Et très vite j'ai compris cette chose étrange : ton père avait un cœur froid et vide, il n'aimait ni ne haïssait personne et c'est pourquoi il a pu tuer autant d'innocents à la fois.

Ensuite, Siméon lui raconta la cérémonie des adieux.

Le docteur Joseph Karekezi était revenu le voir avec Nathalie et les deux enfants, sapés comme des petits princes. Gosses de riches, turbulents et vifs, mais aussi tellement fragiles.

— Julianne et François m'ont toujours appelé grand-père, même si je n'étais que leur oncle. J'ai toujours eu l'air beaucoup plus âgé que Joseph. Ils m'ont dit fièrement qu'à l'École technique ils auraient une chambre à eux tout seuls pour jouer. Ta mère était silencieuse, comme toujours. Elle les couvait d'un regard attendri. Elle avait l'air d'une femme heureuse et tranquille. Joseph était son dieu. Il l'avait anéantie, elle n'existait plus par elle-même et voyait le monde à travers les yeux de son époux. À un moment donné, on a prononcé ton nom et Joseph a dit que vous aviez discuté la veille au téléphone.

— C'est vrai, lâcha Cornelius avec mépris.

Mais il fut aussitôt tenté de sourire comme le jour où Jessica lui avait parlé de cette histoire pour la première fois.

— Une seule personne a tout compris, continua Siméon.

Cornelius sursauta :

— Qui donc ?

— Gérard Nayinzira. Celui qui voulait être marin. Il a deviné à temps les intentions de ton père. C'est à cela qu'il doit d'être encore en vie.

C'était sa première sortie dans Murambi. À partir du carrefour qui tenait lieu de centre des affaires, une longue avenue coupait la ville d'ouest en est. Murambi manquait d'âme et d'animation. Cette impression de langueur était renforcée par l'aspect vieillot des bureaux et des commerces alignés de part et d'autre de l'avenue principale. À la terrasse d'un hôtel, il vit une dizaine de clients attablés devant des bouteilles de bière et des tasses de café. Certains d'entre eux, affalés sur leurs chaises, jetaient sur les passants des regards mornes. Sans doute des étrangers en mission, obligés de rester quelques jours à Murambi et qui auraient bien aimé se trouver ailleurs. Comme à Kigali, des minibus japonais blancs ou jaunes sillonnaient les rues à la recherche de passagers en partance pour les localités voisines. Il avait d'ailleurs débarqué de l'un de ces minibus le jour de son arrivée. Les visages des rares piétons restaient fermés. Quelques-uns se retournaient sur son passage, par curiosité ou peut-être pour l'aider à trouver son chemin. On devinait facilement à son air hésitant qu'il ne connaissait pas bien la ville.

Il entra dans un magasin de pièces détachées pour se faire indiquer la maison où avait vécu le docteur Joseph Karekezi avant sa fuite au Zaïre. Le marchand somnolait derrière son comptoir. Un vague sourire éclaira son visage quand l'autre se présenta comme le neveu de Siméon Habineza.

— Je connais bien Siméon, fit l'homme en s'extrayant de sa niche pour venir vers lui.

— Je m'appelle Cornelius Uvimana et je suis le fils du docteur Joseph Karekezi.

— C'est donc vous qui étiez à l'étranger ?

— Oui, répondit Cornelius.

Il crut que le marchand allait ajouter quelque chose mais celui-ci se contenta de lui donner le renseignement demandé. Cependant, entre deux phrases, il lui jetait des coups d'œil appuyés.

Cornelius le remercia et se remit en route mais s'arrêta presque aussitôt à hauteur d'un parking. Là, il sortit des billets de la poche de son veston et les compta. « Il y en a assez pour appeler Djibouti », se dit-il. Il avait envie d'entendre la voix de Zakya. Il revint sur ses pas et s'adressa de nouveau au vendeur :

— J'aimerais d'abord aller à la poste. Est-elle loin d'ici ?

L'homme lui montra des bureaux à une cinquantaine de mètres derrière eux.

— Vous voyez la voiture noire qu'un petit est en train de laver ?

— Oui.

— Elle est garée juste devant la poste.

Zakya n'était pas chez elle. Il eut son frère Idriss au bout du fil et promit de rappeler. De toute façon, la ligne était mauvaise. Il se résigna à envoyer une carte postale achetée à l'un des guichets.

Quand il repassa devant le magasin de pièces détachées, le vendeur était sur le seuil de sa boutique avec deux hommes et une jeune femme. Il les avait sans doute informés que le fils du docteur Karekezi était dans les parages. Ils parlaient entre eux à voix basse en le regardant.

Cornelius traversa un terrain vague. En face, apparurent des chauffeurs en livrée debout près de grosses voitures et des jardiniers occupés à tailler des haies fleuries. Le quartier résidentiel de Murambi ressemblait à tous les quartiers résidentiels. Silence. Ennui. Bonheur assoupi. Il reconnut sans peine le long mur blanc que l'homme lui avait dit de chercher. Même de loin, on sentait que la maison du docteur Joseph Karekezi était à l'abandon depuis longtemps.

Gérard Nayinzira l'attendait devant le portail.

Sur une plaque bleue couverte de poussière, il lut une inscription en lettres blanches : « La maison du Bonheur. » À l'intérieur, tout faisait penser au faste agressif et vulgaire des nouveaux riches. Une piscine en forme de poisson géant. Un court de tennis entouré de hautes grilles. Des arbres aux fleurs blanches et violettes, serrés les uns contre les autres le long d'une allée aux dalles triangulaires. Le domaine était si vaste que les appartements – une bâtisse rose et blanche de trois étages – semblaient se trouver très loin devant lui. « Voilà l'Afrique,

songea-t-il amèrement, tous ces types qui veulent vivre dans des maisons plus grandes que des écoles. Notre problème, ce n'est peut-être pas notre pauvreté, mais nos riches. » Il fulmina intérieurement : « D'ailleurs, c'est simple, ils rassemblent les gamins dans les écoles pour les massacrer ! »

Gérard, qui avait jusqu'ici veillé à se tenir à bonne distance de lui, le précéda sur la véranda. Dans le hall aux allures de salle d'attente, la même fine couche de poussière s'était déposée sur les fauteuils capitonnés et les sculptures en bois.

Le couloir menant à l'escalier, mal éclairé, sentait le renfermé. Cependant tout était intact et chaque objet se trouvait à sa place.

Un vieux chien au pelage noir tacheté de blanc et à la queue dressée en boucle vint à eux d'un pas indolent.

— C'est sûrement le fameux Taasu. Les enfants m'en parlaient tout le temps au téléphone. Ils l'adoraient.

— Le docteur aussi aimait beaucoup son chien.

Cornelius nota le ton aigre de Gérard, qu'il pensa destiné à lui faire mal. « Il m'en voudra longtemps encore, se dit-il. Cet homme a dû vivre des moments épouvantables. » Il fit comme s'il n'avait rien remarqué.

— Pourquoi n'a-t-il pas emmené Taasu ?

— Le colonel Perrin a refusé, répondit Gérard. J'étais là-haut, ajouta-t-il en levant la tête vers les arbres. Je les ai vus. À la fin, ils se haïssaient vraiment, le colonel et lui.

— On dirait une pièce de théâtre, fit Cornelius, songeur. Comment cela s'est-il passé ?

— C'était très tôt le matin. Le colonel a dit : « Non, pas le chien. » Le docteur a protesté : « Je ne partirai pas sans Taasu. » Alors le colonel a lancé, très sec : « Vous voulez rigoler ? Vous liquidez des milliers de gens, vous tuez votre femme et vos enfants, et vous faites tout un bordel pour cet animal ! Je n'ai pas de temps à perdre. Adieu. » Il l'a planté là pour retourner à sa voiture. J'ai vu le docteur hésiter, puis caresser une dernière fois Taasu avant de rejoindre le colonel en courant, une valise dans chaque main. C'était grotesque. Le docteur Karekezi. Un type qui faisait tellement le fier. Il est arrivé à la voiture tout en sueur et hors d'haleine. Le colonel l'a regardé avec mépris et a dit : « Vous êtes essoufflé, docteur. » J'avais envie de sortir de ma cachette et de lui crier : « Me voici, docteur Karekezi, j'étais dans cette École technique et je ne suis pas mort, personne ne peut tuer tout le monde ! »

Il y avait dans les propos et dans les gestes de Gérard une violence presque insoutenable. Il ajouta que le docteur avait supplié le colonel Perrin de lui permettre d'emporter quelques petits effets.

— Le colonel l'y a autorisé ?

- Bien sûr, fit Gérard, il tenait à l'humilier jusqu'au bout.
- C'était la défaite, dit Cornelius, surpris par sa propre jubilation.
- La déroute totale. Ça restera le plus beau jour de ma vie.

La voix de Gérard était dure, tendue et vibrante, elle aussi, d'une joie haineuse.

— Tu sais, Mataf, je connais ton histoire.

Le visage de Gérard s'assombrit :

— Tu veux dire la manière dont j'ai réussi à échapper au carnage ?

Cornelius sentit que Gérard cachait quelque chose. Lui aussi avait un secret lourd à porter.

— En fait, j'ai juste appris que tu avais deviné les intentions de mon père.

Gérard parut soulagé.

— Ah ! Il est venu nous rendre visite la veille du massacre. Avant d'arriver à l'École, j'avais vu des choses absolument insupportables. Je ne pouvais plus croire à la bonté des hommes. Je me disais souvent en regardant les soldats censés nous protéger : « Nous sommes foutus. » Mais je n'avais aucun moyen de savoir ce qui nous attendait. Alors, ce jour-là, je me suis approché de ton père à la fin de sa visite. Je l'ai insulté devant tout le monde, pour voir. Il n'avait pas l'habitude. C'était un dieu, là-bas. Pendant qu'il essayait de me rassurer, nos yeux se sont rencontrés et, à l'instant même, j'ai tout compris. J'ai compris que nous allions tous mourir.

Gérard se tut puis dit à voix basse :

— Je me suis débrouillé, je voulais sauver ma peau... Je ne pouvais rien faire pour les autres.

Cornelius se surprit en train de parler comme Siméon :

— Dans cette affaire, chacun a ses secrets. Garde les tiens pour toi, Mataf.

Gérard lui raconta qu'il était allé trouver Siméon après le massacre. Ce dernier lui avait conseillé de se réfugier chez le docteur Karekezi, le seul endroit sûr de Murambi.

— Je me suis installé entre les branches d'un arbre, dans l'arrière-cour, et là j'ai attendu.

Taasu, qui s'était désintéressé d'eux, se dandinait dans la cour.

— Ne te vexe pas, Gérard, dit Cornelius en s'engageant dans l'escalier, mais je veux être seul pour visiter les chambres.

— Ce n'est pas possible, fit Gérard en s'avançant. Je viens avec toi.

— Pourquoi ? demanda Cornelius, stupéfait.

— Siméon. Il a insisté.

— Qu'y a-t-il dans ces chambres ?

— Rien. Elles sont vides et abandonnées depuis quatre ans. Le vieux a insisté. Je ne sais pas pourquoi.

Ils firent le tour de la trentaine de pièces de l'immense bâtiment.

Cornelius s'assit sur un des lits jumeaux, dans la chambre des enfants. Des cahiers d'écolier traînaient par terre, parmi des jouets multicolores. Il lut les initiales sur un cahier : J.K. Quel âge avait-il lui-même le jour où il posa à son père cette question qui le troublait depuis longtemps ? Alors qu'il l'accompagnait chez l'un de ses malades, il lui avait brusquement demandé :

— Qu'y a-t-il derrière les collines, papa ?

La réponse avait aussitôt claqué dans la bouche de son père :

— Rien.

Finalement, il ne gardait de lui que ce souvenir. Un mot. Le mot « rien ». Autant dire : rien. Son père avait d'ailleurs dû le prononcer sans y penser. Mais que lui importait, désormais ? À ses yeux, le docteur Karekezi, sans doute en train de rôder quelque part entre Goma et Bukavu, n'était ni mort ni vivant. Comment avait-il pu se renier à ce point ? Juste pour devenir riche ? Appétit de puissance, ce masque éclatant de l'infamie et de la servitude.

Des documents jonchaient le tapis de velours dans le bureau du docteur Karekezi, parmi lesquels des albums qu'il n'eut pas le cœur d'ouvrir. Il les posa sur un guéridon, puis les reprit. Il avait vu les ossements de Murambi et à présent il devait regarder les photos de son père : cette maison aussi était un cimetière. Sur les clichés, on pouvait voir combien le docteur s'était épaissi au fil des ans. Le jeune homme à l'air résolu et même un peu violent, malgré ses yeux rêveurs et ses lunettes d'intellectuel, avait, sur la fin, un visage typique de notable légèrement chauve, au regard éteint et anxieux. Tout en tournant les pages de l'album, Cornelius sentait sur lui les yeux attentifs de Gérard. Il dut vaincre ses hésitations pour lui demander :

— Qu'a fait mon père le soir du massacre ?

— Une réunion s'est tenue avec le colonel Musoni et des hommes importants venus de Kigali et d'autres villes du pays. Le docteur donnait des ordres. Tout le monde lui obéissait.

— Je vais emporter pas mal de choses d'ici, déclara Cornelius.

— La police t'a devancé, elle est venue plusieurs fois.

— C'est bien normal, constata simplement Cornelius.

Cornelius rangea plusieurs documents dans un classeur. Il y avait là des adresses et des numéros de téléphone – dont les siens à Djibouti – ainsi qu'un carnet où le docteur notait ses rendez-vous et jetait d'une écriture rapide ses impressions. Il prit aussi quelques affaires de sa mère. Tout cela lui permettrait, même s'il ne savait pas encore comment, de renouer un jour les fils brisés ou distendus de son existence. Il le savait : accepter son passé était le prix à payer pour commencer à retrouver la sérénité et le sens de l'avenir.

— Je trouve bizarre que les habitants de Murambi n'aient pas pris possession des lieux, observa-t-il.

— Ils ont essayé. Ils voulaient tout casser. Siméon s'est adressé à eux : « Quand j'étais jeune, c'est ainsi que les choses ont commencé. Après avoir détruit cette maison, vous allez rentrer chez vous. En chemin, certains diront : ici habite un Hutu, pour nous venger prenons ses biens et tuons ses enfants. Mais après, vous ne pourrez plus vous arrêter pendant des années. Je veux vous dire ceci : vous avez souffert mais cela ne vous rend pas meilleurs que ceux qui vous ont fait souffrir. Ce sont des gens comme vous et moi. Le mal est en chacun de nous. Moi, Siméon Habineza, je répète que vous n'êtes pas meilleurs qu'eux. Maintenant, rentrez chez vous et réfléchissez : il y a un moment où il faut arrêter de verser le sang dans un pays. Chacun de vous doit avoir la force de penser que ce moment est arrivé. Si quelqu'un parmi vous n'a pas cette force, c'est qu'il est comme un animal, il n'est pas digne d'être appelé un humain. La maison de mon frère ne sera pas détruite. Elle va accueillir tous les orphelins qui traînent dans les rues de Murambi. Et je vais vous dire une dernière chose : que pas un de vous n'essaie, le moment venu, de savoir si ces orphelins sont twa, hutu ou tutsi. » Personne n'a osé insister. À Murambi, tout le monde sait qui est Siméon Habineza.

— C'est un homme libre, fit Cornelius. Tu connais sûrement notre proverbe : « Celui qui n'a pas de clôture autour de sa maison n'a pas d'ennemis. » Siméon, lui, n'a pas de clôture dans la tête.

— Oui, mais attention, Cornelius : aujourd'hui Siméon déteste les proverbes et tout ce qu'on appelle la sagesse des anciens, fit remarquer Gérard.

— Il a beaucoup changé.

— Puis-je te donner mon avis ?

— Bien sûr, dit Cornelius.

— Même vis-à-vis de la religion, il est plutôt comme ci, comme ça, maintenant, le vieux. Il pense que notre peuple a été trahi par Imana.

— Il te l'a dit ?

— Non.

Cornelius se souvint des mots de Siméon, quelques jours auparavant : « Non, il n'y a eu aucun signe, Cornelius... » Pensait-il qu'un pacte avait été rompu ?

Tous les jours, à l'aube, Cornelius était tiré de son sommeil par les petits coups secs de la canne de Siméon sur le perron. Il écoutait leur bruit décroître lentement puis se retournait vers le mur, l'esprit encore embrumé. Le rite, familial et rassurant, lui annonçait la promenade de Siméon dans Murambi. Mais ce matin-là, il ne put pas se rendormir. Au milieu de la nuit, il s'était levé pour avaler un comprimé de Detensor. Le seul effet du somnifère avait été de le rendre encore plus agité. Les yeux ouverts dans l'obscurité, il essaya, sans succès, de

mettre de l'ordre dans ses idées. Lointains ou récents, des souvenirs se bousculaient dans son esprit, refusant de le laisser en repos. Ils se croisaient, se frôlaient et se heurtaient parfois avant de se dissiper lentement. De ce chaos émergeaient des sensations ou des images assez nettes : Zakya qu'il n'arrivait pas à joindre au téléphone depuis quelques jours ; le masque mortuaire – ou un visage de clown ? – parmi les ossements de Murambi ; le mélange d'hostilité et de sympathie qu'il sentait chez les habitants de la petite ville ; la rancune tenace et silencieuse de Gérard ; Stanley et Jessica. Ils devaient arriver à Murambi dans la matinée. Rien que d'y penser le mettait mal à l'aise. Il avait presque honte de les revoir. C'était la faute de son père. Il avait trahi leur enfance.

L'envie lui vint subitement de s'asseoir sur le banc de pierre devant la maison pour regarder Siméon tourner le coin de la rue.

Bonnet noir sur la tête et écharpe serrée autour du cou pour se protéger de la rosée, Siméon marchait appuyé sur sa canne, le pas lent et régulier. Cornelius se sentit envahi par une soudaine tristesse à l'idée qu'il avait sous les yeux, à cet instant précis, l'image même de la mort de Siméon. Il était impensable que tant de splendeur – cela lui rappelait l'enfant jouant de la flûte près du lac Mohazi – n'eût rien à voir avec la fin prochaine du vieil homme. Il émanait de lui une force indicible. Peu lui importait le nombre d'années que vivrait encore Siméon. Jusqu'à la fin de ses jours, Cornelius le verrait irradiant de sa présence la rue déserte. Ainsi, dans le pays même où la mort avait mis tant d'acharnement à vaincre toute énergie, la force de vie restait intacte.

De retour de sa promenade, Siméon vint le rejoindre sur le banc de pierre.

Malgré l'effort qu'il venait de fournir, son visage était reposé et ses yeux brillaient d'une belle lumière.

— Tu t'es levé tôt ce matin, Cornelius. Que se passe-t-il ?

— Je voulais assister à ta promenade, c'est tout.

Siméon fit une moue amusée :

— Tu aurais pu venir avec moi. Je suis allé dans la maison de Joseph. Les jeunes ont déjà installé les matelas pour les orphelins. Jessica viendra de temps en temps de Kigali pour les aider.

— Gérard aussi. Il est très content de pouvoir donner un coup de main.

— Toi, tu ne pourras pas, je le sais.

— Plus tard. J'ai besoin de temps.

« C'est maintenant que je dois lui parler », songea Cornelius.

— Pour le moment je veux demander pardon pour ce que mon père a fait.

Siméon resta impassible. Cornelius eut l'impression de l'avoir pris

au dépourvu.

— Tu veux retourner à l'École technique ? demanda-t-il sans le regarder.

Cornelius hésita :

— Peut-être. Je ne sais pas.

— Chacun doit chercher seul sa vérité. Personne ne pourra t'aider.

— Pas même toi ?

— Sois pareil au voyageur solitaire, Cornelius. S'il s'égare, il lève la tête vers le ciel et les arbres, il regarde dans toutes les directions. Pourtant, le voyageur aurait pu se dire en se baissant vers le sol : je vais interroger le sentier, car lui qui est à cet endroit depuis si longtemps doit pouvoir m'aider. Or le sentier ne lui montrera jamais la voie à suivre. Le chemin ne connaît pas le chemin.

— Je ne trouverai pas les mots pour parler aux morts.

Il surprit une fugitive expression de dépit – ou peut-être de colère – chez le vieil homme.

— Il n'existe pas de mots pour parler aux morts, fit Siméon d'une voix tendue. Ils ne se lèveront pas pour répondre à tes paroles. Ce que tu apprendras là-bas, c'est que tout est bien fini pour les morts de Murambi. Et peut-être alors respecteras-tu encore mieux la vie humaine. Notre existence est brève, elle est un chapelet d'illusions qui crèvent comme de petites bulles dans nos entrailles. Nous ne savons même pas à quel jeu elle joue avec nous, la vie, mais nous n'avons rien d'autre. C'est la seule chose à peu près certaine sur cette Terre.

Pour la première fois depuis son retour au Rwanda, Cornelius sentit des larmes se former au bord de ses paupières.

Ce fut une matinée inoubliable. Tandis que le quartier s'éveillait peu à peu, ils restèrent assis pendant des heures sur le banc de pierre. Siméon lui parla longuement. C'était, sans aucun doute, la fin de quelque chose. Siméon l'avait attendu. Il était venu et, à présent, il lui faisait ses adieux.

— Il y a quatre ans, des gens ont dit : les temps sont difficiles, peut-être que si nous tuons une partie de la population, tout ira mieux. N'était-ce pas une façon étonnante de penser ? La jeune fille a tué son père. La mère a tué son fils. Le mari a tué sa femme. Et tous l'ont fait dans la joie. On se réunissait dans les églises pour se moquer bruyamment de ceux qui étaient en train de mourir dans d'atroces souffrances.

Il poursuivit en disant que lui, Siméon, ne pouvait pas comprendre cette joie de la foule, qui lui paraissait bien plus difficile à supporter que les gémissements des mourants. Chaque fois qu'il y pensait, il éprouvait de la honte à être rwandais.

Puis Siméon lui parla de son enfance. Dans son jeune âge, on lui racontait l'arrivée du premier Européen. Certaines personnes s'en

souvenaient encore. C'était un Allemand. Il avait demandé à être reçu par le Mwami à la cour royale de Nyanza. Sur son visage affable et souriant, les yeux de l'étranger ne tenaient pas en place. On aurait dit qu'il pensait et écoutait avec ses yeux. Il les arrêtaient longuement sur toutes choses, comme pour les transpercer de son seul regard. Sans dire un mot sur lui-même, il posa des questions. On s'empressa d'y répondre. Avant de venir au Rwanda, il avait soumis, sur les côtes et très loin à l'intérieur des terres, des peuples semblables à celui du Rwanda. Cela, personne ne le savait. Arrivant de loin, il avait apporté des cadeaux que personne n'avait jamais vus. On le fêta.

Puis vinrent les missionnaires. Au début, les *padri* se tinrent tranquilles. Ils passaient leurs journées dans la brousse. Qu'y faisaient-ils ? Certains dirent qu'ils les avaient vus observer les plantes et les pierres ou tendre des cordes au-dessus des collines pour prendre des mesures. Était-ce vrai ou faux ? Personne ne savait. La nuit venue, ils s'enfermaient dans une case pour chanter à la lueur des chandelles. Puis ils commencèrent à convertir leurs domestiques. Bientôt ils demandèrent au Mwami de se débarrasser du tambour Kalinga. Ils déclarèrent : nous allons battre ce tambour et il ne nous arrivera rien. Ils le firent et il ne leur arriva rien. Ils dirent encore au Mwami : si tu continues à vénérer des objets, ton âme sera damnée, tu brûleras dans les flammes de l'enfer et tu connaîtras mille souffrances. Ils exigèrent que fût changé le nom d'Imana. Des hommes de chez nous, pleins de bon sens, répondirent : c'est de la folie. Les *padri* les châtièrent sans pitié. Ils leur firent avaler de force les cauris sacrés mêlés à de la confiture. Son père à lui, Siméon Habineza, était de ceux qui osèrent se révolter. Oui, son père avait refusé. L'un des *padri* le frappa violemment à la poitrine. Son père se releva et lui dit : « Quel mauvais Dieu est donc le tien, homme blanc, pour que tu ne puisses me le faire adorer que par la force et non par la persuasion ! » Le Mwami lui-même avertit ses sujets : « Un grand malheur nous arrivera par la faute de ce nouveau Dieu. Je vous le dis, ne changez pas le nom d'Imana, le monde appartient à ceux qui donnent un nom à Dieu. » Mais tout était déjà perdu. Beaucoup de chefs s'étaient convertis à la nouvelle religion. Les étrangers chassèrent le Mwami récalcitrant et en mirent un autre à sa place. Pour la première fois de leur vie, les habitants du Rwanda virent un Mwami porter un casque, des bottes, une veste et des culottes. C'était un jeune homme plein de vanité, qui prit l'habitude de se pavaner dans les rues de la cité royale de Nyanza pour faire admirer ses belles tenues. Quand les *padri* lui donnèrent une auto, il devint presque fou de joie et de fierté. Pour tous, le Mwami était la présence même de Dieu sur Terre. De voir leur Dieu aller à la messe le dimanche causa un immense choc parmi ceux qui ne voulaient à aucun prix échanger Imana contre une divinité étrangère.

Ils durent s'y résigner. Le monde ne ressemblait plus à lui-même. Chaque jour qui passait était différent des autres. Les *padri* avaient gagné.

Siméon parla encore des massacres organisés après la mort du président Habyarimana. Qui était responsable de ces actes barbares ? Il avait entendu accuser les étrangers. Certains disaient : tout cela est leur faute. C'était peut-être vrai. Pourtant, lui Siméon voulait, encore une fois, qu'on lui explique l'allégresse des tueurs à Kibungo, à Mugonero ou à Murambi. Leur avait-on aussi ordonné d'être joyeux ? Il croyait connaître l'histoire du Rwanda, mais il n'y voyait rien qui pût justifier une haine aussi féroce. Dans le passé, les étrangers avaient dit aux Tutsi : vous êtes si merveilleux, votre nez est long et votre peau claire, vous êtes de grande taille et vos lèvres sont minces, vous ne pouvez pas être des Noirs, seul un mauvais hasard vous a conduits parmi ces sauvages. Vous venez d'ailleurs. De quoi fallait-il s'étonner le plus ? De l'audace de ces étrangers ou de l'incroyable stupidité des chefs tutsi de cette époque ? Pourtant, ajouta Siméon, il ne servait à rien de gémir, couché par terre. Le vainqueur ne regrettera pas pour autant d'avoir été le plus fort. Il ne dira pas : excusez-moi d'avoir conquis votre pays, c'était une erreur, je suis sincèrement désolé. Il ne pensera même pas avoir commis un crime en s'emparant de vos biens par la force. Non, celui qui a lutté pour soumettre une nation par la ruse ou par la cruauté n'a rien à se faire pardonner. Il n'aura pas honte de ses succès. Cela ne s'est jamais vu dans l'histoire des hommes.

Siméon dit :

— Je sais quel mal nous ont fait des étrangers il y a quatre ans et bien avant. Mais ce mal n'a été possible que parce que nous n'étions pas des hommes libres. Nos chaînes nous ont-elles jamais gênés ? Parfois, je pense que non. Nous ne pouvons en vouloir à personne de notre manque de fierté.

Siméon dit encore avec force :

— Cornelius Uvimana ?

— Oui.

— M'entends-tu ?

— Je t'entends, Siméon Habineza.

— Finalement, ce qui s'est passé il y a quatre ans porte un seul nom : la défaite. Depuis l'époque des derniers Mwami, des inconnus nomment à la tête du pays des chefs qui leur sont dévoués. Cela doit cesser. Alors, Cornelius, si le maître est un esclave, il ne faut pas lui obéir. Il faut le combattre. J'aimerais que tu t'en souviennes, quoi qu'il arrive.

— Comme il faut se souvenir de l'enfant à la flûte sur les rives du lac Mohazi, fit Cornelius. Je sais que c'est la même chose.

— Tu m’as compris.
— Voilà au moins un symbole, n’est-ce pas, Siméon Habineza ?
— Tu sais que je n’aime pas ces mots qui nous ont si souvent masqué notre servitude, mais peut-être cet enfant en est-il un, en effet.
Les paroles de Siméon étaient d’une grande pureté. Au soir de sa vie, il osait encore se comporter en voyageur solitaire. Au fond, ce qu’il disait, c’était simplement ceci : tout le sang versé sur la terre du Rwanda doit obliger chacun à se ressaisir.

Siméon prit sa canne :

— Je vais dans ma chambre. La lumière du soleil me fait un peu mal aux yeux.

Cornelius hésita, puis dit :

— Je suis triste de t’entendre parler ainsi.

— Je devine pourquoi. Rassure-toi, je ne sens pas approcher mon heure. J’ai eu l’occasion de te parler ce matin et je l’ai fait. C’est tout.

— Je comprends, déclara Cornelius.

Il n’était cependant pas sûr d’avoir tout à fait compris.

Ses deux amis arrivèrent vers midi.

À peine installée sur la natte, Jessica se mit à taquiner Siméon :

— J’attends toujours mon poème d’amour, vieux Siméon.

— Enfant, j’ai joué à la cour du Mwami, fit Siméon. On faisait des concours de poèmes pour nos bienaimées.

Jessica fit semblant d’être fâchée :

— Tu oses me parler des jeunes filles que tu as aimées ?

Elle était la seule à n’être pas intimidée par Siméon. Ils se vouaient une profonde admiration mutuelle. Siméon ne parlait jamais des épreuves de sa vie. Pourtant, il avait dit la veille à Cornelius : « La fille de Jonas Sibomana me fait oublier tous mes enfants disparus. » Il voyait en elle le genre de personne dont le Rwanda avait besoin pour se réconcilier avec lui-même.

Stanley se taisait. Cornelius vit qu’il l’observait avec attention, comme le jour où il était venu l’accueillir avec Jessica à l’aéroport. Cornelius songea qu’en fin de compte Stan était, d’eux tous, celui qui souffrait le plus.

Un oiseau se glissa entre les arbres et son cri bref se perdit presque aussitôt dans la nuit. Au loin, une meute de chiens accompagnait de ses aboiements le passage d’une automobile. Les phares de la voiture illuminèrent un instant un coin d’horizon vers le nord, puis tout redevint sombre.

Un peu plus bas, la ville dormait. Cornelius savait pourtant par expérience que c’était, pour les habitants de Murambi, le moment le plus difficile, celui où les souvenirs amers remontent à la surface. Peut-être avaient-ils, tôt le matin, au coin d’une rue, aperçu l’homme

qui avait égorgé sous leurs yeux, quatre ans plus tôt, tous les membres de leur famille. Mais il n'en fallait même pas tant. Il suffisait de bien peu pour raviver les tourments : la couleur ou le dessin d'une robe, un air de musique ou le son d'une voix.

Rester assis à même le sol, les yeux mi-clos et l'esprit vide, lui procurait une forte sensation de paix intérieure. Bien qu'il ne sût rien du monde des rêves, il lui semblait y être plongé tout éveillé depuis de longues heures. Tout concourait à rendre l'instant irréel : les arbres élevant sans hâte leurs troncs fins et noirs vers le ciel et les traces indécises de pas sur le sable rouge.

Il ressentait sa solitude comme un écho assourdi de celle des réfugiés de Murambi quatre ans plus tôt. Bien avant l'arrivée des Interahamwe, chacun d'eux était déjà absolument seul, tiraillé entre l'angoisse et d'absurdes espérances.

Gérard Nayingira s'était finalement décidé à lui raconter comment il avait réussi à échapper au massacre. « Je venais de Bisesero. Là-bas, nous nous étions tous repliés sur la colline de Muyira. Nous avions dit à Aminadabu Birara : toi, tout le monde te respecte, tu seras notre chef. Les plus faibles allaient ramasser des cailloux et nous nous en servions pour nous défendre tant bien que mal. Malgré la pluie, le froid et les privations, nous formions toujours un bloc compact. Aminadabu Birara restait debout derrière nous pour nous montrer comment tenir notre position. Quand il en donnait l'ordre, nous dévalions en masse la colline pour foncer sur les Interahamwe, leur imposer le corps à corps et causer quelques pertes dans leurs rangs. Nous avons même réussi à leur prendre deux ou trois fusils. Si nous avons pu tenir longtemps, c'est qu'ils n'ont jamais réussi à nous disperser. Je savais donc qu'à Murambi les soldats de ton père passeraient les premiers à l'action. Je savais qu'ils tireraient dans la foule pour nous séparer les uns des autres. Dans la panique, ceux qui se retrouveraient isolés seraient taillés en pièces par les Interahamwe. J'ai décidé, pour sauver ma peau, de toujours rester collé à un groupe, quoi qu'il arrive. Même quand les soldats ont commencé à tirer des rafales dans toutes les directions, je suis resté très lucide. Je me suis laissé couvrir par les corps des premières victimes. Mais j'étais encore à moitié visible. Alors j'ai prié très fort pour que d'autres tombent à côté de moi et c'est ce qui est arrivé. J'avais du sang sur mes habits, dans les yeux, partout. » À ce moment du récit de Gérard, Cornelius et lui s'étaient observés en silence. Cornelius avait dit doucement : « Tu en avais dans la bouche aussi, Mataf ? » Sans le quitter des yeux, Gérard avait alors demandé sur un ton dur, presque soupçonneux : « Qu'est-ce que tu racontes ? – Au *Café des Grands Lacs* tu as dit : "J'ai le sang plein de sang." Tu ne t'en rends pas compte, mais tu en parles tout le temps. » Alors Gérard avait baissé la voix : « Oui, j'étais obligé

d'avalier et de recracher leur sang, il m'entraînait dans tout le corps. Pendant ces minutes, j'ai pensé que chercher à survivre n'était peut-être pas la bonne décision. J'ai mille fois été tenté de me laisser mourir. Quelque chose m'appelait, quelque chose d'une force terrible : c'était le néant. Une sorte de vertige. J'avais l'impression qu'il y aurait comme du bonheur à basculer dans le vide. Mais j'ai continué à barboter dans leur sang. Tu sais, ce n'est rien, le sang, les poètes ont fini par le rendre presque beau. Verser son sang pour la Patrie. Le sang des Martyrs. Tu parles. Cela ne dit rien, Cornelius, de l'urine et des excréments répandus par terre, des vieilles femmes qui courent toutes nues, du bruit des membres que l'on fracasse et de tous ces regards hallucinés, des gaillards qui se servent des blessés comme boucliers contre les machettes, cela ne dit rien de tous ces malheureux qui se méprisent si fort entre eux qu'ils ne songent même pas à haïr leurs bourreaux. Je les ai entendus les supplier, au contraire, de leur laisser la vie sauve. Les Interahamwe étaient vêtus de guenilles, ils puaient la mauvaise bière, mais c'étaient des dieux, car ils avaient le pouvoir de tuer, personne n'était capable de les en empêcher, et il fallait voir leurs victimes aux faces émaciées leur ouvrir les bras dans un geste d'amour désespéré ! À Bisesero, les choses ont été différentes. En résistant aux tueurs, nous les avons obligés à rester des êtres de chair et de sang comme nous. Ils avaient peur de mourir, ces délicats. La seule idée d'avoir quelques bobos leur était insupportable, cela ne faisait pas partie du jeu, leur plan était d'égorger des innocents, d'aller se payer du bon temps, de se transporter ailleurs pour supplicier d'autres innocents et ainsi de suite. Nous leur avons fait sentir que ce n'était pas si simple. Sur cette colline de Muyira, chacun de nous pouvait lire dans le regard de l'autre la fierté de se battre, de refuser de se laisser docilement conduire à l'abattoir comme du bétail. Oh oui, j'ai vu la différence. Et toutes les belles paroles des poètes, Cornelius, ne disent rien, je te le jure, des cinquante mille façons de crever comme des chiens, en quelques heures. À Murambi, au début de l'attaque, j'ai vu un Interahamwe violer une jeune femme sous un arbre. Son chef est passé et lui a crié : « Hé, toi, Simba, partout où on va, c'est toujours la même chose, les femmes d'abord, les femmes, les femmes ! Dépêche-toi de finir tes pompes, on a promis à Papa de bien faire le travail ! » Le chef a fait quelques pas, puis, se ravisant, est revenu écraser la tête de la jeune femme avec une grosse pierre, et il y a eu d'un seul coup juste cette bouillie rouge et blanche à la place du crâne. Cela n'a pas interrompu le milicien Interahamwe, qui a continué à besogner le corps agité de légers soubresauts. Il avait les yeux hors de la tête, tournés vers le ciel, et je crois même qu'il était encore plus excité qu'avant. » Gérard avait insisté : « J'ai vu cela de mes propres yeux. Est-ce que tu me crois, Cornelius ? Il est important

que tu me croies. Je n'invente rien, ce n'est pas nécessaire, pour une fois. Si tu préfères penser que j'ai imaginé ces horreurs, tu te sentiras l'esprit en repos et ce ne sera pas bien. Ces souffrances se perdront dans des paroles opaques et tout sera oublié jusqu'aux prochains massacres. Ils ont réellement fait toutes ces choses. Cela s'est passé au Rwanda il y a juste quatre ans, quand le monde entier jouait au foot en Amérique. Moi, je retourne parfois à Murambi. Je regarde l'endroit où mes ossements auraient dû se trouver et je me dis que quelque chose ne tourne pas rond, je fais bouger mes mains et mes pieds parce que cela me paraît bizarre qu'ils soient encore à leur place et tout mon corps me semble une hallucination. » Après une autre pause, plus longue, Gérard avait dit, peut-être pour la dixième fois : « Je ne pouvais rien faire pour eux. J'ai eu peu de temps pour réfléchir. Ça n'aurait servi à rien de résister, ce n'était pas comme à Bisesero. À Murambi, les autres campaient depuis plusieurs jours au sommet de la colline. »

Cornelius savait bien qu'un génocide n'est pas un de ces films d'action où les faibles peuvent toujours compter sur l'arrivée, au dernier moment, d'un jeune héros plein de force et de bravoure. Loin de songer à lui faire des reproches, il admirait le courage de Gérard. Il lui en avait fallu pour passer aux aveux. Cornelius espérait seulement que ce secret partagé avec lui serait le premier pas de Gérard Nayinzira vers le pardon.

La solitude, c'était aussi la jeune femme en noir qui venait presque tous les jours à l'École technique. Elle savait exactement quels étaient, parmi tous les squelettes enchevêtrés sur le ciment froid, ceux de sa fillette et de son mari. Elle se dirigeait tout droit vers l'une des soixante-quatre portes et se tenait au milieu de la salle, devant deux corps emmêlés : un homme serrant contre lui un enfant décapité. La jeune femme en noir priait en silence puis s'en allait.

L'École technique était un carrefour, l'un des rares endroits du Rwanda où s'étaient rencontrés tous les acteurs de la tragédie : les victimes, les bourreaux et les troupes étrangères de l'opération Turquoise. Celles-ci avaient campé, en toute connaissance de cause, au-dessus des charniers. C'étaient là de bien mauvaises manières. Avait-on donc cru, en agissant ainsi, qu'il manquait aux morts de Murambi le petit rien qui en faisait des êtres humains, avait-on cru qu'il leur manquait une âme ou quelque chose du genre ?

Cornelius pensa au Vieillard.

« Dans ces pays-là, un génocide ce n'est pas trop important. »

Pas même un détail, sans doute. Le Vieillard. Cœur aigre. Esprit sec. Voix cassante. Offensé, eût-on dit, de se découvrir, sur le tard, tout de même un peu mortel. Un bouquet de fleurs pour la Veuve. Des paroles de mépris pour les victimes. Celui-là, l'histoire lui rabattrait le caquet.

Mais au fond, peu lui importait. À peine Cornelius ressentait-il une vague amertume. Il faisait confiance à l'avenir, à sa longue mémoire et à son infinie patience. Tôt ou tard, en Afrique et ailleurs, des gens diraient calmement : reparlons un peu des Cent-Jours du Rwanda, il n'y a pas de génocide sans importance, le Rwanda, non plus, n'est pas un point de détail de l'histoire contemporaine.

Cornelius était bien plus troublé par les appels à la raison venant de ceux pour qui il avait de l'estime et souvent même une grande amitié. Ces étrangers, aussi horrifiés que lui par les tueries de Kigarama, de Nyamata et d'ailleurs, avaient compris ceci : un génocide parle à chaque société humaine de son essentielle fragilité. Ils l'invitaient pourtant à prendre du recul : oui, c'est terrible tout cela, disaient-ils, mais il y a une vie après le génocide, il est temps de passer à autre chose. Suivait presque toujours la longue liste des abominations dans le monde. Il revoyait, comme halluciné, mille scènes d'épouvante. Freetown. Des rues où errent des enfants-cadavres aux yeux vifs et effarés. Il ne suffit plus de tuer. Il faut aussi frapper les esprits. Alors, voici les rebelles qui savent inventer comme personne de la douleur humaine. Essayons, disent-ils, l'éternelle agonie d'un peuple sans bras ni jambes. Et ils se mettent à l'œuvre.

Il s'efforçait d'expliquer : près d'un million de morts en si peu de temps, c'était réellement unique dans l'histoire de l'humanité. On lui rétorquait – et il soupçonnait un mélange de pitié et d'ironie dans les regards de ses amis : ce n'est quand même pas une guerre des chiffres, chaque souffrance en vaut des millions d'autres. Pourquoi s'obstinait-il à tirer la couverture à lui ? C'était triste à dire, mais il devait l'admettre : le Rwanda n'est pas de taille à troubler le sommeil de l'univers. S'il continuait à parler ainsi, on pourrait le soupçonner de vantardise...

Que répondre à cela ?

Étrange époque.

Il se sentait déchiré.

Le quatrième génocide du siècle restait une énigme et peut-être fallait-il en chercher la clé dans la tête d'un fou ou dans les mystérieux mouvements des planètes. Cette orgie de haine allait très loin au-delà de la lutte pour le pouvoir dans un petit pays. Il songea à un Dieu soudain pris de démence, écartant les nuages et les étoiles à grands gestes rageurs pour descendre sur la terre du Rwanda.

Dans l'après-midi même – ils étaient tous là : Jessica, Stanley, Gérard et lui –, il avait entendu Siméon apostropher Imana. Le chant de Siméon continuait à résonner dans sa tête. Le vieil homme murmurait en s'accompagnant à la cithare :

Ah ! Imana tu m'étonnes

*Dis-moi ce qui t'a mis dans cette colère, Imana !
Tu as laissé tout ce sang se déverser sur les collines
Où tu venais te reposer le soir
Où passes-tu tes nuits à présent ?
Ah ! Imana tu m'étonnes !
Dis-moi donc ce que je t'ai fait
Je ne comprends pas ta colère !*

Oui, c'était une affaire bien obscure.

Ces jours cruels ne ressemblaient à rien de connu. Tissés d'éclairs, ils étaient traversés par tous les délires. Cornelius en était conscient, il ne réussirait jamais à dompter ce tourbillon, ses vives couleurs, ses hurlements et ses furieuses spirales. Tout au plus Siméon lui avait-il fait pressentir ceci : un génocide n'est pas une histoire comme les autres, avec un début et une fin, entre lesquels se déroulent des événements plus ou moins ordinaires. Sans avoir jamais écrit une seule ligne de toute sa vie, Siméon Habineza était à sa manière un vrai romancier, c'est-à-dire, en définitive, un raconteur d'éternité.

Cornelius eut un peu honte d'avoir pensé à une pièce de théâtre. Mais il ne reniait pas son élan vers la parole, dicté par le désespoir, l'impuissance devant l'ampleur du mal et sans doute aussi la mauvaise conscience. Il n'entendait pas se résigner par son silence à la victoire définitive des assassins. Ne pouvant prétendre rivaliser avec la puissance d'évocation de Siméon Habineza, il se réservait un rôle plus modeste. Il dirait inlassablement l'horreur. Avec des mots-machettes, des mots-gourdins, des mots hérissés de clous, des mots nus et – n'en déplaise à Gérard – des mots couverts de sang et de merde. Cela, il pouvait le faire, car il voyait aussi dans le génocide des Tutsi du Rwanda une grande leçon de simplicité. Tout chroniqueur peut au moins y apprendre – chose essentielle à son art – à appeler les monstres par leur nom.

Voilà pourquoi il avait choisi de se trouver aux côtés de ses morts. Il ne voulait ni prier ni pleurer. Il n'attendait aucun miracle devant les ossements pétrifiés de Murambi.

Il ne restait plus un seul écho des milliers de cris de terreur qui montèrent un matin vers le ciel. Dieu les avait entendus. L'affaire était classée. C'est que l'éternité dure si peu de temps, quoi qu'ils disent. Le lac de sang s'était déjà asséché. Pendant de longs mois, les vautours avaient nettoyé les cadavres de leurs derniers lambeaux de chair putride. Puis ils s'étaient envolés vers quelque autre lointain charnier. Il n'en manquait pas de par le monde. Il vint à l'esprit de Cornelius que vautours et charognards ouvrent chaque jour de nouveaux et mystérieux sillages dans le ciel, en route vers des pays où d'autres cadavres pourrissent sous le soleil.

Un léger bruit lui indiqua qu'on venait de pousser le portail de l'École technique.

Des pas s'approchaient.

Il se laissa bercer par leur crissement régulier sur le sable. Bientôt le bruit commença à décroître avant de s'interrompre brusquement.

Il crut d'abord que le nouveau venu avait rebroussé chemin. Pourtant il sentait à ses côtés une présence humaine de plus en plus forte.

Quelqu'un se tenait derrière lui et le regardait en silence.

Le visiteur s'était sans doute arrêté, hésitant à avancer, surpris de découvrir un inconnu si tôt le matin à Murambi.

Cornelius aurait pu se lever et aller vers le visiteur, ou au moins le rassurer d'un simple signe de la main. Il n'en fit rien.

Le bruit, de nouveau, des pas sur le sable lui apprit que l'autre s'était décidé à reprendre sa marche.

La forme passa près de lui.

Il reconnut la jeune femme en noir.

Elle ne souhaitait manifestement pas être vue. Arrivée à la hauteur de Cornelius, elle s'était inclinée, de manière assez inattendue d'ailleurs, vers la gauche. Il avait à peine eu le temps d'entrevoir son visage de profil.

En la regardant se diriger vers le bâtiment principal, il songea que le chemin qui la menait à ses morts ne se perdait pas dans les labyrinthes de l'histoire.

Elle-même, était-elle morte ou vivante ? Cornelius aurait voulu pouvoir poser cette question à ceux qui, sous prétexte de dresser le compte exact des victimes du génocide, se jetaient furieusement des chiffres à la tête. Un million de victimes. N'exagérons pas, monsieur, il n'y a eu, après tout, que huit cent mille morts au Rwanda. Non, un million deux cent mille. Beaucoup plus. Un peu moins. Il avait envie de leur demander quelle était la place de la jeune femme en noir dans leurs statistiques et leurs graphiques. C'était pourtant si facile à comprendre : après une histoire pareille, tout le monde est, de toute façon, un peu mort. Il restait peut-être moins de vie dans les veines de l'inconnue que parmi les ossements de Murambi.

Cependant, la jeune femme en noir était l'ombre que guettait depuis longtemps le petit matin.

Cornelius décida de l'attendre.

Il lui fallait voir son visage, écouter sa voix. Elle n'avait aucune raison de se cacher et lui, il avait le devoir de se tenir au plus près de toutes les douleurs. Il voulait dire à la jeune femme en noir – comme plus tard aux enfants de Zakya – que les morts de Murambi font des rêves, eux aussi, et que leur plus ardent désir est la résurrection des vivants.

POSTFACE

La Mise Hôtel. C'est le nom curieux, et peut-être même unique, de l'auberge où notre groupe d'auteurs a posé ses valises un certain mois de juillet 1998. Pour le gouvernement de Kigali qui nous y a installés, nous sommes ce qu'on peut appeler des visiteurs encombrants. Le fait est qu'au bout de deux ans de discussions, nos hôtes ne sont toujours pas sûrs de savoir ce qui nous amène pour de vrai dans leur pays. Maimouna Coulibaly et Nocky Djedanoum leur ont bien expliqué que nous sommes venus, « en frères africains », écouter les victimes des massacres de 1994 et essayer, grâce à nos livres, de faire connaître leurs souffrances au monde entier mais cela ne les a émus qu'à moitié. D'après ce que j'ai pu en savoir, Kigali a longtemps réagi par un mélange d'irritation et d'amusement à l'idée que nous allions écrire des romans sur le génocide des Tutsi du Rwanda. Les interlocuteurs de Fest'Africa, tous des cadres de la guérilla du FPR à peine sortis du maquis, éprouvaient surtout de la méfiance à l'égard de notre chœur de pleureuses de la vingt-cinquième heure. Pourquoi cet intérêt subit pour leur histoire de la part d'écrivains de langue française, de surcroît à travers un projet partiellement financé par une fondation française ? Je ne comprendrai leur perplexité que plus tard. À l'époque je ne pouvais savoir que Vénuste Kayimahe, l'un des deux participants rwandais (avec Jean-Marie Vianney Rurangwa) au projet de Fest'Africa, abandonné aux tueurs par ses supérieurs et ses collègues français de l'ambassade de France et du Centre culturel, n'avait échappé à la mort que par miracle. J'ignorais de même qu'en juin 1994 les militaires de Turquoise avaient, des semaines durant et en toute connaissance de cause, joué au volley-ball au-dessus des charniers de Murambi ainsi que le rappelle, du reste, un panneau toujours bien visible sur le site. Bref, je ne savais pas encore que la France avait été, pour reprendre le titre de l'excellent ouvrage de Jacques Morel, « au cœur du génocide des Tutsi ». Je n'étais sûrement pas le seul et je réalise aujourd'hui que sans l'intervention d'amis rwandais de Paris et sans celle, en particulier, du journaliste Théogène Karabayinga, la résidence « Rwanda : écrire par devoir de mémoire » n'aurait jamais eu lieu.

Kigali n'est pas une grande ville et le bruit y a vite couru que des écrivains étrangers logeaient dans le quartier populaire de Nyamirambo. Pendant les deux mois où nous y sommes restés, le bar-restaurant de *La Mise Hôtel* n'a pas désemploi. En dehors d'un vieux Belge massif et taciturne, accusé de pédophilie et en attente de

jugement – ou d’extradition ? – nous étions les seuls occupants des dix chambres, exigües, un peu lugubres même et très sommairement meublées, de l’auberge. C’est à partir de ce lieu que nous avons sillonné le Rwanda pour aller à la découverte de charniers comme ceux de Nyarubuye – à la frontière tanzanienne –, de Kigarama ou de Nyamata, mais c’est aussi là que les personnages de nos futurs romans sont venus à notre rencontre... Intellectuels, artistes ou simples citoyens désireux de confier leur drame personnel à qui voulait bien le raconter, ils y ont partagé avec nous quelques verres de « maracuja » ou de bière de banane jusque tard dans la nuit. Et ils nous ont si souvent avoué n’avoir rien compris à ce qui leur était arrivé qu’on pouvait parfois les soupçonner de compter sur nous pour percer le mystère d’une haine aussi radicale et ravageuse...

Certains écrivains aiment, on le sait, se croire hantés par leurs personnages et il en est même, paraît-il, qui perdent le sommeil à force de jouer avec l’idée que leur héros va s’échapper d’un moment à l’autre des pages du roman pour leur fracasser le crâne à coups de hache en leur aboyant, par-dessus le marché, toutes sortes d’obscénités. Mais cette fascination pour des créatures imaginaires n’a de sens que parce qu’elle n’est, littéralement, qu’une *vue de l’esprit*. Que dire alors lorsque, soudain, un être de chair et de sang s’assied en face de vous et, tout en mordant avec un bel appétit dans sa brochette de chèvre, vous somme par moult gestes, silences et appels du pied d’en faire un être irréel ? On perçoit d’ailleurs très vite l’ambiguïté de cette « commande d’écriture » d’un genre bien particulier, car si votre interlocuteur souhaite devenir irréel, il n’a pas non plus tout à fait envie que vous en fassiez un autre que lui-même... Pour qui comme moi s’était toujours tenu sur l’autre rive de la métamorphose – heureux comme un gamin d’être tour à tour braconnier, faux-monnayeur ou passeur clandestin – il y avait de quoi se sentir intimidé. Ce que certains critiques littéraires ont appelé plus tard, avec un petit sourire en coin, notre « expédition rwandaise », débutait donc sous le signe d’une troublante incertitude et nous obligeait tous, d’une façon ou d’une autre, à réinvestir notre propre écriture.

Mais au Rwanda, en 1998, personne n’avait vraiment le cœur à s’essouffler après des mirages. Se trouver, quatre ans après le génocide, au contact d’un pays dévasté par la folie meurtrière du *Hutu Power*, être immergé dans des récits affreux, inconcevables pour un esprit humain normal, essayer de les comprendre, cela vous éloigne très vite d’on ne sait quels voluptueux tourments esthétiques.

Chacun de nous s’est débrouillé comme il a pu et je crois bien que ma formation de journaliste m’a été d’un grand secours : pendant deux mois, je me suis contenté de poser des questions et d’écouter en silence, avec une infinie patience, les réponses que l’on voulait bien y

faire. En outre, des ouvrages et des films sur l'histoire du Rwanda avaient été mis à notre disposition dans une des salles de *La Mise Hôtel* aménagée en centre de documentation et je les ai étudiés avec beaucoup de soin. Il était essentiel à mes yeux non seulement d'accumuler le maximum d'informations sur le génocide mais aussi de trouver la clé de l'énigme que voici : à Kibungo, Butare et ailleurs au Rwanda, c'est-à-dire pas si loin, au moins émotionnellement, de mon Sénégal natal, on avait assassiné dix mille personnes par jour, pendant cent jours, sans un seul jour d'interruption et, quatre longues années plus tard, je n'étais toujours pas au courant... Comment peut-on se dire un intellectuel capable, pour parler comme Cheikh Hamidou Kane, de « brûler au cœur des choses » si on ne sait même pas se demander pour quelle raison et par qui tant de corps mutilés de Tutsi ont été du jour au lendemain lâchés sur le Nyabarongo ou jetés aux chiens ? Pourquoi n'avais-je pas été capable de voir *un seul* de ces centaines de milliers de corps ? En m'incitant à me poser de telles questions, les témoignages des rescapés et mes lectures me tendaient sans pitié le miroir où je voyais défiler mes graves déficiences... Journaliste et écrivain, prétendument curieux depuis ma prime jeunesse des affaires du monde, sensible aux idéaux de gauche et admirateur du panafricaniste Cheikh Anta Diop, je m'étais fait mystifier, avec une déconcertante facilité, sur les mécanismes et les enjeux politiques d'une catastrophe africaine aux dimensions cosmiques. Qui donc s'était ainsi joué de moi ? Convaincu que c'était la faute à CNN et compagnie, je me suis souvenu d'un proverbe de notre malicieux et quasi imparable Wolof Njaay : *Si tu empruntes à quelqu'un ses yeux, ne t'étonne pas, l'ami, d'être obligé, quoi que tu fasses, de ne voir que ce que lui-même voit...* Dans le monde tel qu'il va, les médias globaux ne sont-ils pas, en définitive, les universels « prêteurs de regard » ? Nous sommes tous condamnés à nous fier à ce que racontent leurs caméras et le pire c'est que bien souvent le flux bavard de leurs images et de leurs commentaires nous cache la réalité bien plus sûrement que leurs silences ou omissions. Mais même s'ils ont affecté de ne voir dans le génocide des Tutsi du Rwanda qu'un immense crime de masse, pittoresque et sans rime ni raison – un « truc africain » de plus, pour tout dire –, personne n'a le droit de les rendre responsables de son propre aveuglement.

Notre problème à nous autres Africains, c'est peut-être surtout une insensibilité qui mérite que l'on s'y arrête un instant.

Je vais le faire en évoquant ma propre expérience.

Depuis la parution de *Murambi, le livre des ossements*, il y a onze ans, j'ai été amené à discuter de son contenu avec les publics les plus divers, dans de très nombreux pays. Cela ne me plaît pas de le dire mais je dois bien avouer que c'est en Afrique même que le refus de

s'intéresser aux Cent-Jours du Rwanda, d'en analyser les mécanismes spécifiques ou de simplement en parler, m'a toujours paru le plus manifeste. C'est aussi, me semble-t-il, sur ce continent que l'information sur la tragédie rwandaise reste aujourd'hui encore la plus lacunaire. Faut-il attribuer une aussi choquante désinvolture à « l'habitude du malheur » qu'évoque le titre d'un roman de Mongo Beti ? Il est vrai qu'au cours des dernières décennies, les luttes pour le pouvoir se sont traduites au Liberia, en Sierra Leone, au Congo et en maints autres endroits par un tel déferlement d'horreur que cela nous a peut-être immunisés contre les pires atrocités. On se surprend même à déduire de ce grand nombre de massacres qu'aucun d'eux n'a réellement eu lieu. C'est un paradoxe mais il n'est qu'apparent : tant de scènes de cruauté au cœur de la forêt, à force de s'abolir mutuellement, en viennent à s'inscrire dans notre imaginaire comme une nuisance anodine, voire naturelle. Cela ne signifie pourtant pas que nous nous en accommodons : tout Africain a porté le fardeau des crimes sanglants de Mobutu ou d'Idi Amin Dada et a vécu leurs pitreries comme une humiliation personnelle. Tout cela finit par peser lourd dans la tête et l'amnésie, plus volontaire qu'on ne croit, relève sans doute plus de la stratégie de survie individuelle que de l'indifférence.

Cet embarras bien compréhensible ne saurait toutefois justifier l'étrange petite moue de dédain avec laquelle certains laissent entendre, à la moindre occasion, que le Rwanda, c'est certes important mais qu'il « ne faut tout de même pas exagérer »... À ma connaissance, les intellectuels africains sont les seuls au monde à refuser, sous les prétextes les plus variés et divers, mais souvent hautement farfelus, de prendre en compte des faits historiques pouvant avoir de si graves conséquences sur le destin des générations futures. À les écouter ou à lire leurs textes si chic et complaisants, on voit bien que la fabrique d'une certaine « bien-pensance » continue de tourner à plein régime. Dans sa préface aux *Damnés de la Terre*, Sartre n'a pas de mots assez durs pour cette élite colonisée, qu'il appelle des êtres « truqués » qui, « après un bref séjour en métropole » deviennent « des mensonges vivants [qui n'ont] plus rien à dire à leurs frères ». Eh bien, presque rien n'a changé depuis la publication de l'essai de Fanon. Certaines postures évoquent celles, bien connues, du « captif de case » toujours si anxieux de ne pas être assez aimé par le Maître. On n'observe de telles attitudes, encore une fois, nulle part ailleurs à une échelle aussi massive. Pour ne prendre que cet exemple entre mille, jamais, sous aucun prétexte, un penseur américain ne se permettrait de qualifier de non-événement les attentats du 11 septembre, qui furent infiniment moins coûteux en vies humaines que le génocide des Tutsi. Un des ouvrages de Yolande Mukagasana s'intitule *N'aie pas peur de savoir*.

Cela signifie que pour la célèbre rescapée rwandaise il ne suffit pas de compatir aux souffrances des victimes pour donner du sens au fameux « Plus jamais ça » : il est tout aussi essentiel de connaître en détail les circonstances de la tragédie et même les motivations des génocidaires. Le refus de savoir que redoute Mukagasana, même s'il se réfugie souvent derrière un bel alibi – ne pas se défausser sur les autres de nos errements – est surtout l'expression d'une totale perte d'estime de soi. En vérité, ce ne sont pas nos yeux mais notre esprit qui s'est détourné du gigantesque amoncellement de cadavres sur les collines du Rwanda. Et même si la difficulté de penser le génocide ne venait que d'un sentiment de honte, cela n'excuserait rien : ignorer à ce point sa propre histoire, cela a plus à voir avec un déficit d'humanité qu'avec le simple manque d'information.

Je me suis senti d'autant plus mal à l'aise durant les premiers jours à Kigali que j'y avais débarqué dans cet état d'esprit plus ou moins afro-pessimiste. Dans mon précédent roman, *le Cavalier et son ombre*, j'avais glissé quelques paragraphes sur ce que je n'osais même pas appeler un génocide, sans avoir jamais mis les pieds au Rwanda et sans avoir la moindre idée de ce qui s'y était passé entre avril et juillet 1994. Avais-je seulement été gêné par mon ignorance ? En aucune façon.

J'étais plutôt porté à croire en ce temps-là que le monde est d'autant plus vrai qu'il est totalement imaginaire. Je n'ai du reste pas entièrement renoncé à cette idée. Le romancier n'est pas un historien et, à serrer de trop près la réalité, il risque paradoxalement de la dissiper, comme ces rêves qui s'effilochent au petit matin et dont nous sentons, un rien mélancoliques, que jamais ils ne reviendront ni ne seront racontés. Ce sont ses errances dans un univers obscur, incertain et parfois hostile qui rapprochent le plus l'écrivain de la vérité des êtres et des sociétés humaines.

C'est d'ailleurs à ces audaces novatrices que nous convie Birago Diop traduisant à sa façon un autre proverbe de Wolof Njaay : *Lorsque la mémoire va ramasser du bois mort, elle rapporte le fagot qui lui plaît...* Tout cela est bien vrai mais face à d'authentiques drames humains, de telles considérations esthétiques paraissent tout à fait dérisoires. En fait, s'il nous est toujours si facile d'oublier l'avertissement de Césaire (« Un homme qui crie n'est pas un ours qui danse ») c'est en raison de notre propension à voir dans les tragédies africaines non pas des événements singuliers mais des séquences successives et répétées à l'infini d'un cataclysme généralisé et continu. Autrement dit, chacune de ces tragédies, loin d'exister par elle-même, avec de complexes ressorts politiques, économiques et culturels, est simplement perçue comme une des nombreuses répliques du même tremblement de terre qui n'en finirait pas de secouer le continent depuis la nuit des temps. À ce compte, Khadidja, l'héroïne du *Cavalier et son ombre*, aurait pu

remplacer dans tout le roman le mot « Rwanda » par « Somalie », « Érythrée », « Liberia » ou « Congo Brazzaville » sans jamais avoir l'impression de s'exposer à un contresens ou de brouiller les repères historiques. C'est au prix d'amalgames aussi superficiels et insensés que l'on paye, pour ainsi dire, son écot d'écrivain africain « engagé ». Je croyais m'être acquitté de mon devoir en laissant Khadidja fulminer contre les manieurs de machettes et verser des larmes sur les victimes de trois mois de carnage. Affaire classée et vivement le prochain désastre ethnique, sujet du livre suivant...

Voilà pourquoi j'ai accueilli avec plus de perplexité que d'enthousiasme la proposition de me rendre à Kigali pour une résidence d'écriture collective. Ayant en fin de compte accepté de participer à l'opération par simple curiosité journalistique, je projetais de consigner dans un carnet de voyage, en toute neutralité, des observations et peut-être quelques impressions sur une société qui m'était si étrangère. Je n'en étais pas conscient à l'époque mais je me rends bien compte à présent que je n'arrivais pas à lire les Cent-Jours du Rwanda autrement que comme un affrontement tribal où tous les acteurs avaient, de façon égale, du sang sur les mains. Cela signifie qu'avant même de savoir qu'il y avait eu un génocide, j'étais partisan de la théorie du double génocide ! On ne dira jamais à quel point il est impératif pour chacun de nous de désengluier l'Afrique d'elle-même pour au moins avoir quelque chance d'en parler rationnellement... Je ne voulais donc pas revenir du Pays des Mille Collines avec une œuvre de fiction et, d'une certaine manière, la promesse a été tenue : *Murambi, le livre des ossements* accorde beaucoup plus d'importance aux faits rapportés par mes interlocuteurs qu'aux tours de passe-passe souvent associés à une écriture expérimentale qui était, on me permettra de le signaler, ma marque de fabrique.

J'ai complètement changé d'avis au bout d'une semaine.

Les discussions avec les rescapés et les tueurs tout comme les visites des sites du génocide des Tutsi ont été une leçon d'histoire que j'ai voulu à tout prix partager avec mes lecteurs. Je venais, à ma grande honte, d'apprendre ce dont je n'aurais jamais dû douter, à savoir qu'au Rwanda aussi, il y avait eu bel et bien des victimes et des bourreaux. Dans *le Cavalier et son ombre*, où le propos se focalise sur les camps de réfugiés de l'ex-Zaïre, la confusion mentale m'avait amené à faire involontairement la part belle aux génocidaires qui continuaient à semer la terreur à Mugunga et Uvira. Alors que les chefs de ces camps venaient de perpétrer le dernier génocide du XX^e siècle, je les dépeignais, avec des trémolos dans la plume, comme des innocents ayant échappé aux tueurs et consacrant tout le temps à soutenir, avec une belle noblesse d'âme, la veuve et l'orphelin... J'ai vite compris que le meilleur moyen de ne pas rééditer un aussi grave quiproquo

était de respecter les témoignages recueillis pendant notre résidence, tout en les rattachant au contexte historique rwandais. Il s'agissait non pas d'écrire un livre sur un génocide « africain » – mot du reste trop vague pour présenter, je commençais à m'en apercevoir, le moindre intérêt – mais, très concrètement, un livre sur le génocide des Tutsi du Rwanda.

Je dois ajouter que malgré ce souci de précision factuelle, *Murambi, le livre des ossements* reste un roman dans la mesure où s'y perçoit le tumulte d'une histoire tragique et, à travers diverses trajectoires individuelles, la subjectivité d'un auteur. Si jamais le Rwanda avait été ce lieu paisible et lumineux où le Dieu Imana venait se reposer après chaque coucher de soleil, en 1998, il avait cessé de l'être depuis longtemps : la mort continuait à rôder partout, l'odeur des corps en décomposition prenait toujours à la gorge et les survivants n'avaient pas encore émergé de leur longue sidération. D'être à chaque instant un peu plus refoulé vers les ténèbres vous fait passer l'envie de tenir un journal de voyage. Prendre des notes au bord d'un charnier, ça ne se fait pas. Je continuais à vouloir être fidèle au vécu de mes interlocuteurs mais je ne prétendais déjà plus à la neutralité de l'homme de science. Il n'était plus question de collecter froidement des faits mais d'écouter des récits de vies détruites et de s'en faire fidèlement l'écho.

Il a toutefois été plus facile de rêver ce généreux « chantier d'écriture » que de le mettre en œuvre et il m'a fallu des semaines pour savoir quoi faire exactement de ce que j'entendais et voyais.

Même l'option en faveur de la forme romanesque, qui m'avait toujours paru si naturelle, ne s'est pas imposée d'emblée à moi. J'ai par exemple hésité entre un pamphlet vengeur sur les égarements de l'ONU au Rwanda et une pièce de théâtre dont subsistent, au demeurant, des traces dans le texte final. Ceux à qui nous avions affaire étaient rongés par de si terribles souffrances qu'ils en devenaient eux-mêmes hors normes et leurs histoires étaient si exceptionnelles que chaque jour l'action romanesque se nouait autour d'une intrigue différente de celle envisagée la veille. Je me souviens par exemple d'avoir entendu, en compagnie de Monique Ilboudo, le récit de la pénible passion amoureuse entre une jeune femme et son sauveur, un soldat qui deviendra à moitié fou. J'ai songé pendant un certain temps à faire de cette histoire, parfaite préfiguration du Rwanda post-génocide, le sujet de mon livre. Elle a finalement été racontée dans *Murekatete* par la seule Monique. C'est aussi en compagnie de cette dernière que j'ai assisté à l'interrogatoire d'un génocidaire dans une gendarmerie. L'homme, qui ne niait rien, se réfugiait derrière l'habituel « J'ai agi sur ordre du bourgmestre ». Il avait perdu ses deux oreilles au cours d'une arrestation mouvementée

et cela le rendait si grotesque et pitoyable que c'en était insupportable. Pourquoi, me suis-je dit, ne pas raccorder le destin de ce pauvre diable à celui de Bagosora, de Nahimana ou de l'un de ces « cerveaux » du génocide exfiltrés du Rwanda par l'opération Turquoise ? J'ai également renoncé à ce projet. Le hasard continuait cependant à gratifier chaque jour le texte à venir d'un discret clin d'œil. En voici un exemple parmi tant d'autres... Un dimanche matin, nous assistons à une cérémonie d'exhumation de restes de victimes sur la colline de Nyanza. Nous sommes perdus dans la foule qui va et vient. Deux femmes passent près de moi et j'entends l'une dire à sa compagne : « C'est ici que notre Cornelius est resté. » Je ne savais pas encore quel roman j'allais écrire mais j'ai aussitôt pensé que quoi qu'il arrive son personnage principal s'appellerait Cornelius. Toutefois, c'est lors d'une rencontre de notre groupe avec l'association de rescapées « Pro-Femmes/Twese Hamwe » que j'ai été le plus vivement impressionné. Ce jour-là, une des survivantes explique avec calme pourquoi sa colère est restée intacte : « Depuis 1959, déclare-t-elle, chaque fois qu'il y a un massacre, le même homme, un de nos voisins, s'est directement dirigé vers notre maison avec ses fils pour tuer tous ceux qui s'y trouvaient. En 1994, ils sont revenus et je suis la seule à leur avoir échappé, il ne me reste plus aucun parent au monde. L'homme a été jeté en prison après le génocide puis le gouvernement l'a libéré du fait de son grand âge. Chaque matin quand je vais au travail, je le vois assis sur le seuil de sa maison et il me suit du regard jusqu'à ce que je disparaisse au coin de la rue. » Lorsque la jeune femme arrive à la fin de son propos, sa voix paraît toujours aussi sereine mais on sent que cette évocation vient de réveiller brutalement dans son cœur une sourde colère et même de la haine et elle lance en détachant bien ses mots, le regard un peu fou, le doigt pointé sur sa poitrine : « Et on veut que, *moi*, je pardonne...? » Cette dernière question, elle semblait d'ailleurs plus se la poser à elle-même qu'à l'assistance. C'était le récit idéal, confrontant d'un carnage à l'autre bourreaux et victimes qui se trouvaient être, de surcroît, des voisins de longue date. S'il n'a inspiré qu'un chapitre de mon livre – la rencontre entre Faustin Gasana et son père – c'est que de nombreuses autres histoires avaient pareillement suscité mon intérêt et que je tenais à les intégrer toutes, d'une façon ou d'une autre, à *Murambi, le livre des ossements*. La structure éclatée du roman s'explique d'ailleurs par ce désir de donner à voir ou pressentir une myriade de destins individuels pendant le génocide. Parti au Rwanda « par devoir de mémoire », je n'ai voulu abandonner personne sur le bord de la route. J'avais découvert, chemin faisant, ceci qui m'a paru fondamental : si un génocide aussi spectaculaire que celui des Tutsi du Rwanda implique des masses hurlantes d'hommes et de femmes pris au piège d'une panique collective sans nom, chacun

n'entend, dans ce formidable chambardement, que les battements de son cœur, dans une soudaine et affreuse proximité avec sa propre mort. Il fallait aussi dire cette solitude des êtres livrés à eux-mêmes, parfois bien plus effroyable, à y regarder de plus près, que la sanglante pagaille alentour. Si j'ai en définitive choisi l'histoire que l'on vient de lire, c'est parce que je dois une autre leçon, tout aussi essentielle, au Rwanda : le crime de génocide est commis par les pères mais il est expié par les fils...

Nous avons certes été exposés aux mêmes tentations romanesques – comme en atteste la présence dans la plupart de nos textes de Theresa Mukandori, la suppliciée de Nyamata, par ailleurs une des figures centrales de *la Phalène des collines* de Koulsy Lamko – mais le but de l'opération n'était heureusement pas la rédaction d'un ouvrage collectif. Nous n'aurions sûrement jamais réussi à en écrire la première ligne, car la création romanesque est tout ce qu'on veut, sauf un travail d'équipe.

Elle l'est si peu que très vite chacun de nous s'est spontanément tracé ses itinéraires personnels dans Kigali. Nous appelions d'ailleurs ce créneau, en accord avec les organisateurs, nos « plages individuelles » et elles se sont très vite entièrement substituées aux activités de groupe.

C'est en évoluant en solitaire que j'ai croisé sur ma route deux êtres d'exception, Jeanne K. et le vieil Apollinaire. *Murambi, le livre des ossements* doit beaucoup plus à nos longues heures de conversation, dans une maison quasi déserte – de Kimihurura, si mes souvenirs sont exacts – qu'à la lecture des travaux de recherche ou au visionnage des documentaires mis à notre disposition.

Jeanne et Apollinaire m'ont servi de modèles pour les personnages de Jessica et Siméon et je leur sais gré de m'avoir fait entrevoir cette petite lueur d'espoir sans quoi aucun roman ne semble pouvoir être écrit.

Vécue différemment, l'expérience rwandaise nous a naturellement marqués de façon différente.

Le cas le plus frappant est celui de Koulsy Lamko. Alors qu'il était supposé séjourner au Rwanda, comme nous tous, de juillet à septembre 1998, il y est resté jusqu'en 2002. L'auteur tchadien ne savait au départ ni combien de temps il allait vivre au Rwanda ni ce qu'il allait exactement y faire.

Il ne savait même pas qu'il serait amené à prendre une décision aussi lourde de conséquences pour lui-même. Il s'est juste dit après huit semaines : « Je ne peux pas être venu dans ce pays, y avoir vu toute cette abomination puis écrire un livre et retourner à mes affaires comme si de rien n'était. » Malgré le soutien moral et institutionnel d'amis rwandais tels que le docteur Émile Rwamasirabo, recteur à

l'époque de l'université nationale du Rwanda à Butare, et son épouse Alice Karekezi, juriste et militante, ces quatre années ne furent pas toujours faciles. Koulsy Lamko les a consacrées à faire éclore du mieux qu'il pouvait le potentiel de créativité des jeunes de Butare, en particulier dans le domaine théâtral qui se trouve être, par ailleurs, sa spécialité académique. De ce prolongement inattendu de « Rwanda : écrire par devoir de mémoire » est né en septembre 1999 le « Centre universitaire des Arts », officiellement intégré depuis 2001 au cursus des étudiants en Lettres de Butare. Ce n'est sûrement pas un hasard si le professeur Jean-Marie Kayishema a accepté d'en assurer la direction. Universitaire et dramaturge, Kayishema est en effet de ceux qui voient dans le déficit de représentation symbolique de la société rwandaise – brutalement privée de ses repères spirituels par une évangélisation de type intégriste – une des causes profondes du génocide. À partir d'un tel constat, de nombreuses activités artistiques se sont déployées au fil des ans dans le cadre du « Centre des Arts ». Une troupe d'une vingtaine de batteuses de tambours – le chiffre peut aller jusqu'à une centaine en certaines occasions – dénommée « Ingoma Nshiye », a ainsi vu le jour grâce à cette structure. Il s'agit là, soit dit en passant, d'une rupture majeure avec l'ordre ancien puisque dans le Rwanda d'autrefois seuls les hommes avaient le droit de jouer du tambour...

Ce n'est pas tout, car de Mexico où il vit depuis quelques années, Koulsy Lamko a coordonné – avec Palmira Telésforo Cruz et moi-même – un ouvrage collectif consacré à notre résidence de 1998. Paru en janvier 2010 sous le titre *Genocidio de los Tutsis de Ruanda : la memoria en camino*, il est, sur un tel sujet, le seul disponible en langue espagnole. Son utilité et son urgence ne font aucun doute tant les peuples d'Amérique du Sud et d'Afrique, également éprouvés par une conquête barbare, ont perdu l'habitude de se parler, surtout depuis la fin de la guerre froide.

Deux autres auteurs de notre groupe – Abdourahmane Waberi et Véronique Tadjo – ont apporté leur contribution à *Genocidio de los Tutsis de Ruanda : la memoria en camino*. Encore une preuve, s'il en était besoin, de la quasi-impossibilité de sortir indemne de l'expérience rwandaise.

En somme, à la lancinante question de la légitimité d'une mise en fiction du génocide – question que les autorités de Kigali ont été les premières à nous poser, quoique de manière oblique – Koulsy Lamko a donné une réponse bien à lui : « Oui, on peut écrire un roman sur le génocide des Tutsi, à condition de ne pas s'en tenir à cela. » Les ouvrages de Josias Semujanga, Yolande Mukagasana, et Benjamin Sehene, entre autres, m'ont aidé à mieux comprendre le drame rwandais au moment où j'écrivais le mien. Cela dit, les résidents de

Nyamirambo ont été parmi les premiers non-Rwandais à travailler sur le génocide des Tutsi. À l'époque en effet le cinéma, le théâtre, la chorégraphie, les arts plastiques et la littérature n'en avaient pas encore fait un de leurs sujets de prédilection.

La situation a toutefois bien changé depuis le jour où nous avons pris nos quartiers à *La Mise*.

Des millions de personnes ont ainsi vu *Sometimes in April*, *Hôtel Rwanda* et les très nombreux documentaires et films de fiction consacrés au génocide des Tutsi ; si *Rwanda 94*, du Groupov, est un spectacle particulièrement ambitieux et réussi, on ne compte plus les pièces de théâtre inspirées par ce thème ; les artistes Bruce Clarke et Kofi Setordji se sont focalisés sur les Cent-Jours du Rwanda et *Fagaala*, des chorégraphes Germaine Acogny et Kota Yamazaki, est une adaptation de *Murambi, le livre des ossements*. Après avoir couvert la tragédie, des journalistes tels que Philip Gourevitch, Jean-François Dupaquier, Patrick de Saint-Exupéry et Colette Braeckman y sont revenus dans des ouvrages complétant admirablement ceux des historiens de métier. Mais l'essentiel du travail a été fait et continue de l'être par les Rwandais eux-mêmes qui n'ont souvent pu prendre la parole qu'au bout d'une période de deuil plus ou moins longue. C'est le cas d'Annick Kayitesi, Révérien Rurangwa, Scholastique Mukasonga et Esther Mujawayo.

Il suffit de comparer les premières célébrations de l'anniversaire du génocide à celles d'aujourd'hui pour se rendre compte qu'il y a désormais une bien meilleure connaissance de ses mécanismes et infiniment plus de compassion pour ses victimes. Cette riche production scientifique et littéraire y est pour beaucoup. On n'en est que plus sidéré par l'absence quasi totale des intellectuels africains dans toutes les bibliographies relatives au génocide. Cet état de fait peut certes s'expliquer en partie par la difficulté de se faire publier tant à l'intérieur qu'en dehors du continent. Mais ce silence s'étend à tous les conflits et il est rare que dans un pays africain les journalistes et les chercheurs se sentent tenus d'aider leurs concitoyens à savoir ce qui s'est *exactement* passé à un moment donné en un lieu particulier. Combien d'entre nous par exemple, même parmi les plus éduqués, sont en mesure de dire, ne serait-ce que sommairement, quelles ont été les forces en présence dans les guerres civiles du Liberia, du Congo-Brazzaville et de Sierra Leone ? À Monrovia et à Freetown, des seigneurs de la guerre ont fait couper des mains et des têtes, la paix est revenue un jour et puis c'est tout... De même au Rwanda, des politiciens à l'intelligence limitée ont dit à leurs partisans : « Prenez vos machettes, allez sur les collines, allez par les rues des villes et tuez tous nos ennemis, tuez-les jusqu'au dernier mais veillez à ce qu'ils souffrent mille morts avant de mourir ! » et, à part les survivants et

quelques rares auteurs des pays voisins du Rwanda, toute l'information disponible – parfois précieuse, souvent tendancieuse – provient de chercheurs, activistes politiques, humanitaires et journalistes occidentaux. C'est une grave anomalie et le mérite de « Rwanda : écrire par devoir de mémoire » a été de faire entendre, très loin de la région des Grands Lacs, quelques voix africaines.

Chaque causerie autour de *Murambi, le livre des ossements* m'a donné l'occasion de vérifier à quel point toute entreprise d'extermination est en résonance avec d'autres expériences historiques, a priori sans lien particulier avec elle. Dans mon cas, le génocide des Tutsi renvoyait à un certain passé colonial. Je me suis donc tout naturellement focalisé sur le rôle de la France au Rwanda, et *Négrophobie*, co-écrit avec Odile Tobner et François-Xavier Verschave, est la suite logique de l'équipée rwandaise. L'ouvrage est né du constat que le racisme ordinaire, ferment de la politique coloniale de la France, reste, un demi-siècle après les « Indépendances », au cœur de sa politique africaine. La situation est sans doute même plus grave qu'on ne le pense, car les exemples de Madagascar, du pays bamiléké ou de l'Algérie montrent bien que la France a commis plus de massacres pour ne pas quitter l'Afrique que pour la conquérir. Et au temps de la guerre froide, chaque fois qu'elle a pu décoloniser sans accorder la liberté, elle l'a fait, notamment en plaçant ses laquais à la tête des nouveaux États et en les y maintenant, à chaque soulèvement populaire, par une intervention armée. Le plus surprenant, c'est que de tels agissements ne l'ont jamais empêchée de se présenter comme « la patrie des droits de l'homme ». En a-t-elle éprouvé au moins quelque embarras ? Même pas. Dans un documentaire récent, Jacques Foccart et quelques hommes clés de ses réseaux donnent à lire au grand public, en toute sérénité, les mécanismes de la Françafrique. Au soir de leur vie, ces anciens hauts fonctionnaires reviennent, le sourire aux lèvres et un verre de cognac à la main, sur cinquante ans de coups tordus. Oui, Moumié, il était pas mal au début puis il s'est mis à faire le malin, alors je l'ai fait empoisonner à Genève par un faux journaliste. La Guinée ? J'y ai déversé des milliards de faux billets de banque pour déstabiliser Sékou Touré et, soit dit sans me vanter, l'opération a été un succès éclatant. Tout y passe : les putschs cousus main, les interventions militaires tous azimuts et le pillage par Elf des ressources pétrolières du Gabon et du Congo pour garantir, selon la haute vision gaullienne, l'indépendance de la France vis-à-vis des deux grandes puissances de l'époque. Le Gabon et le Congo garants de l'indépendance de la France : ça n'est pas beau, ça, quand même ? Les héritiers des Lumières que l'on entend dans ce film ont si peu de remords que l'on a du mal à croire qu'ils sont en train de raconter la destruction, systématique et très coûteuse en vies humaines, de pays

pauvres.

Ils ne disent cependant rien que les Français n'aient déjà lu ou entendu. En fait s'ils sont passés aussi facilement aux aveux, c'est qu'ils savent que leurs supposées actions secrètes sont en fait depuis longtemps un secret de Polichinelle. Et s'ils ne craignent pas d'être regardés de travers par leurs voisins, c'est en raison des préjugés tenaces du Français moyen sur l'Afrique. Quoi qu'ils aient pu faire de mal sur ce continent, cela ne compte pas vraiment.

Cette certitude qu'elle peut toujours tout se permettre chez ses obligés du pré carré africain a perdu la France au Rwanda.

Pour s'y être comportée comme elle l'aurait fait au Tchad ou au Cameroun, elle doit gérer aujourd'hui une infamante accusation de complicité avec le *Hutu Power*. Le mot de Mitterrand (« Dans ces pays-là, un génocide ce n'est pas trop important ») repose sur une idée vieille comme la Françafrique, à savoir que la mauvaise réputation de l'Afrique permettra toujours, en cas de nécessité, de jouer sur les réflexes négrophobes de l'opinion. Jean d'Ormesson était donc conscient de ne courir aucun risque en insultant dans *Le Figaro littéraire* les victimes d'un génocide où il n'a vu, après un bref séjour au Rwanda en juin 1994, que « des massacres grandioses dans des paysages sublimes ». « Génocide sans importance » ? « Massacres grandioses » ? Je ne sais même pas comment on fait, de nos jours, pour tenir des propos aussi répugnants. Mais la mémoire d'un génocide est une mémoire paradoxale : plus le temps passe, moins on oublie et, dès avril 1998, Jacques Julliard avertissait dans sa chronique du *Nouvel Observateur* : « [...] Se posera un jour, n'en doutons pas, la question de la responsabilité de la France, François Mitterrand étant président de la République, dans le génocide des Tutsi du Rwanda en 1994. La France n'a pas commis le crime, mais elle a armé le bras de futurs tueurs qui ne cachaient pas leurs intentions. » Ce procès-là attend certes toujours d'être instruit mais même si Mitterrand continue à passer pour un grand amoureux du genre humain, les mentalités ont sensiblement évolué en France à propos du Rwanda depuis le temps où, presque seuls contre tous, Mehdi Bâ, Patrick de Saint-Exupéry et François-Xavier Verschave s'indignaient du soutien de Paris aux tueurs de Kigali. Les travaux des commissions d'enquête et ceux des historiens ainsi que les auditions du Tribunal pénal international ont favorisé ce changement en rendant disponible toute l'information nécessaire. Grâce à cette abondante documentation exploitée par les spécialistes, le débat sur la complicité de génocide de l'État français s'est déplacé du terrain de la spéculation pure vers celui des *faits*. Sans l'avoir prévu, Paris s'est trouvé obligé de renoncer à son système de défense habituel. Du jour au lendemain, il n'a plus été possible de jouer les faux naïfs à l'instar

de Mitterrand s'écriant à Biarritz : « Que peut bien faire la France quand des chefs africains décident de régler leurs problèmes à la machette ? » Les accusations sont devenues si précises qu'on est obligé d'y répondre *point par point*. Il a ainsi fallu s'expliquer, entre autres, sur la livraison d'armes, en violation de l'embargo de l'ONU, au gouvernement rwandais au moment même où le pays était jonché de centaines de milliers de cadavres ; des curieux ont également voulu savoir pourquoi le même gouvernement génocidaire a été constitué au début d'avril 1994 dans les locaux de l'ambassade de France à Kigali, sous la supervision du maître de céans, Jean-Michel Marlaud. L'entraînement de milices de tueurs par l'armée française a elle aussi suscité de légitimes interrogations.

Les réponses de Paris à ces griefs n'ont convaincu personne et, même si au fond cela ne change rien pour eux, les citoyens français savent désormais que leur pays a été un acteur important du dernier génocide du XX^e siècle. Ça n'est pas rien. Un génocide, c'est le crime absolu et il est plus que déshonorant d'être associé à ceux qui ont planifié et mis en œuvre l'extermination des Tutsi du Rwanda.

C'est sans doute pour cette raison que tant d'universitaires et d'hommes politiques français se sont retrouvés en première ligne pour nier de mille et une manières ce génocide. Il n'y a pas de fumée sans feu et cet acharnement contre un petit pays où la France n'a pris pied qu'en 1973, parle de lui-même. Il ne faut du reste pas oublier que l'une des particularités du génocide des Tutsi, c'est qu'il a fait l'objet d'une sorte de négation universelle au moment même où il était en train de se perpétrer. Certaines officines « spécialisées » proches de l'Élysée n'en ont d'ailleurs pas attendu la fin pour inciter les médias à présenter Paul Kagamé comme le chef des « Khmers noirs ». Cet audacieux coup de poker sémantique a échoué mais on n'a pas renoncé pour autant à diaboliser le président rwandais. Cela se fait aussi bien par l'omission que par la calomnie. C'est ainsi que les performances économiques du Rwanda, que Waberi vient de rappeler dans une livraison spéciale du *Courrier international*, sont systématiquement passées sous silence. Elles témoignent surtout de la capacité de résilience d'un pays assez confiant en lui-même pour abolir le 25 juillet 2007 la peine de mort. De cela non plus on n'a guère parlé. Pourtant une telle mesure, importante partout, a une charge symbolique particulièrement forte au Rwanda...

Ne pouvant tout de même pas imputer à Kagamé la boucherie orchestrée par le *Hutu Power*, on l'a accusé d'avoir en quelque sorte provoqué Bagosora et Cie en attendant à la vie de Juvénal Habyarimana... Le juge Bruguière y est allé de son mandat d'arrêt international contre Kagamé et ses proches. On croyait le juge au service de la justice : eh bien, il était tout bêtement au service de son

pays. WikiLeaks vient en effet de nous apprendre que ledit mandat d'arrêt a été concocté en parfaite intelligence avec l'Élysée du temps de Chirac... De toute façon, l'affaire s'était dégonflée bien avant ces révélations, tous les témoins bricolés par Bruguière s'étant désistés l'un après l'autre, comme l'ont du reste rapporté les quotidiens *Libération* et *Le Monde* à la fin de l'année 2006. L'objectif d'intimider Kagamé et de le maintenir en « résidence surveillée » dans son propre pays n'a pas été atteint puisqu'il n'a jamais autant voyagé que ces derniers mois.

Finalement, c'est Nicolas Sarkozy lui-même qui s'est rendu le 25 février 2010 à Kigali. Au-delà des regrets qu'il y a formulés du bout des lèvres, ce bref séjour d'un chef d'État français sur le sol rwandais était, en lui-même, un enterrement de première classe pour le dossier Bruguière. On ne se compromet tout de même pas avec un président-paria, surtout après qu'il a rompu les relations diplomatiques avec votre pays et multiplié pendant des années les gestes de défiance.

Le rapport de l'ONU sur le Congo n'a pas non plus réussi à donner à la théorie du double génocide le second souffle espéré par certains. Il aurait fallu pour cela que ses auteurs répondent à une question très simple, qu'ils se contentent de soulever au passage : pourquoi le FPR s'est-il donné tant de mal pour rapatrier les réfugiés hutu du Congo au Rwanda, dont ils constituent aujourd'hui la majorité de la population ? Comme l'ont souligné nombre d'observateurs, ce n'est pas ainsi que l'on se comporte avec ceux que l'on veut exterminer. Que l'on apprécie Kagamé ou pas importe peu, finalement. C'est du génocide des Tutsi que l'on parle et c'est le FPR qui y a mis fin. Et il serait absurde d'attendre du peuple rwandais qu'il l'oublie du jour au lendemain au prétexte qu'il serait temps de tourner la page. On rapporte que lors de leur tête-à-tête en marge d'un sommet à Lisbonne, Sarkozy a averti Kagamé qu'il ne saurait tolérer, « pour l'honneur de la France », l'accusation de complicité de génocide. À quoi le leader rwandais aurait répondu sur un ton très posé : « Monsieur le président, connaissez-vous un pays sans honneur ? » Cet échange n'indique pas seulement de quel côté se trouve la supériorité morale, il est aussi un signe des temps. Pour la France qui n'a jamais eu besoin de rien nier à propos de sa politique africaine, la nécessité d'activer ses relais intellectuels occultes pour élaborer un discours négationniste est, en soi, une humiliation.

Il est difficile de dire quel sort l'avenir va réserver au projet de Kagamé pour le Rwanda mais on aurait tort de sous-estimer son mépris et celui d'un nombre croissant de dirigeants africains pour les éternels donneurs de leçons. L'Europe n'impressionne plus personne et, en vérité, nulle part au monde son hégémonie ne va désormais de

soi. Elle n'a plus un accès quasi illimité aux ressources des nations d'Amérique du Sud et d'Asie et si l'Afrique reste son ultime réservoir de matières premières – son bâton de vieillesse pour ainsi dire – tout porte à croire que la situation pourrait changer plus rapidement qu'on ne se l'imagine.

Je ne pensais à rien de tout cela en embarquant il y a treize ans sur un vol d'Ethiopian Airlines pour Kigali. Je suis allé au Rwanda pour écrire un roman mais l'histoire m'y a rattrapé. Cette irruption de plusieurs auteurs dans un même pays pour dessiner leurs fables, deux mois durant, sur son corps meurtri, n'est pas seulement une expérience littéraire sans précédent, elle a aussi été le passage à l'acte dont rêve en secret tout artiste. En effet, même s'ils méprisent souvent les politiciens, les créateurs envient leur énergie et leur capacité à influencer directement sur l'existence de leurs semblables. L'occasion d'une aussi forte adhésion au réel ne nous avait jamais été offerte avant « Rwanda : écrire par devoir de mémoire » et nous avons beaucoup apprécié de pouvoir enfin faire, au sens propre, *œuvre utile*. La nostalgie s'en est mêlée, bien entendu, par la suite.

Lors du dixième anniversaire du « Centre universitaire des Arts », en février 2010, nous avons décidé, Koulsy Lamko et moi-même, de retourner à *La Mise Hôtel*. Koulsy devait m'interviewer pour *Feeding roots*, le documentaire sur le Rwanda qu'il était en train de tourner à l'époque et, pour cet enregistrement, aucun endroit ne pouvait être plus indiqué que notre ancienne « base » de Kigali. Seulement voilà : nous n'y avons pas trouvé Speciose, la patronne aux yeux vifs et rieurs, accoudée au comptoir. En fait, il n'y avait même plus de comptoir, car l'auberge de Nyamirambo n'existe tout simplement plus. Nos chambres du premier étage sont devenues des bureaux et le bar-restaurant du rez-de-chaussée un salon de coiffure. La propriétaire, une Congolaise de Kinshasa, nous a gentiment laissés prendre des images mais cette *Mise Hôtel*-là n'était assurément plus la nôtre. Il y avait presque de quoi se sentir trahi. Mais étions-nous encore les mêmes, Koulsy et moi ? Certainement pas. Notre séjour une décennie plus tôt en ce lieu avait fait de nous deux les meilleurs amis de la Terre, mais aussi de chacun de nous un être complètement différent. Je me suis surpris ce jour-là à penser que si nous nous avisions de refaire l'opération « Rwanda : écrire par devoir de mémoire », nos livres n'auraient sans doute rien à voir avec ceux qui ont été publiés à l'issue de la résidence de 1998. Je suppose qu'il manquerait au mien le désir, jadis si fort, de faire ressentir au lecteur le choc et l'effarement de la découverte d'une horreur défiant l'imagination, au propre comme au figuré. L'aventure reste cependant irremplaçable non pas pour des raisons littéraires mais parce que les livres qui en sont issus ont contribué à rendre justice, si peu que ce soit, aux victimes du

génocide.

C'est pour le rappeler que j'ai tenu à ajouter une postface à cette nouvelle édition de *Murambi, le livre des ossements*. J'ai voulu aussi rester, par ce biais, en dialogue avec des lecteurs qui m'écrivent encore, onze ans après la parution du roman. L'une de ces lettres, reçue en novembre dernier de Giusy M., une universitaire romaine, montre que cette fois-ci au moins nous n'avons pas écrit en vain : « Pendant des années, avoue-t-elle, j'ai énormément souffert de ce qui est arrivé au Rwanda sans jamais réussir à me sentir quoi que ce soit de commun avec ses acteurs, bourreaux et victimes confondus. Pour moi tout cela se passait dans un monde lointain et inconnu, dans un monde qui m'était totalement étranger. Grâce à la lecture des œuvres de fiction sur le génocide, ces Rwandais me sont devenus peu à peu aussi familiers que mes voisins de palier et aujourd'hui je sais que rien, absolument rien, ne me différencie d'eux. Je suis eux et ils sont moi, c'est tout. »

Il reste certes bien du chemin à faire pour que soit prise par tous la mesure de la tragédie de 1994 mais quand une lectrice, loin du Rwanda, réhumanise ainsi les victimes en s'identifiant à elles, on peut parler d'une rassurante victoire contre les tueurs. Le devoir de mémoire est avant tout une façon d'opposer un projet de vie au projet d'anéantissement des génocidaires et le romancier y a son mot à dire. Il ne sert toutefois à rien de lui prêter l'ambition de soulever des montagnes avec ses seules chimères. Il est en vérité plus modeste : savoir qu'il a juste fait « un peu de bien » suffit souvent à son bonheur.

Boubacar Boris Diop,
février 2011.

REMERCIEMENTS

Ce roman a vu le jour grâce à l'initiative prise par Fest'Africa, animé par Maïmouna Coulibaly et Nocky Djedanoum, d'impliquer une dizaine d'écrivains africains dans la réflexion sur le génocide de 1994 au Rwanda. Produite par le gouvernement rwandais et la Fondation de France dans le cadre de son programme, elle a permis aux auteurs de séjourner sur place pendant deux mois.

Dans la phase d'élaboration du texte, Pro Helvetia, fondation suisse pour la culture, m'a été d'un précieux concours en m'accordant une résidence d'écriture de six mois en Argovie et dans le Tessin.

Que tous en soient sincèrement remerciés.

Les nombreux ouvrages et documents disponibles sur le sujet m'ont aidé à mieux cerner les témoignages des victimes et, parfois, des bourreaux.

Ma gratitude va aussi aux auteurs de ces textes, mais tout particulièrement aux Rwandais de toutes conditions qui ont accepté de me parler des choses épouvantables qu'ils avaient vues et vécues. Beaucoup d'entre eux trouvaient pour la première fois la force de le faire.

J'espère n'avoir pas trahi leurs souffrances.

CATALOGUE NUMÉRIQUE
DES ÉDITIONS ZULMA

Dernières parutions

ANJANA APPACHANA
L'Année des secrets
traduit de l'anglais (Inde)
par Catherine Richard

Le fantôme de la barsati
traduit de l'anglais (Inde)
par Alain Porte

BENNY BARBASH
Little Big Bang
Monsieur Sapiro
My First Sony
traduits de l'hébreu
par Dominique Rotermund

VAIKOM MUHAMMAD BASHEER
Grand-père avait un éléphant
La Lettre d'amour
traduits du malayalam (Inde)
par Dominique Vitalyos

BERGSVEINN BIRGISSON
La Lettre à Helga
traduit de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS
Là où les tigres sont chez eux
L'Échiquier de Saint-Louis

GEORGES-OLIVIER CHÂTEAUREYNAUD
Zinzolins et nacarats

CHANTAL CREUSOT

Mai en automne

BOUBACAR BORIS DIOP

Murambi, le livre des ossements

EUN HEE-KYUNG

Les Beaux Amants

traduit du coréen

par Lee Hye-young et Pierrick Micottis

PASCAL GARNIER

Comment va la douleur ?

Les Hauts du Bas

Lune captive dans un œil mort

La Place du mort

La Théorie du panda

Trop près du bord

HUBERT HADDAD

La Cène

Opium Poppy

Palestine

Le Peintre d'éventail

Théorie de la vilaine petite fille

Un rêve de glace

HAN KANG

Les Chiens au soleil couchant

traduit du coréen sous la direction
de Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

HWANG SOK-YONG

Shim Chong, fille vendue

traduit du coréen

par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

GERT LEDIG

Sous les bombes
traduit de l'allemand
par Cécile Wajsbrot

LEE SEUNG-U
La vie rêvée des plantes
traduit du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

MARCUS MALTE
Garden of love
Musher
La Part des chiens

DANIEL MORVAN
Lucia Antonia, funambule

R. K. NARAYAN
Le Guide et la Danseuse
traduit de l'anglais (Inde)
par Anne-Cécile Padoux

Le Magicien de la finance
traduit de l'anglais (Inde)
par Dominique Vitalyos

AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR
L'Embellie
Rosa candida
traduits de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson

NII AYIKWEI PARKES
Notre quelque part
traduit de l'anglais (Ghana)
par Sika Fakambi

RICARDO PIGLIA
Argent brûlé
traduit de l'espagnol (Argentine)

par François-Michel Durazzo

ZOYÂ PIRZÂD
L'Appartement
C'est moi qui éteins les lumières
On s'y fera
Un jour avant Pâques
traduits du persan (Iran)
par Christophe Balaÿ

ENRIQUE SERPA
Contrebande
traduit de l'espagnol (Cuba)
par Claude Fell

RABINDRANATH TAGORE
Chârulatâ
Kumudini
Quatre chapitres
traduits du bengali (Inde)
par France Bhattacharya

INGRID THOBOIS
Sollicciano

DAVID TOSCANA
L'Armée illuminée
El último lector
Un train pour Tula
traduits de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo

Les Kâma-sûtra
suivis de *l'Anangaranga*
traduit du sanskrit par Jean Papin

Si vous désirez en savoir davantage sur le catalogue numérique des éditions Zulma n'hésitez pas à vous rendre sur **l'espace numérique de notre site.**

CATALOGUE
DES ÉDITIONS ZULMA

Dernières parutions

BARZOU ABDOURAZZOQOV

Huit monologues de femmes
traduit du russe (Tadjikistan)
par Stéphane A. Dudoignon

PIERRE ALBERT-BIROT

Mon ami Kronos
présenté par Arlette Albert-Birot

ANJANA APPACHANA

Mes seuls dieux
traduit de l'anglais (Inde)
par Alain Porte

L'Année des secrets
traduit de l'anglais (Inde)
par Catherine Richard

BENNY BARBASH

My First Sony
Little Big Bang
Monsieur Sapiro
traduits de l'hébreu
par Dominique Rotermund

VAIKOM MUHAMMAD BASHEER

Grand-père avait un éléphant
Les Murs et autres histoires (d'amour)
Le Talisman
traduits du malayalam (Inde)
par Dominique Vitalyos

ALEXANDRE BERGAMINI

Cargo mélancolie

BERGSVEINN BIRGISSON

La Lettre à Helga
traduit de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson

JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

Là où les tigres sont chez eux
La Montagne de minuit
La Mémoire de riz

GEORGES-OLIVIER CHÂTEAUREYNAUD

Le Jardin dans l'île
Singe savant tabassé par deux clowns

ANNIE COHEN

L'Alfa Romeo

CHANTAL CREUSOT

Mai en automne

MAURICE DEKOBRA

La Madone des Sleepings
Macao, enfer du jeu

BOUBACAR BORIS DIOP

Murambi, le livre des ossements

EUN HEE-KYUNG

Les Boîtes de ma femme
traduit du coréen
par Lee Hye-young et Pierrick Micottis

PASCAL GARNIER

Nul n'est à l'abri du succès
Comment va la douleur ?
La Solution Esquimaux

La Théorie du panda
L'A26
Lune captive dans un œil mort
Le Grand Loin
Les Insulaires et autres romans (noirs)
Cartons

GUO SONGFEN
Récit de lune
traduit du chinois (Taiwan)
par Marie Laureillard

HUBERT HADDAD
Le Nouveau Magasin d'écriture
Le Nouveau Nouveau Magasin d'écriture
La Cène
Oholiba des songes
Palestine
L'Univers
Géométrie d'un rêve
Vent printanier
Nouvelles du jour et de la nuit
Opium Poppy
Le Peintre d'éventail
Les Haïkus du peintre d'éventail
Théorie de la vilaine petite fille

JEAN-LUC HENNIG
Brève histoire des fesses

STEFAN HEYM
Les Architectes
traduit de l'allemand
par Cécile Wajsbrot

HWANG SOK-YONG
Le Vieux Jardin
traduit du coréen
par Jeong Eun-Jin et Jacques Batilliot

Shim Chong, fille vendue

Monsieur Han
traduits du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

ROLAND JACCARD
Dictionnaire du parfait cynique
dessins de Roland Topor

FERENC KARINTHY
Épépé
traduit du hongrois
par Judith et Pierre Karinthy

YITSKHOK KATZENELSON
Le Chant du peuple juif assassiné
traduit du yiddish
par Batia Baum et présenté par Rachel Ertel

GERT LEDIG
Sous les bombes
traduit de l'allemand
par Cécile Wajsbrot

LEE SEUNG-U
La vie rêvée des plantes
Ici comme ailleurs
traduits du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

MARCUS MALTE
Garden of love
Intérieur nord
Toute la nuit devant nous

MEDORUMA SHUN
L'âme de Kôtarô contemplait la mer
traduit du japonais par Myriam Dartois-Ako,
Véronique Perrin et Corinne Quentin

GUDRUN EVA MINERVUDÓTTIR
Pendant qu'il te regarde tu es la Vierge Marie
traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson

DANIEL MORVAN
Lucia Antonia, funambule

R.K. NARAYAN
Le Guide et la Danseuse
traduit de l'anglais (Inde)
par Anne-Cécile Padoux

Le Magicien de la finance
traduit de l'anglais (Inde)
par Dominique Vitalyos

DOMINIQUE NOGUEZ
Œufs de Pâques au poivre vert

AUÐUR AVA ÓLAFSDÓTTIR
Rosa candida
L'Embellie
traduits de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson

MAKENZY ORCEL
Les Immortelles

MIQUEL DE PALOL
Phrixos le fou
À bord du Googol
traduits du catalan
par François-Michel Durazzo

THIERRY PAQUOT
L'Art de la sieste

NII AYIKWEI PARKES
Notre quelque part

traduit de l'anglais (Ghana)
par Sika Fakambi

EDUARDO ANTONIO PARRA
Les Limites de la nuit
traduit de l'espagnol (Mexique)
par François Gaudry

GEORGES PEREC
Jeux intéressants
Nouveaux jeux intéressants

SERGE PEY
Le Trésor de la guerre d'Espagne

RICARDO PIGLIA
La Ville absente
Argent brûlé
traduits de l'espagnol (Argentine)
par François-Michel Durazzo

ZOYÂ PIRZÂD
Comme tous les après-midi
On s'y fera
Un jour avant Pâques
Le Goût âpre des kakis
C'est moi qui éteins les lumières
traduits du persan (Iran)
par Christophe Balaÿ

JEAN PRÉVOST
Le Sel sur la plaie

RĂZVAN RĂDULESCU
La Vie et les Agissements d'Ilie Cazane
traduit du roumain
par Philippe Loubière

SAX ROHMER

Le Mystérieux Docteur Fu Manchu
Les Créatures du docteur Fu Manchu
Les Mystères du Si-Fan
traduits de l'anglais (Royaume-Uni)
par Anne-Sylvie Homassel

JACQUES ROUMAIN
Gouverneurs de la rosée

ENRIQUE SERPA
Contrebande
traduit de l'espagnol (Cuba)
par Claude Fell

AUGUST STRINDBERG
Le Rêve de Torkel
Correspondance - Tomes I, II & III
traduits du suédois
par Elena Balzamo

RABINDRANATH TAGORE
Quatre chapitres
Châruletâ
Kumudini
traduits du bengali (Inde)
par France Bhattacharya

INGRID THOBOIS
Sollicciano

DAVID TOSCANA
El último lector
Un train pour Tula
L'Armée illuminée
traduits de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo

FARIBA VAFI
Un secret de rue
traduit du persan (Iran)

par Christophe Balaÿ

PAUL WENZ
L'Écharde

Cocktail Sugar et autres nouvelles de Corée
traduit du coréen sous la direction
de Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

Le Chant de la fidèle Chunhyang
traduit du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

Histoire de Byon Gangsoé
traduit du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

Les Kâma-sûtra
suivis de *l'Anangaranga*
traduit du sanskrit
par Jean Papin

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou être régulièrement informé de nos parutions, n'hésitez pas à nous écrire ou à consulter notre site.

www.zulma.fr